

Iconicité et ressemblance : une remontée sémiotique aux sources de la cognition

Simone MORGAGNI* & Jean-Marie CHEVALIER#

RÉSUMÉ. À partir des années 1960 et à la suite du développement de la discipline sémiotique on a pu assister à la cristallisation d'un certain nombre d'enjeux autour de la classe des signes dits « iconiques » et régis par des phénomènes « d'analogie », de « similarité » ou de « ressemblance ». Le débat sur l'iconicité a ainsi quitté le seul terrain philosophique jusqu'à devenir progressivement une véritable querelle interdisciplinaire, impliquant des compétences, des analyses empiriques ainsi que des modèles théoriques de plus en plus complexes. Nous esquissons dans la première partie de cet article une histoire des grandes étapes de la querelle sur l'iconisme dès la naissance de la discipline sémiotique, afin de faire ressortir certains biais et certaines impasses ayant pu en empêcher l'aboutissement désiré et dont une approche refondée devrait se débarrasser. Notre deuxième partie consiste en un retour à la conception peircienne originelle de la classe des icônes et en l'affirmation de l'indispensable maintien du concept de ressemblance, en essayant de montrer ses points de force, mais également ses apories et, une fois la tripartition du signe comprise dans le cadre plus général de la sémiotique comme activité cognitive, ses lectures possibles. La dernière partie de l'article met en perspective une approche sémiotique systémique du phénomène de l'iconicité avec quelques développements les plus récents dans le domaine cognitif en vue d'une meilleure intégration entre études sémiotiques et cognitives.

Mots-clés : Iconicité, icône, sémiotique, ressemblance, Peirce, systémique, cognition, écologie.

ABSTRACT. Iconicity and resemblance: semiotic roots for cognition. From the 1960s on, and after the development of the field of semiotics, a number of fundamental matters converged into the so-called class of "iconic" signs, ruled by phenomena of "analogy", "similarity" or "resemblance". The iconicity debate thus left the mere philosophical grounds to gradually turn into a real interdisciplinary discussion, involving empirical analyses and skills as well as more and more complex theoretical models. In the first part of the paper we sketch the story of the main steps of the iconism quarrel from the birth of semiotics, so as to highlight some confusions and deadlocks which may have obstructed it and should be ridden of in a newly grounded approach. Our second part gets back to Peirce's original approach of the class of icons, and argues for the necessary preservation of the concept of similarity. We try to show its main strengths as well as its quandary, and, once the trichotomy of signs understood in the more general framework of semiotics as a cognitive activity, its possible interpretations. The last part of the paper compares such a systemic

* LIAS – IMM, EHESS/CNRS UMR 8178, 190-198 Avenue de France, 75013 Paris & Istituto Italiano di Scienze Umane (SUM) - Università di Bologna. simone.morgagni<at>ehess.fr.

Maître de conférences rattaché à la chaire de Métaphysique et de philosophie de la connaissance, Collège de France, 75005 Paris. jeanmariechevalier<at>yahoo.fr.

approach of iconicity with some current developments in cognitive research, in order to better integrate semiotic and cognitive studies.

Keywords: Iconicity, icon, semiotics, similarity, Peirce, systemic, cognition, ecology.

I - LE DÉBAT SUR L'ICONISME

Si elle veut proposer une théorie générale et intégrée de la cognition, la sémiotique doit au préalable se mettre au clair avec la notion de pensée iconique et de ressemblance. C'est à partir des années 60 que, cristallisant un certain nombre d'enjeux de la sémiotique, et notamment la tripartition peircienne des signes en symboles, indices et « analogues », « ressemblances » ou icônes, la réflexion sur l'iconicité a progressivement acquis les aspects d'une véritable querelle de l'iconisme. Il nous semble toutefois que la multitude d'échanges constituant ce débat a fini par évacuer à la fois la notion de pensée iconique et de ressemblance et les effets et conditions d'existence de ladite tripartition. En s'éloignant ainsi progressivement d'une approche pragmatiste fidèle aux origines peirciennes de ces notions, le débat se privait, nous semble-t-il, des moyens de penser la cognition de manière systémique. C'est pourquoi nous proposons, en préalable à une refondation des théories de l'activité cognitive, d'examiner les tentatives que la sémiotique récente a déployées pour élucider les difficultés de l'iconicité, puis de chercher dans Peirce des pistes de solutions n'ayant pas été retenues par ses successeurs dans le but de les intégrer avec certaines perspectives cognitivistes, et de permettre, en conclusion, de mieux rendre compte des processus généraux d'émergence du sens.

Le début de la querelle : cinéma et linguistique

Selon la reconstruction historique détaillée proposée par Rossella Fabbrichesi (1983), reconstruction que nous suivrons tout au long de ses développements principaux, la querelle sur l'iconisme ayant intéressé la sémiologie¹ à cheval entre les années 1960 et 1970 émerge vers le milieu des années 1960 à partir d'un débat technique sur les possibilités et les méthodes d'analyse à appliquer à un nouveau genre de langage que la naissante discipline sémiologique cherchait à approcher, celui du cinéma. Le succès récent et important que la linguistique venait d'obtenir, le succès de la vague structurale ainsi que les préfigurations d'un rapport ancillaire entre sémiologie et linguistique, au moins comme ils pouvaient apparaître dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand De Saussure² (1916), contribuaient à

¹ Il est encore question ici de sémiologie et non de sémiotique, comme nous le verrons, car la structure entière de la discipline lors de ces premiers échanges se fonde encore sur une primauté présumée de l'élément linguistique sur toute autre forme de langage. Ce sera seulement à partir de la codification d'une conception plus vaste et refusant une trop grande assimilation du problème de la signification visuelle aux antécédents théoriques linguistiques, accomplie principalement par Umberto Eco entre 1968 et 1975 mais déjà présente dès le départ dans les écrits de Saussure (1916 et 2002) et de Hjelmslev (1953), que de nouveaux éléments modifieront en profondeur la situation, en faisant de l'iconisme un véritable questionnement sémiotique.

² La récente publication des *Écrits de linguistique générale* (Saussure, 2002) et l'avancée des travaux philologiques sur la pensée saussurienne (cf. par exemple Arrivé, 2007 ou Rastier, 2006) permettent

présenter l'outil linguistique comme indispensable pour approcher tout phénomène communicationnel.

On pourrait dire que tout commença, dans un des premiers numéros de la revue *Communications*, avec la publication d'un article de Christian Metz (1964) dans lequel le célèbre sémiologue français se proposait de clarifier, par l'utilisation de concepts issus de la linguistique (Metz, 1964 : 61), les mécanismes permettant la production du sens dans le cinéma. Metz, y refusait d'approcher le langage cinématographique selon une optique grammaticale comme aurait pu y inviter le montage d'un Eisenstein, mais il conserve une idée du cinéma entendu comme une succession d'éléments signifiants articulés. Le cinéma serait alors à concevoir comme un discours dans lequel les événements rapportés sont simulés dans une optique narrative que le spectateur doit reconstruire. Pour reprendre la terminologie saussurienne à peine évoquée, on dira que pour Metz le cinéma, tout en n'étant pas une langue, doit bien être considéré comme un langage. En quoi devrait donc consister la différence entre une langue naturelle et les caractères spécifiques d'un langage cinématographique ? Dans un article paru deux ans plus tard, toujours dans la revue *Communications*, Metz propose deux dichotomies destinées à répondre à cette question de fond et notamment l'opposition entre *continu* et *discontinu* et celle entre *motivé* et *immotivé*. Toutefois, le débat qui suivra se concentrera presque exclusivement sur la recherche des éléments signifiants minimaux d'une narration filmique et des mécanismes régissant leur concaténation, c'est-à-dire sur le plan d'une syntaxe cinématographique présumée. Persiste un modèle linguistique ne pouvant que recouper le problème de l'iconisme selon une approche structurelle des langues naturelles, en partant donc de la dichotomie entre *langue* et *parole*, de celle entre *syntagmatique* et *paradigmatique*, ou encore de celle entre *dénotation* et *connotation*, sans pour cela que le rôle central joué par l'élément iconique dans la communication cinématographique puisse émerger. Dans ces premiers écrits nous ne retrouvons cet élément que dans les non-dits, en particulier dans une conception assez naïve et naturaliste du lien entre le signe visuel et l'objet qu'il représente, considéré comme universel comme s'il n'y avait pas besoin d'un code ou d'un processus spécifique pour que le sens puisse se constituer et émerger.

Un autre auteur s'invitant dans cette première phase du débat, du haut de sa compétence pratique et de sa radicalité reconnue, est Pier Paolo Pasolini, qui propose d'interpréter le cinéma comme une *langue* constituée par une double articulation (Pasolini, 1972). Pour Pasolini le cinéma ne fait que reproduire un présumé langage premier de l'humain, celui de l'action. Il établit ainsi une complète équivalence entre réalité et cinéma avec, comme seule différence, la possibilité dans ce dernier d'articuler les objets présents dans un cadrage prédéfini dans le but de produire un effet particulier. Une sémiologie du cinéma serait, dans ce cas, presque équivalente à une sémiologie de l'action ou à une sémiologie de la réalité comme le dit l'auteur même, qui voyait dans le cinéma « une reproduction de la réalité par la réalité ». Nous considérons que si la position de Pasolini peut, d'une part, être considérée comme extrêmement

aujourd'hui de prendre différemment en compte la position du linguiste suisse, jusqu'alors trop souvent réduite à la composition de son *Cours* comme elle avait été faite par Bally & Sechehaye.

naïve faute de reconnaître la valeur première du signe et la distinction entre référent et signifié³, ce qui revient à nier toute distinction entre élément symbolique et élément réel⁴, elle permet par ailleurs une interprétation complètement différente non seulement du signe iconique, mais plus généralement des processus sémiotiques et de notre accès au monde sensible. En fait dans la vision d'une « métaphysique pansémiotique », pour reprendre les termes très critiques employés par Umberto Eco (1970 : 25) que Pasolini semble esquisser, nous pouvons retrouver des traces et des fragments d'une sémiotique dynamique et systémique comme celle développée par Charles Sanders Peirce.

« *La struttura assente* » : *Eco conventionnaliste*

Un premier élargissement du domaine théorique relatif au phénomène iconique a lieu avec la publication, en 1968, de *La struttura assente*, d'Umberto Eco. Dans cet ouvrage le sémiologue italien refuse d'une part d'approcher le problème de la signification iconique par la prise en compte d'une hypothétique double articulation, et d'autre part il refuse également l'idée selon laquelle chaque langage, et celui constitué par les signes visuels avant tout, serait à concevoir à l'image du langage naturel. C'est donc à partir des toutes premières lignes de sa discussion du problème iconique qu'Eco refuse l'approche sémiologique qui avait été jusqu'alors élaborée, en lui substituant la proposition d'une approche sémiotique d'emblée inspirée de Peirce plutôt que de Saussure et visant le développement d'une discipline autonome « dans la mesure où elle parvient à mettre en forme différents événements communicatifs en élaborant des catégories propres [...] qui comprennent, sans s'y réduire pour autant, les phénomènes décrits par les linguistes comme *langue et parole* » (Eco, 1968 : 107)⁵. Si, en ce qui concerne le débat sur le langage cinématographique strictement entendu, Eco propose une triple articulation construite sur la segmentation des actions et des gestes reproduits par l'enregistrement par caméra dans la succession des photogrammes, il ne se montre pas vraiment intéressé par son développement effectif dans les pages suivantes de son ouvrage. On peut, au contraire, y

³ Un problème similaire peut d'ailleurs aussi être identifié dans les premiers écrits de Metz, comme le fait remarquer Fabbrichesi (1983 : 19) qui considère que l'objet restitué dans sa « littéralité perceptive » par l'image cinématographique ne serait qu'une « pseudo-présence de ce qu'elle contient ».

⁴ Une critique semblable pourrait, paradoxalement, être faite à certains excès de la théorie sémiotique développée par l'école de Paris (cf. Paolucci, 2010 : 230-232) : en partant d'une séparation nette entre ces deux éléments, apparaîtra dans le temps une certaine tendance à élargir progressivement le champ du signe jusqu'à arriver à reproduire une sorte de réalité seconde et signifiante se superposant à ses référents premiers.

⁵ Les différentes traductions de *La struttura assente* (Eco, 1968) ne correspondent pas, comme Eco l'explique dans sa préface à la seconde édition italienne, à une simple traduction de l'ouvrage originel. L'auteur a, en fait, profité de l'avancement de ses travaux pour composer des versions amendées de cet ouvrage consistant, dans le cas du français, en la fusion de l'ouvrage originel avec le suivant *Le forme del contenuto* (Eco, 1971). Nous avons ainsi choisi ici, afin de ne pas perdre la temporalité propre au développement de la pensée de l'auteur et en même temps pour faciliter la lecture du texte, de travailler sur les originaux italiens, tout en citant directement la traduction française quand les passages y sont présentés sous forme identique. Dans tout autre cas la traduction est faite par nos soins.

retrouver un intérêt évident pour le développement d'une approche philosophique plus générale ayant pour base une clarification de la notion de « similarité ». Cette clarification se développe dans le cadre d'une sémiotique ayant ses racines dans les théories sur la sémiologie illimitée⁶, sur la distance entre signifié et référent ou encore sur l'interprétation du signifié comme unité culturelle.

La struttura assente se présente comme une introduction générale à la naissante discipline sémiotique⁷. C'est l'ouvrage à partir duquel les premiers principes de cette discipline investissent le débat sur les phénomènes culturels, produisant en seulement quelques années une réelle révolution dans l'ensemble des sciences humaines et engendrant parfois de fortes résistances devant une évolution qui semblait prendre l'allure d'un véritable « impérialisme sémiotique » (Garroni, 1977). Eco ne se situe pas dans la lignée de Ferdinand de Saussure comme les premiers sémiologues français, mais plutôt dans celle du philosophe pragmatiste Peirce dont il accepte le projet d'une logique entendue comme théorie cognitive, ou mieux comme théorie d'une cognition sémiotique permettant de rendre compte du rapport entre l'homme et son *Umwelt*⁸, par l'intermédiaire de séries inférentielles infinies permettant l'émergence des rapports entre ces deux pôles de l'expérience sensible. C'est en partant de cette perspective qu'Eco développe son projet scientifique visant à interpréter tout événement comme signe dans le cadre d'un monde rempli de contenu symbolique, Eco assume une perspective selon laquelle un phénomène quelconque nécessite, par le simple fait d'être perçu, un contenu sémiotique et ne peut se transmettre d'un interprète à l'autre que grâce à un continuel devenir signe. À partir de ces prémisses, il apparaît évident qu'il s'agit là d'une transformation totale du réel tel qu'il est perçu par les êtres humains. Le réel est alors signe dans son entièreté et se présente comme un système complexe et global de références sémiotiques entrecroisées constituant la structure de base de notre expérience quotidienne, tant subjective que collective, nous permettant l'accès au monde comme nous le connaissons. Pour résumer, au lieu d'approcher les phénomènes visuels par une codification faite sur la base de termes structuraux importés d'une approche linguistique, Eco cherche à construire une approche conventionnaliste des modes de production et de réception des signes iconiques en rompant entièrement avec l'équivalence entre

⁶ Avec la notion de « sémiologie illimitée » on entend, dans la théorie de Peirce et par la suite dans celle d'Eco, la possibilité d'un renvoi continu et illimité entre les trois composantes du processus sémiotique d'interprétation qui permet l'ouverture et la croissance des signes considérés comme conditions nécessaires pour toute activité de signification.

⁷ Eco utilise ici encore le terme « sémiologique », mais nous avons déjà pu souligner les différences principales nous permettant de considérer sa théorie comme « sémiotique », ce qui nous permet de justifier dès cette publication le changement d'appellation que cet auteur ne s'appropriera que par la suite.

⁸ Nous utilisons ici la notion d'*Umwelt* développée par Jacob Von Uexküll (1956) plutôt que celle de milieu dans le refus d'une optique écologique matérialiste et en faveur d'une optique systémique. Nous développerons plus loin les implications de ce choix dans le cadre de notre approche sémiotique héritant des préoccupations qui étaient en grande partie déjà propres au grand biologiste allemand (cf. aussi Feuerhahn, 2009 et, dans le cadre plus strictement sémiotique, Kull, 2001).

iconicité et spécularité que la philosophie occidentale proposait depuis la Grèce antique⁹.

On peut en effet soupçonner l'usage du mot « icône » de ne pas avoir été innocent, dès les tout débuts de la sémiotique. Dans son usage traditionnel, « icône » a toujours désigné un objet visuel. Or, si l'approche sémiologique mettait le principe linguistique de l'arbitraire du signe à son fondement, le signe visuel « iconique » fait en revanche profiter la sémiotique de la figuration, ressemblance du signe avec son objet, et donc de la possibilité d'une motivation. En adoptant une posture conventionnaliste, c'est de ce caractère motivé qu'Eco cherche à débarrasser l'icône. Définissant dans *La struttura assente* l'icône comme une mémoire des usages antérieurs, presque à la manière d'un signifié au sens saussurien, il remplace la Priméité peircienne par l'accumulation historique d'éléments culturels, de sorte que de virtualité dans la relation du signe à son objet chez Peirce, et donc de manque en regard de l'objet visé, l'icône devient pleine positivité par les contenus passés qu'elle véhicule. La démonstration du caractère immotivé de l'icône repose notamment sur la théorie psychologique de la perception élaborée par Ernst Gombrich (1960), qui lui permet de déclarer qu'aucune image ne représente naturellement ce qu'elle reproduit, qu'aucune ressemblance iconique n'est analogue au réel qu'elle représente. Toute opération figurative ne peut par conséquent qu'être réglée par des conventions, ce que lui paraissait être particulièrement évident dans l'exemple du *Wivenhoe Park* de Constable, peint selon une nouvelle technique ne rentrant pas dans l'horizon des attentes perceptives que les techniques de l'époque pouvaient permettre, et pour cela particulièrement mal accueilli par les critiques. Pour Eco il faudra alors parler de ressemblance non en référence au rapport existant entre l'image et l'élément naturel qu'elle est censée reproduire, mais en référence au rapport s'instaurant entre schèmes iconiques et schèmes perceptifs, les premiers étant « constructibles et reconnaissables d'après les mêmes opérations mentales que nous accomplissons pour construire le perçu, indépendamment de la manière dans laquelle ces relations se réalisent » (Eco, 1968 : 185). La notion de similarité est alors sortie de son statut de naturalité présupposée pour assumer, dans ce cadre, celui d'opération culturelle dépendante, pour son actualisation, d'un code donné qui constituerait la base du processus même de perception.

Pour citer de nouveau Eco, il nous est alors possible de dire que dans ce cadre : « 1° les signes iconiques ne possèdent pas les propriétés de l'objet représenté ; 2° ils reproduisent quelques conditions de la perception commune, sur la base des codes perceptifs normaux ; ils sélectionnent ces stimuli qui – d'autres stimuli étant éliminés – peuvent permettre de construire une structure perceptive qui possède – par rapport aux codes de l'expérience acquise – la même signification que l'expérience réelle dénotée par le signe iconique ». De

⁹ Encore aujourd'hui, il est facile de retrouver cette équivalence, sous des formes plus ou moins cachées dans des nombreuses hypothèses philosophiques et il est également intéressant de remarquer comme cette notion nous fait rencontrer, une troisième fois dans ces quelques pages, le problème du dualisme entre sujet et objet qui ne peut qu'être source d'une conception spéculaire et qui connaît toujours de nouvelles formes d'expression malgré une équivalence fondamentale de contenus ; des idées platoniciennes, à la conception du langage comme référence et jusqu'aux plus récentes théories cognitives internalistes (pour une introduction à ces sujets cf. Gardner, 1987 et Dupuy, 1994).

cette manière, voir une image représentant un verre de bière ne signifie pas pour lui percevoir quelques qualités de l'objet représenté, mais recevoir des stimuli permettant d'engendrer une structure perçue qui, sur la base d'expériences particulières acquises, provoque une série de synesthésies permettant de penser une structure perçue proche de celle qu'on pourrait expérimenter face à un véritable verre rempli de bière (Eco, 1968 : 111). Le phénomène de la similarité se trouve ici réduit, dans une optique, qui n'est comme nous le verrons peircienne qu'en apparence, à une équivalence entre modèles schématiques devant se superposer afin d'activer les mêmes lois de l'esprit, les mêmes habitudes de réponse¹⁰. Nous arrivons ainsi à une conception de l'iconisme nous permettant l'identification de deux points fermes : d'une part une évidente absence de pertinence du référent, et d'autre part une virulente critique par Eco de la définition du phénomène iconique donnée par Peirce et Morris qui avait pourtant l'air, comme nous venons de le voir, de constituer son premier soubassement théorique.

Perte du référent et codification des unités culturelles

En ce qui concerne l'absence de pertinence du référent¹¹, Eco effectue déjà une première distanciation par rapport à la théorie sémiotique du philosophe américain. Si dans la position anti-idéaliste et systémique élaborée par ce dernier le référent est à la fois étranger et constitutivement nécessaire pour l'existence même du processus sémiotique, Eco dans ses premiers textes soutient que « toute tentative d'établir ce qu'est le référent d'un signe nous oblige à définir ce référent comme une entité abstraite qui ne recouvre qu'une convention culturelle ». Loin de Peirce, Eco nous semble donc penser ici à un référent constitutivement éloigné du processus sémiotique, qui serait abstrait et constituerait l'essentiel du processus de construction et d'identification des icônes. Nous comprendrons mieux par la suite à quel point ce désaccord local entre les deux auteurs peut amener à des conceptions très différentes du phénomène. Cette première prise de position entraîne d'ailleurs comme conséquence (apparemment) inévitable une virulente critique des positions adoptées par Peirce telles qu'elles ont été formulées par Morris, sur le phénomène iconique. Pour ce faire Eco part de la définition la plus connue du phénomène iconique donnée par Peirce :

« An Icon is a sign which refers to the Object that it denotes merely by virtue of characters of its own [and which it

¹⁰ Des termes comme « loi de l'esprit » et « habitude » ne doivent pas être ici entendus dans le sens normalement réducteur qui leur est donné par les approches cognitivistes classiques. Ils sont plutôt à lire dans l'optique pragmatiste de Peirce à laquelle fait référence Eco et dans laquelle les lois et les habitudes de l'esprit humain sont des structures flexibles qui participent et se superposent à d'autres structures signifiantes distribuées à la fois dans la collectivité et dans l'environnement externe (Cf. CP 5.311, 5.314, 6.613, 7.364-6 & 7.558). La notion d'habitude est, du reste, à prendre en compte ici dans sa signification originelle peircienne ; usage se détachant nettement de celui qui en est habituellement fait en sciences cognitives de même que de celui qui en a été fait en sociologie (sous la forme de la notion d'*habitus*) par Mauss, Elias ou Bourdieu, même si dans le cas de ce dernier la distance semble être moindre.

¹¹ Destinée à rester, par la suite et à notre avis, un des points les plus controversés du modèle proposé par le sémioticien italien.

possesses, just the same, whether any such Object actually exist or not. It is true that unless there really is such an Object, the Icon does not act as a sign. Anything whatever, be its quality, existent individual, or law, is an Icon of anything in so far as it is like that thing and used as a sign of it.] » (CP 2.247)

Sur la base de ces quelques mots, qu'il traduit de l'anglais en se limitant nous semble-t-il, à prendre en considération la première partie de l'extrait et surtout en s'appuyant sur la définition ultérieure donnée par Morris¹², Eco critique une notion d'iconicité qui, tout en semblant répondre au bon sens, n'est pour lui qu'une pure et simple tautologie. Notons toutefois que si dans son texte Morris semble reparcourir le chemin déjà effectué par Peirce il s'en distingue manifestement lorsqu'il considère qu'un signe est iconique par la possession même de propriétés qu'il a en commun avec ce qu'il dénote. Le déplacement ici est encore le même, celui d'un échange entre signe et objet dénoté, entre le signifié porté par le signe et son référent, qui ramène la définition triadique et dynamique de Peirce à une définition binaire et positiviste du signe. C'est contre cette réduction que se construit la critique d'Eco, réduction qui contribuera à cacher aux yeux d'Eco lui-même la valeur de la définition de l'icône fournie par Peirce.

L'élément arbitraire du signe se trouve ainsi placé au centre du mécanisme iconique, et ce n'est qu'alors qu'Eco se pose la question des codes nécessaires pour accéder à ce type particulier de signes. En bref, les signes iconiques ne font pour Eco que reproduire certaines conditions données de l'expérience perceptive que nous avons des objets, après les avoir sélectionnés par le biais de codes de reconnaissance et de conventions graphiques. De par leur dimension intersubjective, ces derniers peuvent en effet être communiqués afin qu'à l'intérieur d'une culture donnée le partage de l'équivalence établie entre un signe visuel donné et un trait pertinent du code de reconnaissance soit possible.

La recherche d'un modèle de codification propre aux signes visuels rencontrera toutefois de grandes difficultés. S'agissant de codes faibles dans lesquels l'identification des éléments d'articulation est très difficile, un signe visuel présente des rapports intra- et inter-contextuels tellement complexes qu'il paraît difficile d'en distinguer les traits pertinents des variations facultatives¹³. De notre point de vue ces perspectives visant une recherche des codes sémiotique particuliers ne gardent pas beaucoup d'intérêt aujourd'hui, mais ont malgré tout permis de rompre l'équilibre précaire qui s'était construit sur la base des notions importées de la linguistique et autour duquel s'était arrêtée la première phase du débat sur l'iconisme.

Le travail entamé dans *La struttura assente* se prolonge dans deux autres textes écrits dans la foulée : l'article *Lezioni e contraddizioni della semiotica sovietica* (Eco, 1969) et l'ouvrage *Le forme del contenuto*¹⁴ (Eco, 1971). Eco y

¹² « An iconic sign, it will be recalled, is any sign which is similar in some respects to what it denotes. Iconicity is thus a matter of degree. » (Morris, 1946 : 191).

¹³ Cf. la différence avec la reconnaissance des traits phonémiques décrite par Petitot (1989).

¹⁴ C'est à partir de cet ouvrage qu'Eco commencera l'utilisation systématique du terme « sémiotique » au lieu du terme « sémiologie ». Dans son introduction, l'auteur insiste sur sa volonté de considérer ces deux termes comme étant synonymes, en choisissant l'un par rapport à l'autre sur la base de la décision

présente une tentative de dépassement définitif, à nouveau par l'utilisation d'outils théoriques partiellement empruntés à la sémiotique peircienne, du problème de la référence tel que posé par la double articulation linguistique. La critique qu'il développe part du triangle sémiotique qu'Ogden & Richards (1923) avaient construit à partir des écrits de Peirce¹⁵ et qui ne s'avère être qu'une trompeuse représentation visuelle du processus sémiotique conçu par ce dernier. Le triangle en fait ne rend pas graphiquement visibles, les dynamiques sémiotiques existant entre les notions phénoménologiques de Priméité, Secondéité et Tiercéité¹⁶, et montre un rapport direct entre le signe et un objet du monde réel. La fonction sémiotique, dans la théorie peircienne, ne peut au contraire pas exister avant l'établissement des relations signifiantes la concernant et renvoyant à des objets, mais s'élabore par ces mêmes dynamiques. L'objet ne peut donc pas être confondu avec une chose car le référent dans ce modèle est en même temps objet dynamique¹⁷ et objet immédiat¹⁸. Le symbole renvoie alors à un élément qui est intrinsèquement sémiotique, continuellement parcouru et modifié par des processus signifiants l'éloignant et le reliant simultanément en tant qu'objet de référence. C'est le versant sémiotique de la critique de l'intuition exposée dans les essais de 1868.

Hostile au scepticisme comme à l'idéalisme berkeleyen, Peirce ne remet pas en cause l'existence des objets et de leurs qualités en tant que tels mais considère qu'en dehors des relations sémiotiques l'ensemble de ces qualités et l'intuition même de leur existence ne peuvent pas nous être rendues accessibles. Selon Eco, nous devons donc accepter une circularité primaire des mécaniques sémiotiques qui seule peut en assurer le fonctionnement et dans laquelle les signifiés attribués sont des unités culturelles permettant l'individuation et l'existence même de leurs référents. La notion de *Bedeutung*, pour relire le problème selon les termes classiques de Frege (1892), doit être éliminée en tant que résidu empêchant la compréhension de la nature culturelle des processus signifiants (Eco, 1971 : 28) car, dans cette nécessaire circularité, le problème de la fausseté ou de la vérité ne peut pas se poser en ce qui concerne les mécanismes eux-mêmes.

À l'opposé des nouvelles versions de ces « catégories immuables » (Eco, 1969) d'objet et de sujet issues d'un hyperréalisme matérialiste du signifié

collectivement prise à Paris en janvier 1969 à l'occasion de la constitution de l'International Association for Semiotic Studies. Nous avons toutefois déjà pu discuter les importantes différences différenciant le choix d'un terme par rapport à l'autre.

¹⁵ À notre connaissance ce type de représentation n'apparaît ni dans les textes publiés ni dans les manuscrits peirciens et doit donc être considérée comme une proposition uniquement à charge de ses auteurs.

¹⁶ La Priméité, ou l'ordre du possible, est une conception de l'être indépendamment de toute autre chose ; la Secondéité est la conception de l'être comme existence ou fait brut, alors que la Tiercéité, ordre de la loi, est la médiation par laquelle un premier et un second sont mis en relation. La Tiercéité, exprimant une exigence de rationalité, ne peut se manifester, toutefois, qu'à travers des faits qui l'appliquent, donc dans la Secondéité ; et ces faits eux-mêmes ne s'actualisant que dans la qualité, donc dans la Priméité. Pour autant, ces trois catégories phénoménologiques ne sont pas des moments perceptifs ayant lieu successivement.

¹⁷ À entendre comme pure existence factuelle, comme pure Secondéité pour reprendre les termes de Peirce (cf. par exemple CP 8.134 et 8.343).

¹⁸ À entendre comme l'objet comme représenté par le symbole.

d'inspiration léniniste, Eco envisage une médiation de la position originaire peircienne rompant avec le référent et définissant le signifié comme convention culturelle et force sociale capable de produire, modifier et organiser continuellement les pratiques et les comportements humains. Il propose notamment un parallèle entre la notion de signifié dans les phénoménologies de la perception et la notion sémiotique d'unité culturelle qu'il venait de développer. Une relecture des *Logische Untersuchungen* d'Husserl (1922) est élaborée en vue d'une compréhension de la notion de signifié comme codification sociale d'une expérience perceptive que l'époque phénoménologique devrait nous donner sous sa forme originaire. Dans ce cadre, la phénoménologie assumerait le rôle de fondation naturelle des unités culturelles que la sémiotique, selon l'optique ici décrite, considère comme données dans les mécanismes de communication. L'époque phénoménologique ramènerait alors la perception à un stade antérieur d'interrogation des référents non comme messages à décoder, mais comme messages extrêmement ambigus, semblables à des messages esthétiques.

Si les critiques d'Eco à Morris et Ogden & Richards nous semblent pertinentes, il est difficile de partager jusqu'au bout son interprétation de la théorie peircienne, et surtout son interprétation du rôle du référent. Ce choix ne peut que le conduire à sortir de l'entre-deux peircien pour une approche délibérément constructiviste. Il s'agit là d'un point fondamental séparant Eco non seulement de Peirce, mais également du travail qu'une sémiotique se voulant cognitive doit prioritairement affronter aujourd'hui. Continuons à suivre les implications de ce parti-pris avant de le critiquer plus directement dans la troisième partie de cet article, à la suite d'une relecture attentive de l'originaire position peircienne.

La critique de la ressemblance

Les deux textes d'Eco que nous venons de passer en revue ont été rédigés alors qu'avait lieu la préparation du numéro 15 de la revue *Communications*, sorti en 1970 et édité par Christian Metz. C'est ici que le débat sur l'iconisme se prolonge en s'élargissant à une réflexion théorique plus générale, grâce en particulier aux contributions d'Eliseo Verón, de Christian Metz lui-même¹⁹ et, dans une moindre mesure, à celles de Jacques Bertin, Louis Marin et Jean-Louis Schefer²⁰.

Dès son introduction, Metz attaque frontalement ce qu'il appelle un « *arrêt sur l'iconicité*²¹ », qu'il entend comme une attitude intellectuelle propre à la sémiologie naissante. Metz considère, tout en acceptant la typologie des signes établie par Peirce et le rôle que la notion de « ressemblance » doit jouer dans la définition de l'icône, « qu'à la lumière des recherches les plus récentes, cette conception appelle des aménagements et des correctifs » (Metz, 1970 : 2). Le risque, à ses yeux, est d'iconiciser excessivement l'icône, d'établir un partage

¹⁹ Nous ne prendrons pas en compte l'article d'Eco car il n'est que le résultat de la traduction des quatre premiers chapitres de la seconde partie de *La struttura assente* que nous avons déjà présenté.

²⁰ Ces trois derniers articles constitueront l'une des premières bases de ce qui deviendra par la suite la méthode d'analyse sémiotique visuelle.

²¹ Italique de l'auteur.

un peu trop mythologique entre mot et image scindant de cette manière artificiellement la recherche sémiologique. Il considère pour sa part que la sémiologie des objets visuels devra se faire à côté de celle des objets linguistiques sans rejeter la notion d'analogie certes, mais en la relativisant.

C'est critiquer une notion de « ressemblance » un peu trop naïve qui aurait été développée à la suite des travaux de Peirce et viserait à mener à la construction d'un langage d'images forçant la sémiotique à diviser ses forces et ses outils sur des objets et des matières significatives très différents les uns par rapport aux autres. Pour Metz, au contraire, le message visuel ne se différencie fondamentalement pas du message verbal en dehors de quelques unités constitutives. Il n'est pas besoin de considérer le message visuel comme analogique. Quant à l'analogie visuelle, elle doit comporter des modulations quantitatives et qualitatives impliquant une notion de ressemblance qui résulte d'un ensemble de systèmes sémiotiques : « l'analogie iconique [...] ne saurait constituer pour la réflexion sur l'image qu'un point de départ. C'est au-delà de l'analogie que le travail du sémiologue peut commencer, faute de quoi on pourrait craindre – en caricaturant un peu les choses – qu'il n'y ait plus rien à dire de l'image, sinon qu'elle est ressemblante ».

Eliseo Veròn s'insère également dans la lignée tracée par Metz, au-delà de l'analogie et à la recherche d'explications possibles pour des phénomènes qui, tout en étant bien communicatifs, ne semblaient pas pouvoir être réduits à la dichotomie traditionnelle entre analogique et non analogique²². Sur la base de travaux récents, tels ceux de Ruesch et Kees (1961) et ceux d'Ekman et Friesen (1969), Veròn met en évidence trois types de signes (analogiques, digitaux et métonymiques) conçus en fonction de la distance existant entre le signe et son référent. Si les systèmes de signes digitaux fonctionnent par substitution, les systèmes de signes analogiques non seulement fonctionneraient par substitution, mais aussi par continuité, absence d'arbitraire et similarité. Les systèmes de signes métonymiques, enfin, fonctionneraient suivant des règles de codification basées sur la contiguïté, la continuité, l'absence d'arbitraire et l'absence de similarité et véhiculant en quelque sorte leur contenu par « la perception de fragments d'un processus d'action en cours » (Veròn, 1970 : 60). Or, si les critères proposés lors de ce nouveau découpage de l'univers sémiotique permettent sûrement de décrire une dynamique relationnelle et changeante, le retour à une dangereuse réduction binaire des systèmes significatifs menace, surtout si nous considérons le refus par Veròn d'assimiler les signes métonymiques aux indexicaux peirciens. Ce type de réduction dyadique proposée par Veròn nous semble échouer en ce qu'elle prend à nouveau en compte une notion de ressemblance trop naïve et proche du sens commun. Veròn ne peut dès lors rendre compte de phénomènes complexes comme ceux décrits par les auteurs dont il reprenait les exemples et comme peuvent bien le montrer aujourd'hui quelques travaux plus récents effectués

²² Nous faisons remarquer que Veròn, lors de sa définition de l'élément analogique, ne fait que reprendre la position de Morris sur l'iconicité que nous avons déjà eu l'occasion de présenter et qui, tout en posant le problème de la ressemblance et de la similarité, ne sortait pas d'un maintien de certaines relations entre un *denotatum* et un signe ne pouvant que conduire in fine à une définition binaire et positiviste du signe bien éloignée de celle originellement proposée par Peirce.

dans ce domaine d'étude (Andrén, 2010 ; Cienki, & Müller, 2008 ; Kendon, 2004).

Nous retiendrons ici qu'il semblerait, à ce moment de la querelle, y avoir une sorte de consensus sur le mécanisme de fonctionnement des signes iconiques, qui seraient caractérisés par l'interconnexion de processus divers et qui sembleraient ne pouvoir avoir entre eux qu'un seul trait en commun : l'absence d'une condition de similarité partagée, devenue, en tant que telle, toujours moins consistante.

L'iconicité fragmentée

Désormais le problème dépassera le cadre des discussions de la revue *Communications* devenant l'un des débats clés de sémiotique. Lors de la fondation de la nouvelle revue de sémiotique *Versus* en 1971 Eco réservera, par exemple, une grande partie des premiers numéros aux tentatives d'élucidation du problème de l'iconisme²³. Nous allons maintenant traiter plus en particulier de son introduction dans le deuxième numéro de la revue (Eco, 1972) allant selon nous bien au-delà des textes de 1968 et 1971, et qui nous semble être son texte le plus explicite apportant la proposition méthodologique la plus influente.

Dans ce texte, la position d'Eco évolue sensiblement tout en continuant à se fonder sur deux des points à partir desquels sa réflexion sur le signe iconique avait été entamée, à savoir: i) la critique de la position peircienne sur l'iconisme comme elle a été reformulée par Morris, qu'il considère comme une simple tautologie (Eco, 1972 : 7-10) et ii) le lien existant entre codes culturels et phénomènes perceptifs lui permettant de définir la relation iconique comme une relation d'isomorphisme produite par un élément physique spécifique (appartenant donc au plan de l'expression) chargé d'une valeur sémiotique (niveau du plan du contenu). Il en découle que toute opération figurative doit être réglée par des conventions culturelles, dont les traits de reconnaissance pertinents deviennent ici des « *recognition semes* », des « *semantic marks* », ne pouvant aboutir qu'à un démembrement du phénomène iconique en un grand nombre de processus signifiants différents (Eco, 1972 : 2). Pour nous l'objectif d'Eco est celui de contourner le problème de la ressemblance en tant que tel qui cachait à ses yeux un large ensemble de ph nom nes²⁴ et produisait des effets contextuels, la pseudo-iconicité que tout le monde était habitué à connaître. Eco détaille ensuite la nécessité d'engager une analyse fine et spécifique de l'ensemble de ces différents processus et propose, plus généralement, un partage à effectuer entre sémiotique et psychologie, l'une s'occupant de l'analyse des codes culturels établis au niveau des formes du contenu et l'autre reprenant l'analyse là où la première s'arrête et notamment au niveau neurobiologique.

²³ Nous rappellerons, entre autres, Eco, 1972 ; Metz, 1972 (traduction italienne du chapitre 6 de *Langage et cinéma*) ; Cresti, 1972 ; Volli, 1972 ; Casetti, 1972 ; Bettetini, 1972 ; Bense, 1972 ; Ver n, 1973 ; Bonta, 1973.

²⁴ L'exemple d'Ekman & Friesen rapport  par Ver n et Eco, pouvait être réduit à la métonymie, les gestes exprimant l'opposition ou l'accord analysés par Jakobson (Jakobson, 1971) permettaient une ressemblance iconique infinie et ainsi de suite.

Considérons, cependant que l'analyse sémiotique des phénomènes culturels dits « iconiques » n'échappe malgré tout pas au besoin de reconnaître, au moins au niveau perceptif, deux phénomènes comme étant égaux pour que le code puisse exprimer son contenu. De notre point de vue le problème n'est donc pas résolu, mais tout simplement déplacé au niveau cortical et neurobiologique, se voyant ainsi positionné hors du champ de la sémiotique dans celui de la psychologie à laquelle on demande de mener à terme l'analyse commencée par le sémioticien²⁵. Nous restons donc dans une perspective essentiellement dualiste difficile à accepter avec, d'un côté, l'analyse sémiotique des dynamiques propres au monde culturel, et de l'autre, l'analyse psychologique permettant de rendre compte de nos mécanismes perceptifs de base.

Dans le dernier paragraphe de cette introduction, Eco présente une autre perspective stimulante sans malheureusement la développer par la suite. Il s'agit d'une conception de la sémiotique comme théorie de la perception à part entière capable d'étendre son périmètre aux fondements épistémologiques de notre connaissance du monde et montrant que même le processus de perception est un processus signifiant. Dans ce nouveau cadre, bien sûr, la question de l'analogie devrait être reprise en considération sous des formes complètement nouvelles (Eco, 1972 : 14). Le débat qui suivra, y compris chez Eco, négligera toutefois cette piste.

Le grand nombre d'analyses particulières qui suivra se limitera le plus souvent à une approche opérationnelle et formelle, comme le montrent déjà les études publiées dans les premiers numéros de *Versus* se concentrant par exemple sur la notion d'isomorphisme entre plans (Cresti, 1972 ; Volli, 1972) semblant permettre un mariage heureux entre l'élément pragmatiste peircien et le structuralisme hjelmslevien.

Volli, par exemple, relit la notion de similarité comme une relation formelle entre les formes de l'expression de deux classes d'objets²⁶ en transformant ainsi l'analogie en un problème abstrait équivalent au problème des transformations mathématiques. C'est par le recours à ces modèles que l'auteur croit pouvoir sortir de la tautologie propre à l'usage classique de la notion de ressemblance en lui substituant un critère formel nécessaire pour la justification de la polysémie propre aux icônes. Les autres articles présents dans le numéro en question de la revue semblent aller dans le même sens prôné par Volli et Eco et contribuent à déplacer l'axe de la réflexion générale sur l'iconisme vers le développement d'outils d'analyse et de notions sémiotiques dans l'objectif de mieux asseoir la discipline sur des bases empiriques²⁷. En résumé, si au départ il était question d'un problème épistémologique (celui de la similarité), le

²⁵ « Why are two equal distinctive features equal? At this point we are once again confronted with an explanation that can only be made in terms of resemblance or analogy. But this explanation concerns the mechanics of perception, and not the mechanics of signification that has already been given an explanation in digital terms. [...] If one then asks: as a result of what resemblances do I make out two pertinent features as being equal?; one is confronted by an (exceedingly important) problem of perception, but not a semiological one» (Eco, 1972 : 10).

²⁶ Le signe doit ici être entendu comme un objet sémiotiquement intégré dans une culture donnée.

²⁷ Les limites d'une approche de ce genre, conduisant vers une progressive fragmentation théorique de la discipline, étaient par ailleurs déjà pointées par Veròn dans sa contribution au quatrième numéro de *Versus*.

phénomène iconique est ici fragmenté dans les termes d'une simple apparence catégorielle cachant, in fine, des processus divers et variés devant être approchés de manière opérationnelle et formelle.

Du signe à ses modes de production conventionnels

Un dernier ouvrage d'Eco (1973), *Il segno*, a eu une importance de premier plan dans la systématisation du débat de ces premières années. Nous tenons à le présenter pour deux raisons : d'une part parce qu'il constitue probablement l'une des analyses le plus accomplies du travail de Peirce de la part d'Eco et, d'autre part, parce qu'il permet déjà de présenter les principales réflexions qui aboutiront dans le *Trattato di semiotica generale* (Eco, 1975), publié dans les phases finales de ce débat ; parcourons-le rapidement.

Le point de départ est le constat que dans les travaux du philosophe américain la notion d'icône ne concerne pas premièrement le signe iconique en tant que tel comme il pourrait être entendu dans le sens commun, et donc comme une représentation graphique ayant un quelconque rapport de similarité avec un objet ou un événement réel, mais comme une apparence dont l'existence serait limitée au champ de la conscience (CP 4.447). Eco choisit de lire cette affirmation dans une optique conventionnaliste selon laquelle les icônes mentales seraient des schèmes, des abstractions ne retenant que certains éléments d'un référent abstractions reconstituées sur la base de sensations précédentes (Eco, 1973 : 117). Selon son interprétation, même chez Peirce le dilemme iconique ne serait rien d'autre qu'une question de similarité entre configurations correspondantes dans laquelle le problème fondamental est celui de la forme²⁸. Si une reconstruction de ce type semble être sinon discutable au moins partielle comme les remarques de Fabbrichesi le mettent en évidence, Eco tente de renforcer son argumentation en mettant en évidence les liens nécessaires avec les travaux logico-mathématiques du philosophe américain et plus particulièrement ses travaux sur les graphes existentiels. Une affirmation comme celle qu'on peut trouver en (CP 4.368)²⁹ est dans l'interprétation d'Eco une parfaite définition de l'iconisme comme un isomorphisme réglé, entre forme de l'expression et forme du contenu, non pas par des lois de ressemblance, mais par des lois mathématiques.

« Le rapport de similarité avec la réalité étant complètement absent dans l'ensemble de ce discours » (Eco, 1973 : 121), Eco considère dès lors que

²⁸ Fabbrichesi fait remarquer (Fabbrichesi, 1983 : 60) qu'une des rares considérations de Peirce sur le sujet (CP 4.544) lie strictement la notion de « form » à celle de « feeling » et donc à celle de Priméité comme il est d'ailleurs facilement possible de le remarquer en lisant (CP 2.276) qui est probablement la définition de la notion d'icône la plus complète qu'on puisse trouver chez Peirce. En analysant plus en profondeur cet extrait, Peirce semble réduire l'iconicité en tant que telle à une pure Priméité, à une pure possibilité de relation à lire, sur le fond de la phanéroscopie peircienne, comme fond (*ground*) d'émergence possible de toute comparaison ou reconnaissance possible. Les deux autres apparitions de l'icône semblent, par contre déjà irrémédiablement compromises par leurs relations avec la Tierceité. Il semblerait alors licite de dire qu'il y a réduction du phénomène iconique à son apparition phénoménale et donc aux hypoicônes, mais nous y reviendrons par la suite.

²⁹ « His beauty Springs from its being veridically iconic, naturally analogous to the thing represented, and not a creation of convention. It represents logic because it is governed by the same law. [...] » (CP 4.368).

Peirce conserve un côté naturaliste à son avis inattendu en n'expliquant pas comment cette homologie est créée, mais en se limitant à dire qu'elle est « établie » alors que ce fait ne peut être, aux yeux du sémioticien italien, que le résultat d'un travail de « conventionnalisation ». Apparaît ainsi, de manière encore plus évidente que dans l'introduction publiée en 1972, la volonté d'Eco - pleinement réalisée dans le *Trattato di semiotica generale* - de parvenir à une théorie unifiée du signe capable de rendre compte de l'intégralité des processus sémiotiques et qui ne peut, en ce qui concerne les signes iconiques, que mener à leur dissolution dans une typologie des modes de production des signes³⁰ (Eco, 1975a : 7).

La position de Peirce toutefois, bien que pouvant paraître ambiguë dans son expression et bien que pouvant se prêter à une interprétation littérale comme celle effectuée par Eco, nous semble plus complexe que ce qu'il pourrait apparaître au premier abord, et semble exiger un travail d'exégèse plus important, qui sera mené dans la seconde partie de cet article.

L'impasse sémiotique et la désintégration de l'icône

La publication entre 1974 et 1975 de cinq nouveaux textes (Eco, 1975a, 1975b ; Maldonado, 1974 ; Volli, 1975) conduit le débat sur l'iconisme à une phase cruciale qui débouchera, de manière inattendue, sur un rapide essoufflement. Il faudra alors attendre plusieurs années avant de voir le dialogue se renouer, quoique sous des formes fort différentes.

L'essai d'Ugo Volli publié dans la revue *Ikon* prolonge les réflexions qu'il avait déjà entamées quelques années auparavant par la reprise de notions géométriques et mathématiques pour développer une approche empirique du problème de l'iconisme. Des modèles généraux abstraits devront permettre d'analyser le phénomène de l'iconicité, entendu comme fonction de signe (Hjelmslev, 1953 et 1963). S'il est compréhensible, d'un point de vue philosophique, de critiquer cette volonté de la sémiotique d'approcher le problème de l'iconicité de manière opérative et empirique ne laissant pas de place à la spéculation théorique (Fabbrichesi, 1983 : 68-69), nous ne pensons pas non plus qu'il soit souhaitable de se limiter à cette dernière, mais qu'il est nécessaire d'affronter ces deux problèmes en même temps comme complémentaires³¹.

³⁰ Une dissolution accomplie de cette manière nous semble, toutefois, constituer une mise en danger de la scientificité même de l'approche sémiotique, réduit en quelque sorte à son aspect symbolique et conventionnel et complètement découpé de tout aspect concernant la présence et l'action des valeurs au niveau perceptif (Exclu par Eco dès 1972 et confirmé ensuite dans ses textes de 1973, 1975a et 1997 et, de manière quelque peu différente, dans celui de 2007 où il semble plutôt passer d'un niveau ontologique à un niveau expérientiel. Cf. Paolucci, 2007a : 31-37) dont la prise en compte et l'intégration dans toute théorie se voulant « sémiotique », nous semble fondamentale.

³¹ La réduction du problème iconique à une simple vérification empirique dont on pourrait rendre compte par un certain nombre de processus formels poserait d'ailleurs le problème de l'opérationnalité des définitions sémiotiques, nécessitant, afin d'acquérir une dimension heuristique, l'utilisation d'outils logico-mathématiques. Ces outils peuvent toutefois parvenir à acquérir une valeur formelle capable de faire perdre de vue leur contenu. Il s'agit là d'un problème général bien connu et qui nous semble commun à toute discipline scientifique, de la sémiotique à la physique, se retrouvant dans la nécessité

La volonté de rendre compte du phénomène iconique par l'analyse de son usage social et culturel affichée par Volli est reprise par Umberto Eco dans son traité probablement le plus complet et élaboré, le *Trattato di semiotica generale* (Eco, 1975a). Cet ouvrage se constitue autour de la dichotomie entre la théorie des codes et la théorie de la production des signes, c'est à dire entre une première partie dédiée à l'analyse de la théorie de la signification telle qu'elle est rendue possible par le système sémiotique et une seconde partie dédiée à l'analyse du processus communicationnel permettant au système sémiotique en tant que tel d'exister et de se modifier continuellement. Malgré le succès de l'ouvrage, ces deux parties ont été reçues, comme l'a bien remarqué Paolucci (2007b), de manière très différente. Si les débats théoriques concernant la théorie des codes ont été nombreux et parfois violents, la théorie de la production des signes ne semble pas avoir particulièrement attiré l'attention des commentateurs.

Aujourd'hui toutefois, alors que la théorie des codes avec ses propositions de formalisation semble avoir assez mal vieilli, c'est plutôt dans cette seconde partie qu'on peut encore trouver des intuitions intéressantes, en particulier en ce qui concerne les problèmes liés à la praxis énonciative. La préface de l'ouvrage indiquait le désir de mettre plus en valeur cette partie, où est discuté le problème de l'iconicité, et qui aurait dû permettre à Eco l'abandon définitif d'une notion de signe simplifiée par la conception de ses modes de production effectifs.

Les positions soutenues dans les précédents ouvrages se clarifient et se développent avec une attention particulière dédiée aux difficultés soulevées dans les différentes phases de la querelle. Les principales innovations concernent : i) la réintroduction d'une théorie du référent (précédemment exclue pour des raisons de pureté théorique) ; ii) l'abandon d'une position exclusivement conventionnaliste de la fonction de signe ; iii) l'abandon, en conséquence, d'une notion englobante d'iconisme en un ensemble d'opérations plus complexes et variablement liées entre elles (1975a : 7).

À bien y regarder, la notion d'icône joue un rôle essentiel dans le *Trattato di semiotica generale*, rôle qui ne sera toutefois pas reçu dans sa complexité étant donné le désintérêt porté par la suite à la partie de l'ouvrage concernant les modes de production des signes et qui reste à la base, du moins à notre avis, de la reprise actuelle du débat. Plusieurs modifications importantes y sont apportées.

En ce qui concerne le référent, la notion est réintroduite dans le cadre d'une approche plus souple que celle présentée dans *La struttura assente* : si les signes existent en relation avec des états du monde, cette relation ne peut, lors de l'acte de référence, qu'être une entité sémiotique pour pouvoir être expliquée sur des bases sémiotiques (1975a : 220-221). Cette nouvelle position semble être toujours cohérente en termes peirciens à ceci près que chez Peirce l'objet est une composante interne et nécessaire du signe et non pas un élément distinct de ce dernier. La conclusion nécessaire de cette prémisse serait pour Eco de dire qu'il existe, par le biais des modalités décrites dans la théorie des

de déployer un outillage logico-mathématique tout en n'étant pas une construction autoconsistante comme le sont les mathématiques elles-mêmes (Cf., entre autres, Bohr, 1972 ; Heisenberg, 1962).

codes, une association entre deux ensembles de propriétés sémantiques ; par exemple celles liées au lexème ‘chat’ et celles liées au percept³² ‘chat’ permettant ainsi la corrélation de ces éléments.

La critique de l’iconisme est ainsi discutée à la suite de ces considérations (1975a : 256-284). La triade peircienne ne permettant pas de rendre compte des phénomènes iconiques, elle doit être remplacée par une approche empirique et opérationnelle bâtie sur les modalités de production des signes iconiques. Le lien entre un élément du plan de l’expression et un élément du plan du contenu est ainsi construit, comme dans l’exemple que nous venons de proposer, par le recours à une notion, comme celle de *ratio difficilis*³³. Grâce à cette notion il lui semble possible de rendre compte de tous les signes dans lesquels la nature de l’expression est motivée par la nature du contenu, signes motivés par des états de choses et toutefois capables de jouer un rôle de médiation entre ces états de choses et des règles culturellement élaborées³⁴.

Par conséquent c’est ici la notion de motivation, entendue comme lien entre des éléments du plan de l’expression et du contenu, qui acquiert valeur heuristique, dans un rapport toutefois qui n’est plus celui entre un signe et son objet comme il aurait pu l’être chez Peirce, mais qui a lieu à l’intérieur de la fonction de signe. Une icône serait destinée à être reconnue, dans ce cadre, par les intersections et les relations s’établissant au niveau des fonctions de signe, par l’émergence d’un certain nombre de traits pertinents « projetés », par voie de règles de transformation. Les critiques à Morris et Peirce sont alors relues dans une optique radicalement différente. Si la définition de l’iconicité des propriétés de l’objet chez Morris ne peut être lue que comme simulation de conditions perceptives identiques, la similarité consiste ici en l’application d’une règle permettant la mise en place d’une transformation géométrique ou le maintien d’un isomorphisme. La notion d’analogie subit le même traitement ; pour être comprise de manière scientifique elle doit pour Eco être entendue comme le processus instituant les conditions nécessaires à une transformation.

La volonté rendue manifeste dès la préface est ainsi accomplie : le changement de point de vue sur le phénomène iconique concernant son arbitraire et son

³² Percept étant ici toujours entendu comme construction sémiotique, position valide pour l’ensemble des codes sémiotiques et donc aussi pour la reconnaissance visuelle par homologie pour comme elle était déjà décrite dans les précédents ouvrages.

³³ Le concept de *ratio* définit, pour Eco (Eco, 1975a : 246) le rapport entre règle et occurrence. Elle est considéré comme *difficilis*, dans les cas où une occurrence expressive est directement raccordée à son contenu (par manque d’un type expressif préformé ou parce que la nature de l’expression est motivée par la nature di contenu), ou comme *facilis*, dans les cas où une occurrence expressive est raccordée à son contenu exclusivement par le biais d’une institutionnalisation du plan de l’expression (dans le cas d’un code, d’un système conventionnel ou même d’une illusion optique qui, malgré son ambiguïté, est interprétée de manière univoque à la suite d’un choix de règles de lecture spécifiques (Eco, 1975a : 261)).

³⁴ En présentant son célèbre exemple lié au contour de la main et issu des discussions avec Volli, Eco parlera de l’institution d’une relation de similitude par une correspondance transformée point par point entre un modèle visuel de main humaine et l’image dessinée. L’image serait alors motivée par la représentation abstraite de la main tout en étant effet d’une décision culturelle et demandant donc un processus d’appréhension. Il renverra, à cet égard, aux travaux en psychologie écologique de Gibson (Gibson, 1966).

articulation permet à Eco de conclure que les signes iconiques peuvent être culturellement codifiés sans pour cela être arbitrairement corrélés à leur contenu, en permettant également l'analyse de manière discrète (1975a : 257). Nous assistons alors non seulement à la perte des éléments qualitatifs propres à la notion d'iconisme entendue comme « métaphore » (1975a : 264), comme l'a jadis remarqué Fabbrichesi, mais surtout à la désagrégation du terme générique d'iconisme dans ses différentes composantes, qui aboutit à l'élimination des signes du même type lesquels ne sont plus considérés comme iconiques ou ne peuvent pas être des signes (1975a : 282). En réalité cette désagrégation est encore plus importante car le déplacement des signes aux modes de production ne peut qu'aboutir à la désintégration de la notion même de signe et de toute velléité de classification de ces derniers, maintenant considérés comme superflus et inutilisables.

En lieu et place de la corrélation entre deux unités statiques, Eco propose une « corrélation entre une texture expressive assez peu précise et une portion de contenu vaste et non analysable »³⁵ (1975a : 283), tandis que la typologie des signes est remplacée par une typologie des modes de production. Dans cette dernière les signes iconiques sont classifiés en tant que transformations c'est-à-dire en tant que signes capables, le plus souvent, non seulement de se référer à des règles préétablies mais d'instituer un code (1975a : 282) par le biais d'un processus « d'invention »³⁶. En considérant que ce type de processus ne correspond jamais pour Eco, et ce malgré une différenciation entre une « invention radicale » et une invention « modérée », à une invention « pure » (1975a : 315-320), les processus inventifs³⁷ doivent nécessairement correspondre à des structures labyrinthiques permettant l'émergence de la sémiotose, de tout nouveau élément culturel, sur un fond de culture organisée déjà constitué.

Il nous semble possible de dire qu'une impression d'iconicité, dans une optique éminemment phénoménologique, émerge à nouveau une fois déplacée du niveau des signes à celui des modes de production. Nous retrouvons ici un processus très proche de celui de la tension abductive, de celui de l'émergence d'une Tierceité sur un fond de Priméité dans les interactions complexes entre matériaux sémiotiques déjà institués et matériaux en cours de sémiotisation. Ce retour à une position proche des préoccupations phénoménologiques déjà manifestées par le premier Peirce et par le même Eco quelques années auparavant (Eco, 1969), aurait pu ou même dû relancer le débat sur la nature conventionnelle ou naturelle des signes iconiques une fois la dynamique des modes de production acquise. Elle ne sera toutefois pas mise en valeur pendant des longues années.

³⁵ Une fois de plus il est intéressant de remarquer que le choix de ne pas inclure l'Objet dans cette nouvelle relation dynamique constituant le signe ne fait qu'éloigner, tout en partant de bases très proches, le travail d'Eco de celui de Peirce, auquel il continue pourtant à faire référence en opposition à une conception binaire du signe.

³⁶ Sur ce point voir, en particulier, les paragraphes 3.6, 3.7 et 3.8 d'Eco (1975a : 309-320).

³⁷ Une fois parvenu à ce point de sa réflexion Eco aura tendance à privilégier la notion de « textes inventifs » pour se référer aux lieux dans lesquels ce processus a lieu, en particulier lors de démarches esthétiques ou métaphoriques.

L'icône entre sémantique référentielle et sémantique structurale

Alors que le débat semblait se clore sur la progressive désagrégation du phénomène iconique en tant que notion unitaire, Tomás Maldonado (1974) attaque très vivement l'ensemble de ces réflexions en accusant les sémioticiens, et Eco en premier lieu, d'opter pour une position obstinément idéaliste³⁸. Maldonado, qui n'appartient pas à l'école sémiotique mais a été formé à l'école d'Ulm, posera au centre de sa réflexion le problème du rapport entre le sujet de perception et son environnement ainsi que celui du lien intrinsèque existant entre les processus de catégorisation perceptive et conceptuelle. Son idée de départ est celle d'un possible rapprochement entre les concepts de *Bild* chez Wittgenstein et d'*Icône* (à la Peirce) dans le but d'interroger la nature propositionnelle des images ainsi que leur pouvoir déclaratif. Ensuite il se concentre sur le fait que, une fois définie comme proposition, l'icône pose le problème du signifié, c'est à dire qu'elle est un élément capable de signifier un état de choses particulier. C'est à partir de là que la sémantique devient pour Maldonado un lieu à risque car elle manifeste un effort pour évacuer toute référence à quelque genre de réalité extralinguistique que ce soit (1974 : 277). Malgré le raffinement et l'ingéniosité de sa présentation, Eco n'arriverait ainsi pas à cacher l'extrémisme idéaliste de sa position (1974 : 282).

À la suite de cette violente ouverture, le chercheur argentin commence son analyse de la lecture de Peirce faite par Eco. En premier lieu il souligne l'interprétation donnée par le sémioticien italien du signe iconique chez Peirce. À son avis Eco force la notion d'icône en l'écrasant sur l'interprétation donnée par Morris dans l'objectif de s'attaquer à une notion, celle de référent, qu'il considèrerait saturée de matérialité. Une fois interprétée dans son contexte, cette notion non seulement ne serait pas une tautologie, mais poserait un vrai problème épistémologique. En fait elle ne peut dans ce cadre être prise en compte séparément du problème de l'explication de la similarité alors qu'Eco, lui, semble utiliser la première afin de pouvoir éluder la seconde.

En somme, si d'une part Eco semble convaincu que même un signe figuratif ne peut renvoyer qu'à un autre signe, à une autre représentation, à une précédente élaboration culturelle par le biais d'un processus de sémiologie illimitée, de l'autre Maldonado semble, malgré toutes les failles qu'elle peut avoir, interpréter la sémiotique d'Eco comme une sémantique référentielle. Dans celle-ci, on parviendrait *in fine* à la réalité, comme l'indiquerait le célèbre exemple du télescope de Galilée. Les sémioticiens en arriveraient à mettre en doute la similarité dans le domaine de l'observation instrumentale, ce qui signifie pour Maldonado nier le présupposé d'un rapport de similarité entre l'image reproduite par l'outil technologique et l'objet d'étude. Selon Maldonado : « soutenir qu'une telle similarité ne possède pas de valeur

³⁸ Le lecteur attentif aura pu remarquer l'incongruité des dates ici fournies pour les références du débat, en particulier en ce qui concerne la publication du *Trattato di semiotica generale* par rapport à la critique de Maldonado. En 1974, au moment de la publication de ce pamphlet en fait, l'ouvrage d'Eco était déjà sous presse, mais Maldonado ne pouvait pas encore en avoir connaissance (Cf. Eco, 1997 : 296). La position de Maldonado se réfère ainsi aux ouvrages précédents d'Eco. Toutefois, ce décalage n'empêcha pas la réponse successive de ce dernier.

gnoséologique signifie vouloir relancer, plus de trois siècles plus tard, une querelle qu'on pensait dépassée et notamment celle née autour des découvertes astronomiques de Galilée et de son usage du télescope. En pratique cela signifie se positionner du côté des adversaires de Galilée » (1974 : 289) et ne pas reconnaître l'existence de la Lune ou des anneaux de Saturne.

Les affirmations du chercheur argentin sont sujettes à critique. Maldonado ne semble pas vouloir ici prendre en compte, et ce malgré sa perspective matérialiste et marxiste, le fait que l'objectivité dont il parle concernant ces images et qui lui sert pour mieux poser la valeur gnoséologique de l'iconicité, ne peut pas être prise sans précautions comme « spontanée » et « naturelle ». Besoin est de prendre en compte les sédimentations culturelles ou les interprétations passées propres à notre expérience et à nos cultures. N'oublions pas que le chercheur argentin semble manifester un intérêt encore plus important pour l'iconicité indexicale, produite par coprésence projective, laquelle montre l'importance donnée non seulement à l'écrasement du signifiant sur le référent, mais à la matérialité objectale de ce dernier. Comme le remarque Anceschi (2009), il n'est alors pas surprenant de voir traité ce sujet sous forme d'une sorte d'essai par images dans lequel priment les icônes indexicales tout au long de leur histoire technique, de la forme de la main aux productions holographiques d'images par laser.

En conclusion, il nous semble possible de dire que, face à un certain idéalisme propre aux positions qu'il critique, Maldonado, en adoptant une approche indexicale (au sens phénoménologique peircien) non seulement des icônes en tant que projections, mais plus généralement de la connaissance en tant qu'accord entre deux entités attendant de pouvoir être comparées l'une avec l'autre, prête le flanc au même genre de critiques qui avaient pu être faites à Pasolini.

La réponse d'Eco ne se fera pas attendre, mais nous n'hésiterons pas à définir son attitude (Eco, 1975b) comme défensive, celle-ci se limitant à expliquer les quelques évolutions apportées à sa théorie par rapport aux textes critiqués par Maldonado et à répliquer de manière très technique, en apportant d'une part des spécifications au sujet du type de sémantique utilisée, et en réaffirmant d'autre part, avec quelques modulations seulement, le caractère conventionnel des processus iconiques.

Concernant l'aspect sémantique, Eco se limite à présenter à nouveau sa position de manière à mieux mettre en évidence la différence entre une sémantique référentielle s'occupant de l'étude de la relation entre signes et objets comme celle proposée par Maldonado et une sémantique structurale comme celle qu'il proposait pour rendre compte de l'ordonnement d'un système du contenu ainsi que des positions relatives entre les éléments le composant.

Il ne peut toutefois pas se limiter à une réponse de ce type, car la critique de Maldonado a une portée épistémologique et implique un accès à la connaissance par le biais du processus iconique, c'est-à-dire par la relation de similarité pouvant s'établir entre deux éléments. Pour Eco au contraire, la catégorie de similarité ne peut pas expliquer la manière dont les signes iconiques peuvent acquérir une valeur donnée et ainsi « dire » quelques choses concernant leurs objets (1975b : 24).

Il y a, toutefois, un silence évident dans la réponse d'Eco dans son refus d'admettre que l'iconisme puisse être un modèle épistémologique à part entière. De cette manière l'exemple du télescope galiléen est relu comme si l'instrument technique n'était rien d'autre qu'une « pure prothèse » technologique et aucunement comme un élément pouvant assumer une valeur sémiotique quelconque³⁹. Le phénomène iconique est alors réduit au moment de la représentation sur papier de ce que Galilée a vu dans son télescope, qui devra correspondre aux schèmes culturels de l'époque et que le sémioticien pourra alors analyser dans ses conventions et dynamiques sociales⁴⁰. (Eco, 1975b : 29).

Ici le doute n'est plus possible : il n'y a plus seulement refus de prendre en compte la valeur de connaissance des phénomènes iconiques, mais également supposition (Eco, 1975b : 265) d'une évidente correspondance, tant au niveau du système perceptif humain que de la médiation technique, entre perceptions humaines et organisation des éléments perçus. L'ensemble des éléments phénoménologiques qu'on pouvait identifier dans les premiers ouvrages d'Eco, via les références à Husserl et à Peirce, semblent avoir complètement disparu. Il ne reste en l'état qu'une défense de l'étude de l'iconisme en tant que réalité sociale par une approche opérationnelle prenant en compte la manière dont le sujet social « filtre les données de la réalité et construit des images qui, tout en n'étant pas naïvement iconiques, permettent à d'autres sujets de manier cette même réalité » (Eco, 1975b : 27). Ce n'est que dans cette dernière partie, et de manière limitée à ce domaine spécifique, qu'Eco s'ouvrira aux propositions de Maldonado pointant le manque d'une histoire des théories de l'iconicité indexicale, histoire qui aurait dû prolonger les réflexions théoriques concernant la typologie des modes de production des signes esquissée dans le *Trattato*.

Après cet échange le débat semble s'essouffler rapidement, les publications diminuent, se limitant le plus souvent à un état des lieux de la querelle, à des interventions résumant les réflexions ayant eu lieu. Fabbrichesi (1983 : 107), dans son travail de réévaluation globale et de réflexion philosophique qui nous a été si utile pour parcourir ces années, souligne l'impuissance de la

³⁹ Il nous semble difficile de soutenir ici une position ne donnant aucune valeur à la technologie comme celle d'Eco car tout outil technique implique pour nous un certain nombre de choix et de procédés impliquant l'introduction d'une importante valeur sémiotique. Il nous suffira, pour en donner un exemple évident, de considérer les manipulations permises ainsi que les inévitables distorsions dues à la production d'une lentille ou encore, de considérer un objet technologique plus proche de nous, comme pourrait l'être un scanner fMRI avec toute la complexité des pratiques et des manipulations qu'il demande afin qu'on puisse « percevoir » une image iconique du développement de certains processus cognitifs (Alač, 2011 ; Alač & Hutchins, 2004 ainsi que le premier chapitre de Noë, 2009).

⁴⁰ Voir sur ce sujet aussi les très intéressantes tables proposées par Guaragnella (1980). Eco reviendra à nouveau sur cet exemple dans son ouvrage de 1997 en explicitant les quatre éléments qui lui semblent être en jeu et notamment : Saturne en tant que tel, la représentation de Saturne dans le télescope, le dessin qui en est fait par Galilée et le type cognitif qu'il construira. A ce propos il dira que ce n'est « qu'en cherchant à fixer sur le papier les traits essentiels de ce qu'il reçoit que Galilée parvient peu à peu à « voir », à percevoir Saturne et à s'en construire un premier et hypothétique type cognitif », en quelque sorte équivalent aux « inventions radicales » du *Trattato* (Eco, 1997 : 369). Le fait de considérer « la représentation de Saturne dans le télescope » comme un quelque chose de donné, comme résultat obligé d'une prothèse perceptive, ne nous semble toutefois pas acceptable comme nous le verrons mieux par la suite.

sémiotique contemporaine face à une thématique complexe comme celle de la similarité. La discipline aurait ainsi montré son incapacité méthodologique à développer des hypothèses spéculatives sur un sujet exigeant un travail théorétique davantage qu'une approche empirique et typologique.

Notre point de vue ne peut que s'accorder avec elle en ce qui concerne le besoin de faire avancer en même temps les réflexions théoriques et les enquêtes et recherches empiriques, les unes se nourrissant systématiquement des autres. Il nous semble que cela a été le cas jusqu'au moment culminant de 1975 sans se prolonger par la suite. La question de l'iconisme ne sera remise à l'ordre du jour qu'après l'essor des nouvelles sciences de la cognition.

Reprise d'un dialogue amorcé : l'émergence du problème cognitif

Les années 1970 ont été un moment de renouveau important pour la rhétorique. C'est à partir de ce domaine et dans un dialogue constant avec la psychologie d'origine gestaltiste ainsi qu'avec la phénoménologie merleau-pontienne que le groupe de chercheurs réunis à l'université de Liège sous le nom bien connu de Groupe μ a fortement concouru à relancer le débat sur l'iconisme. Après la publication de deux ouvrages (Groupe μ , 1970 et 1977) et d'une longue série d'analyses et d'interventions, ils publient en 1992 le *Traité du signe visuel*, une importante contribution théorique et appliquée à la compréhension des stratégies d'argumentation visuelle dans laquelle le signe visuel iconique, dans sa différence avec le signe plastique (1992 : 189 ss.), revêt un rôle de premier plan.

Leur travail sur le signe iconique repart de la critique sémiotique de la notion d'iconicité ayant mené d'une mise en question des approches naïves de la similarité, à son expulsion complète après des tentatives d'explication par l'appariement de deux modèles de relations perceptives, celles propres au signe graphique et celles du phénomène perceptif. En suivant le travail de Goodman (1968) le Groupe μ reprend la distinction entre la notion de ressemblance, ayant les propriétés logiques de réflexivité et de symétrie, et celle de représentation qui n'en disposerait pas ; sans cela la conséquence directe serait que n'importe quoi pourrait représenter n'importe quoi.

Afin de produire une théorie valable pour l'explication des signes iconiques, dans l'optique du Groupe μ il est avant tout nécessaire d'apporter une critique à la notion d'objet, entendu comme objet culturel dont les aspects sont déjà sélectionnés (contenant à la fois un contenu et un commentaire), appelé à « connaître l'honneur du processus d'iconisation » (Groupe μ , 1992 : 129), et qui ne doit aucunement être confondu avec le donné empirique qui serait l'objet réel. Il faudra alors reprendre la différenciation faite par Morris (1938 : 11) entre *denotatum* et *designatum*, en remarquant non seulement qu'il faudra exclure le premier de l'ordre de la sémiose, mais que le second sera à considérer comme une classe d'objets comportant systématiquement la possibilité d'actualisations lors de tout acte d'énonciation particulier. Le terme de *designatum* sera alors abandonné à la faveur d'un type iconique (à rapprocher de la classe) et d'un référent iconique (à rapprocher des actualisations de la classe sans pour cela être antérieur à toute sémiose). Le résultat serait un signe

triadique⁴¹ se substituant aux traditionnelles structurations binaires, composé d'un signifiant, un type et un référent.

Deuxièmement il leur faudra pouvoir rendre compte non seulement des modes de production des signes, comme l'exige Eco, mais également de leurs modes de réception. Cela requiert de prendre en compte le rôle joué à la fois par le producteur et le récepteur du signe iconique ainsi que par l'introduction dans le modèle du concept de *transformation*, plutôt que de limiter la critique au concept d'isomorphisme. En conclusion, le signe iconique doit être conçu comme un signe possédant seulement certains caractères du référent mais également certains caractères ne provenant pas du modèle mais du producteur d'image. Dans la mesure où ce producteur est lui-même typé, le signe fonctionne une seconde fois en permettant sa reconnaissance (Groupe μ , 1992 : 133). Le signe iconique est un signe médiateur à double fonction, renvoyant à la fois au modèle du signe et au producteur du signe.

Le signe iconique peut être défini comme produit d'une double relation entre trois éléments dépendant l'un des autres ; le signifiant iconique, le type et le référent. Le type est un modèle intériorisé et stable qui, confronté avec le produit de la perception, est à la base du processus cognitif. Il peut être considéré comme une représentation mentale due à un processus d'intégration ayant fonction de garant de l'équivalence entre référent et signifiant iconique. Le référent serait l'équivalent d'un *designatum* actualisé, c'est à dire un objet entendu non comme un ensemble de stimuli, mais comme membre d'une classe validée par le type. Le référent ne doit par contre pas être confondu avec le type ; le premier possède des caractéristiques physiques alors que le second n'a que des caractéristiques conceptuelles. Le signifiant iconique est un ensemble modélisé de stimuli visuels correspondant à un type stable, identifié grâce à des traits de ce signifiant et qui peut être associé à un référent reconnu comme hypostase du type. Il est alors possible de conduire une analyse en disant que : « l'émission de signes iconiques peut se définir comme la production, sur le canal visuel, de simulacres du référent, grâce à des transformations appliquées de telle manière que leur résultat soit conforme au modèle proposé par le type correspondant au référent (cotypie). La réception des signes iconiques, quant à elle, identifie un stimulus visuel comme procédant d'un référent qui lui correspond moyennant des transformations adéquates ; tous deux peuvent être dits correspondants, parce qu'ils sont conformes à un type qui rend compte de l'organisation particulière de leurs caractéristiques spatiales » (Groupe μ , 1992 : 141).

Trois éléments ultérieurs élaborés dans cet ouvrage nous semblent encore exiger d'être présentés dans ce cadre-ci, à savoir : le problème de la motivation du signe iconique, la question de la sémiotité des faits visuels, et la différence entre type iconique et signifié linguistique.

En ce qui concerne la motivation du signe iconique, le Groupe μ soutient que l'élaboration d'un signe ternaire permettrait d'éviter les ambiguïtés qui

⁴¹ Par la suite, un des chercheurs du Groupe μ , Jean-Marie Klinkenberg (1996), proposera un modèle tétraédrique qui, par l'introduction d'un nouvel élément nommé *stimulus*, et une modification du référent (devenu membre d'une classe), devrait permettre de soustraire le signe, d'un point de vue épistémologique, au problème de l'originalité ontologique.

avaient posé tant de problèmes aux auteurs précédents en prenant en compte séparément l'axe signifiant-référent d'une part et l'axe signifiant-type de l'autre. La notion de motivation pourrait alors être reformulée par le biais de deux éléments complémentaires : le signifiant est motivé lorsqu'on peut en même temps lui appliquer des transformations lui permettant de restituer la structure du référent et lorsqu'il est conforme au type dont il autorise la reconnaissance sur la base d'informations encyclopédiques⁴². Le Groupe μ , malgré le maintien d'une motivation propre au signe iconique, refuse d'écraser le type iconique sur le signifié linguistique, pour deux raisons : tout d'abord le type n'entretient pas dans la structure du signe iconique la même relation avec signifiant et référent que celles entretenues dans le signe linguistique. Ensuite le découpage du plan du contenu ne s'effectue pas de la même manière aux niveaux perceptif et langagier. Ce ne sera qu'au niveau de l'encyclopédie qu'on nous dira, sur la base de travaux comme ceux d'Arnheim (1969), que ce conflit peut se résoudre, une fois dépassés aussi bien la sémantique que les répertoires des types iconiques.

On pourrait dire, en conclusion de cette présentation rapide, que la distinction apportée par le Groupe μ entre les dimensions plastiques et iconiques des signes visuels permet de repenser les rapports entre expérience sensorielle et signification. Le Groupe μ présente ainsi, même de manière limitée aux signes visuels, les premiers développements de ce qu'on peut appeler une sémiotique cognitive capable de pousser au-delà la question de l'expérience par rapport à ce que Peirce avait par exemple pu faire au début du XX^{ème} siècle. Nous assistons ici à un premier pont jeté entre une sémiotique jusqu'alors peut-être trop liée au dogme de l'immanentisme et les disciplines cognitives, pont permettant de montrer comment « le sens s'élabore à partir des percepts élémentaires, intégrant et organisant les stimuli à partir de mécanismes perceptifs spécialisés, dans une démarche d'abstraction visant à catégoriser l'expérience » (Bundgaard & Stjernfelt, 2009)⁴³.

En même temps que la rhétorique visuelle du Groupe μ , se développait une deuxième théorie bousculant les cartes du jeu sémiotique en vue d'une plus importante intégration entre sujet de perception et environnement : la sémiotique dite « écologique » développée par Göran Sonesson. Ce dernier, comme d'autres avant lui, reprend la psychologie écologique de Gibson et, tout en acceptant qu'il puisse y avoir interaction entre sens et activité perceptive, critique la notion étendue de signe adoptée par Peirce à partir de laquelle le Groupe μ avait entamé ses recherches. Il refuse, de cette manière, l'idée selon laquelle la perception puisse être conçue dans sa globalité comme une activité signifiante. Il rejette, par ailleurs, et selon nous cette fois à raison, un écrasement du signe iconique sur le signe visuel et il considère que l'iconicité est à entendre comme une relation non exclusive, lui permettant de coexister dans un signe donné avec d'autres types de relations comme celles d'indexicalité ou de symbolicité.

⁴² Cette seconde liaison entre signifiant et type serait alors arbitraire comme jadis suggéré par Goodman.

⁴³ Pour une version française de ce texte voir le site des Nouveaux Actes Sémiotiques :

<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3273>.

En partant des critiques « iconoclastes » d'Eco, Bierman ou Goodman qui tentaient de montrer que le phénomène de l'iconicité pouvait être dissout dans des conventions au même titre que les signes verbaux, il montre que l'iconicité serait présente dès que le signe se fonde sur des propriétés que les deux objets en relation possèdent indépendamment l'un de l'autre, qu'elles soient visuelles ou non, concrètes ou non. Par ailleurs il considère comme une contradiction à résoudre le fait que chez Peirce l'icône est une Priméité, l'index une Secondéité et le symbole une Tiercéité et que ces trois éléments sont systématiquement réunis dans la Tiercéité de tout signe. Il estime que cela implique la nécessité de voir dans l'iconicité et l'indexicalité les conditions de possibilité des signes iconiques et indexicaux. Cette position lui permet de voir dans la notion peircienne de *ground* un équivalent de la *forme* hjelmslevienne ou de la *relevance* phénoménologique, c'est-à-dire le fondement d'une abstraction ou une propriété donnée qu'on percevrait comme identique dans deux objets se ressemblant sous un point de vue donné. De cette manière la trichotomie phénoménologique peircienne est relue comme si i) l'iconicité consistait en la prise en compte séparée de deux objets, constituant en tant que telle un fondement iconique potentiel ii) l'indexicalité, étant déjà réelle, consistait en un signe potentiel et iii) la symbolicité consistait en une réduction à une absence de fondement, n'existant pas de manière indépendante de la fonction sémiotique (Sonesson, 2010 : 255).

Pour Sonesson, Peirce n'explique jamais clairement si dans un signe iconique, l'iconicité à elle seule doit être considérée comme une condition suffisante à l'existence d'une fonction sémiotique ou si, au contraire, afin qu'un signe iconique puisse émerger, une fonction sémiotique indépendamment définie est à superposer à une propriété qui serait l'iconicité. Il considère par ailleurs que les deux cas existent et que, plus particulièrement, il est certain que l'iconicité précède et justifie la fonction sémiotique dans le cas de l'image, comme il le dit en se basant sur les observations sur le développement infantin conduites par Hochberg (1978) ainsi que sur des situations dans lesquelles des objets, normalement utilisés en tant que tels, peuvent être utilisés comme des signes d'eux-mêmes, devenant ainsi des signes iconiques. Dans ces cas, où la relation de ressemblance précède et justifie au niveau perceptif la fonction sémiotique du signe, il propose alors de parler d'iconicité primaire, l'iconicité secondaire désignant les cas dans lesquels la fonction sémiotique nécessite d'être reconnue avant que la ressemblance entre expression et contenu puisse être identifiée. Les cas-limites entre ces deux formes d'iconicité et notamment celui tout juste cité d'objets utilisés comme des signes d'eux-mêmes, seraient résolus par l'utilisation d'une hiérarchie de prototypicalité, entendue au sens roschéen et permettant de voir ce que l'on a plus couramment l'habitude de voir dans notre vie quotidienne comme constituant le signifiant et ce qui est plus rare comme constituant le signifié⁴⁴.

⁴⁴ Nous nous accordons ici avec la critique faite par Vaillant (Vaillant 1999 ; Bordon & Vaillant, 2001) qui voit dans le raisonnement de Sonesson beaucoup plus une théorie du symbole qu'une explication des hypoicônes, c'est-à-dire des signes pour lesquels on est amené à se poser en pratique la question de l'iconicité et pour lesquels la notion de hiérarchie du monde de la vie semble en revanche bien peu opérante. En reprenant son exemple, « une sculpture sur glace représentant une motocyclette, sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris, est beaucoup moins familière au parisien qu'une motocyclette. Il n'y

Sans entrer plus en détail dans le travail accompli sur les signes visuels par Sonesson, disons seulement qu'il se détache fortement des positions décrites par le Groupe μ par la mise en place d'une théorie qui bâtit la prototypicalité des signes iconiques sur des régularités du monde de la vie, prises ensemble avec les lois de la physique écologique fondant certaines formes de ressemblance et constituant de cette manière le fondement ultime d'une sémiotique écologique. La sémiotique écologique présuppose, en définitive, l'existence d'un monde de la vie premier, entendu au sens husserlien d'un certain nombre de principes d'organisation et de régularités.

Eco et le retour du problème iconique

De manière peut-être quelque peu inattendue au vu de sa position initiale, Eco intégrera un bon nombre des réflexions provenant de ce renouveau de la discussion sémiotique sur l'iconisme dans son dernier ouvrage théorique important publié en 1997, *Kant et l'ornithorynque*. Dans ce texte Eco commence par reprendre le dialogue interrompu plus de vingt ans auparavant en tentant un bilan global de la querelle sémiotique sur l'iconisme brusquement interrompue après les échanges avec Maldonado. Il reconnaît, avant tout, dans l'évidente volonté d'apaiser les esprits et de rouvrir la discussion, la richesse des échanges, voire des critiques lui ayant été apportées. Il semble en particulier accueillir l'essentiel des critiques de Fabbrichesi, du Groupe μ et de Sonesson (Eco, 1997 : 346).

Plus en détail, en revenant sur la discussion interrompue en 1974-75, il déclare identifier comme source des différends de l'époque trois problèmes principaux : i) la nature iconique de la perception ; ii) la nature fondamentalement iconique de la connaissance ; iii) la nature des signes iconiques qu'il identifie avec les hypoicônes de Peirce. Il considère d'ailleurs que dans sa réponse de 1975 à Maldonado il pouvait apparaître que le point i) n'était pas traité du tout, que sa position sur le point ii) était ambiguë et qu'il s'était ainsi exclusivement concentré sur le dernier point. S'il critique à nouveau une position comme celle de Maldonado, qui confond à son avis le problème de l'iconisme de la perception avec celui des signes dits iconiques, il reformule la globalité de sa conception en en proposant une lecture radicalement différente. Nous la présenterons en commençant par traiter les deux premiers problèmes.

Encore une fois, le point de départ de la réflexion du sémioticien italien est constitué par une reprise de positions peirciennes et notamment du problème du schématisme. À la suite des réflexions de Fumagalli (1995) et, à l'origine, de Murphey (1961), Eco identifie chez Peirce, après une phase de jeunesse fortement anti-intuitionniste, un retour kantien à une immédiateté de l'intuition qui serait antérieure à toute activité inférentielle, pure sensation d'un quelque chose situé devant nous et privée de tout contenu intellectuel. Une telle chronologie est contestable, les textes de jeunesse révélant un Peirce d'emblée kantien et la critique de l'intuition étant dirigée contre le réalisme direct plutôt que contre l'idéalisme transcendantal. Néanmoins, dans l'interprétation qu'Eco

a pourtant d'ambiguïté pour personne sur le fait que la statue de glace représente la motocyclette, et non l'inverse. À plus forte raison, un spécialiste de dessin de presse, de notices d'emploi illustrées, ou de pictogrammes d'information, n'est jamais amené à se poser ce type de questions. »

en donne, Peirce tentait, du point de vue d'une approche inférentielle de la connaissance, de résoudre le problème du schématisme par l'enchevêtrement du *ground* (ici entendu comme synonyme de la Priméité), du jugement perceptif et de l'objet immédiat.

Le *ground* devrait selon cette interprétation être lu à la fois du point de vue du réalisme peircien et de sa théorie iconique. Malgré le fait que, du point de vue du réalisme, la Priméité en tant que pur pouvoir-être est extrêmement éloignée d'une position kantienne, le problème de son rapport aux qualités semble rester intact ; comment cette pure qualité peut-elle devenir un prédicat commun à une multitude d'objets et, de plus, comment cette pure qualité peut-elle ne pas être mise en question ? Eco donne l'exemple peircien d'un drap ayant paru parfaitement blanc (CP 5.142) puis apparaissant par comparaison comme moins blanc qu'un deuxième drap. Dans le passage entre la première et la seconde gradation de blanc une pure possibilité est devenue, à travers l'activité comparative, un prédicat général pouvant être nommé et pour lequel existe un objet immédiat. Comment dans ce contexte une Priméité entendue comme point de départ absolu de toute relation peut-elle s'instaurer comme prédicat si cela n'est qu'une prérogative de la Tiercéité ?

La solution proposée par Eco consiste à distinguer le concept de comparaison de celui de similarité. La comparaison est donnée dans les rapports de similarité quand sur la base d'une certaine proportion nous disons par exemple qu'un graphe exprime un certain nombre de relations que nous devons supposer dans l'objet. La similarité au contraire prévoit en elle des lois préexistantes, et elle explique ainsi comment fonctionnent les hypoicônes. De toute manière, l'icône ne peut pas être un phénomène expliqué par la similarité ou par la ressemblance parce qu'elle doit en être le phénomène fondateur.

Il serait ainsi possible d'identifier une sorte d'iconisme primaire dans la pensée de Peirce pour lequel un stimulus serait représenté de manière adéquate par une certaine représentation et pas par une certaine autre. Cette adéquation ne devrait pas être expliquée, mais simplement reconnue (Eco, 1997 : 110), et de cette manière l'icône serait bien le paramètre permettant d'identifier un phénomène de ressemblance plutôt que le contraire. Une définition de l'iconisme primaire dans des termes non mentaux deviendrait ainsi possible grâce au croisement, dans l'approche peircienne, des perspectives métaphysico-cosmologique et cognitive. D'un point de vue cognitif l'icône en tant que pure possibilité est une *likeness*, car elle est adéquate à ce qui en a stimulé la naissance et cela même si elle n'est pas encore comparée à son modèle. D'un point de vue cosmologique l'icône est à voir comme la disponibilité naturelle d'un quelque chose à se coupler avec un quelque chose d'autre. L'exemple des bases de l'ADN est utilisé par Eco pour l'expliquer.

Sans vouloir pour cela récuser la distinction entre signe et signal, Eco parle ici de ce seuil inférieur de la sémiotique qu'il avait explicitement exclu de son *Trattato* en le laissant à la psychologie, admet que la compréhension des phénomènes culturels supérieurs doit présupposer l'existence de « bases matérielles de la signification », et que ces bases consistent en des dispositions à interagir rendues disponibles par l'iconisme primaire. Ici Eco semble prendre ses distances par rapport aux écoles dites de biosémiotique et renonce, par cet appel à l'iconisme primaire, à construire un continuum entre les processus

cognitifs supérieurs et les interactions biologiques de base. Il situera par exemple dans le domaine de l'iconisme primaire l'identification par les lymphocytes T des macrophages infectés grâce à la reconnaissance de fragments de bactéries sur leur surface. L'interaction entre ces êtres n'est pas lue dans une optique pleinement sémiotique et la notion même de signe est ici refusée (Eco, 1997 : 111) contrairement à une position comme par exemple celle de Prodi (1977). Eco préfère parler dans ces cas de proto-sémiotique en l'entendant comme une caractéristique fondationnelle de toute organisation biologique. Ce ne serait qu'à ce niveau qu'il faudrait situer le phénomène de l'iconisme primaire entendu comme spécificité irréductible du vivant (cf. entre autres Longo & Bailly, 2006). En conclusion, c'est une notion d'adéquation qui permet au sémioticien italien de rendre compte d'une prédisposition dans l'iconisme primaire naturel, qualité propre d'empreintes n'ayant pas encore trouvé l'agent qui les produira mais déjà prêtes à le reconnaître, à s'y adapter.

Une fois acceptée cette forme d'iconisme primaire, Eco se demande comment elle peut être réélaborée dans une optique peircienne et transférée aux niveaux cognitifs supérieurs, c'est-à-dire comment le processus d'interprétation peut mettre en doute ce réalisme de base afin de l'intégrer dans le processus inférentiel. C'est dans cette optique qu'Eco choisit de relire les graphes existentiels de Peirce, comme des schémas chargés d'éléments symboliques permettant la compréhension d'une situation particulière. À partir d'une notion comme celle d'iconisme primaire, et à travers un processus perceptif inférentiel, la construction d'une identité entre jugement perceptif et objet immédiat lui semble devenir possible. D'autre part une identité est également créée entre l'objet immédiat et un premier noyau de signification qui sort l'objet immédiat du schématisme kantien, car moins qu'un lien entre concept et intuition il constitue un premier noyau conceptuel, tout en maintenant en même temps par sa nature iconique un quelque chose des sensations de départ.

Iconisme primaire et hypoicônes

C'est à partir de cette profonde mutation épistémologique qu'Eco renouvelle son traitement de l'iconisme. La première phase du débat s'était fondamentalement réduite à la démolition d'une idée naïve de l'iconisme, ne visant pas nécessairement la prise en compte de la dimension cognitive propre à l'iconisme entendu comme moment perceptif. Il fait maintenant amende honorable de ce qu'il considère comme des simplifications qu'il avait commises à l'époque en traitant des phénomènes propres à la Tierceité comme s'il s'agissait de phénomènes de Priméité pour souligner l'artifice dans toute production d'illusion réaliste (Eco, 1997 : 350 ss.). La seconde piste d'analyse de l'époque, la dissolution d'une notion de ressemblance vague et confuse dans un système de procédures produisant similarité comme les géométries projectives, pouvait être plus productive mais sans pour autant éliminer le problème de l'iconisme perceptif et de la nécessité de l'iconisme primaire dans son rôle de base des constances perceptives pour percevoir les hypoicônes.

L'erreur commise à l'époque, concernant par exemple la dispute sur les contours, était une fois de plus celle d'un passage trop rapide de l'iconisme perceptif à une théorie instituée de la ressemblance. Si le premier concerne l'impact cognitif proprement dit de l'existence perceptive des rapports de

ressemblance, le second réglerait leur institutionnalisation culturelle, c'est-à-dire le point de vue sélectionné pour que l'hypoicône puisse correctement transcrire les conditions d'observation d'un objet ou d'un phénomène donné. Il est donc nécessaire, dans ce contexte, à la fois de mieux identifier les schémas privilégiés et invariants auxquels notre système perceptif répond de manière constante, et d'autre part de réfléchir sur les modalités hypoiconiques par lesquelles nous représentons artificiellement ces mêmes objets de perception.

Afin d'expliquer ce type de représentation artificielle et culturellement guidée des invariants propres à notre système cognitif, Eco parle de stimuli de substitution en reprenant son ancien exemple du verre rempli de bière, entendant par cela des stimuli permettant l'identification d'une structure perçue et provoquant une série de synesthésies permettant de penser une structure proche de celle qu'on pourrait expérimenter face à l'objet en tant que tel. Il s'appuie, pour ce faire, sur la différence entre perception directe et perception indirecte établie jadis par Gibson (1971). La référence faite ici aux travaux de psychologie écologique conduits par Gibson (1966 et 1979) permet à notre avis de mieux mettre en lumière un des aspects clés du renouveau du débat sur l'iconicité, sa dimension systémique que nous évoquerons de manière plus complète dans la troisième partie de cet article et qui nous semble être celle appelant plus fortement une intégration entre l'aspect sémiotique et perceptivo-cognitif du phénomène iconique (cf. aussi des approches qu'on pourrait définir « néo-écologiques » comme celles d'Alva Noë, 2001, 2004, 2009 et 2012 ou Andy Clark, 1997, 2008).

C'est dans ce cadre qu'Eco détaille à nouveau la discussion sur les hypoicônes en reprenant, comme nous avons pu le voir, l'exemple de la représentation de Saturne entrevu par Galilée dans son télescope en tentant d'en rendre compte par l'utilisation de la notion de « type cognitif », à peu près équivalente à ce qu'aurait été une « invention radicale » dans l'esprit du *Trattato*. Sa discussion se prolonge ensuite par une réflexion sur les prothèses destinée à lui permettre de traiter des problèmes liés aux miroirs et critiquer la position de Sonesson qui voyait dans les miroirs des signes, à la fois indexicaux et iconiques (1989 et 1993). Eco critique la vision classique des miroirs en arrivant même à attaquer la notion de spéularité. Un miroir n'interpréterait ainsi guère une image, il se limiterait à enregistrer les rayons de lumière le touchant exactement de la façon dont ils le touchent (il prolongera ensuite la discussion par un exemple très proche concernant la télévision). Un miroir ne serait ni une icône, car déjà investi de Tierceité, ni un index ou une *hard icon* chez Sonesson (1989 : 63), ne laissant aucune trace de son créateur. Les miroirs devraient ainsi simplement être considérés comme des prothèses nous permettant d'élargir nos possibilités de vision tout en se situant dans un domaine pré-sémiotique, comme s'ils étaient des icônes parfaites présentes en l'absence d'activité sémiotique.

Sonesson sera très critique (Sonesson, 2010) envers cette prise de position d'Eco à la fois en pointant la définition des signes probablement trop rigide présentée ici par Eco, en mettant en évidence les effets de distorsion inhérents aux miroirs et auxquels nous sommes généralement trop habitués pour qu'il nous soit possible de les percevoir, pour critiquer enfin le rapprochement entre le statut sémiotique des miroirs et, en passant par l'exemple de la télévision,

celui de la photographie et du cinéma qui permettaient à Eco de parvenir à une nouvelle définition du statut des hypoicônes. Ces dernières demandent « avant encore d'être perçues comme signes d'un quelque chose d'autre, à être perçues comme des ensembles de stimuli faisant l'effet de se trouver face à l'objet » (Eco, 1997 : 386). Il existe donc selon Eco une base perceptible au niveau de l'interprétation des hypoicônes, qui renvoient à un contenu au détriment des éléments plastiques qui peuvent la former.

Une fois donc admise la présence de phénomènes sémiotiques de base au niveau perceptif, c'est-à-dire d'un noyau défini de déterminations propres au domaine perceptif, il devient possible de construire sur cette base des types cognitifs fortement dépendant d'éléments culturels ou conventionnels. Il lui devient ainsi possible d'identifier deux modalités perceptives, qu'il appelle modalité Alpha et modalité Bêta. Nous identifions une modalité Alpha lorsque nous percevons des signes dont le plan de l'expression nécessite avant tout d'être reconnu en tant que tel, par le biais d'un processus de sémiologie primaire qui serait également activé dans les cas où le sujet de perception considérerait ne pas se trouver devant un signe. Nous identifions une modalité Bêta au contraire quand pour percevoir une substance nous devons présupposer qu'il s'agit, avant toute autre chose, d'une fonction de signe intentionnellement produite dans un but communicatif. La perception d'un tableau, d'une photo ou d'un film se ferait par modalité Alpha comme si nous étions devant la scène elle-même avant de pouvoir établir, dans un second moment, que nous faisons face à un type particulier de signe. L'identification du mot « voiture » par rapport au mot « voilure » se ferait, au contraire, par modalité Bêta, par la prévalence d'une hypothèse d'expression linguistique demandant un contexte déterminé pour être correctement interprétée (Eco, 1997 : 392).

La distinction entre modalité Alpha et modalité Bêta ne correspondrait ainsi pas à celle entre signes motivés et signes conventionnels, mais plutôt au besoin, dans le cas de la première, de percevoir par stimuli de substitution un objet ou une scène particulière avant de décider si nous sommes devant un signe, et au besoin, dans le cas de la seconde, d'orienter la perception à la lumière du fait que nous faisons face à un signe afin de pouvoir le percevoir comme tel⁴⁵. La frontière entre les deux modalités resterait, somme toute, assez difficile à identifier et pourrait être définie comme un point de catastrophe tel que décrit par Thom (1972) et exemplifié par Eco dans les rébus et dessins stylisés de Gentner & Markman.

Dans les toutes dernières pages de son article de 2010 Sonesson tiendra à faire remarquer l'importante similarité (les phénomènes de ressemblance ne semblant pas épargner les travaux scientifiques sur l'iconicité) entre les notions de modalité Alpha et Bêta d'Eco et ses propres notions d'iconicité primaire et secondaire que nous avons pu présenter précédemment⁴⁶. Sonesson souligne

⁴⁵ Il est évident toutefois, déclare Eco, qu'en toute circonstance il sera nécessaire de percevoir tout d'abord la substance de l'expression, mais si dans la modalité Alpha on perçoit une substance comme forme avant même que cette forme soit reconnue comme une forme de l'expression, dans la modalité Bêta l'individuation d'une forme nécessite son interprétation en tant que forme d'une expression donnée (Eco, 1997 : 393).

⁴⁶ Cette tendance à scinder l'icône se retrouvera ci-dessous dans la discussion de Stjernfelt, qui distingue iconicité « opérationnelle » et iconicité « optimale ». Chacun estime bien sûr que, eût-il tenu compte de

quelques différences entre les deux propositions à propos notamment de la possibilité d'existence de ce que Barthes appelait un message sans code et du champ d'application des modes en question. Si pour Eco il devient nécessaire, avec plus de quarante ans de retard et par le recours immédiat à sa notion de modalité Alpha, d'accepter la proposition de Barthes concernant les photographies considérées comme un message signifiant par code, pour Sonesson cela n'est pas envisageable du fait du manque de régularités préalables permettant l'émergence d'un iconisme primaire à partir du *lifeworld* des sujets percevant. A contrario, l'erreur de reconnaissance entre modes serait susceptible d'avoir lieu en ce qui concerne l'iconisme primaire (la modalité Bêta d'Eco), cette dernière supposant une fonction de signe construite sur lesdites régularités et donc susceptible d'être confondue avec ces dernières. Au delà de ces différences les similitudes sont très fortes, au point que Sonesson envisage, à la suite du travail d'Eco, une extension possible de ses catégories au-delà du domaine de l'iconicité, non pas dans la symbolicité mais dans l'indexicalité, - ce à quoi nous nous opposons - la considérant, de la même manière que l'iconicité, comme une propriété à part entière des objets.

Vers une perspective dynamique du problème iconique ?

Eco reviendra une dernière fois sur sa position en 2007 dans un de ses derniers articles : *La soglia e l'infinito*, suite aux critiques apportées à la notion d'iconisme primaire présentée dans *Kant et l'ornithorynque* par un de ses élèves, Claudio Paolucci, dans sa thèse de doctorat⁴⁷. Paolucci critiquait le rapprochement entre sémiotique et sémantique cognitive effectué par Eco dans son ouvrage de 1997 sous deux aspects principaux : i) la perception posée comme fondement de l'ensemble des processus sémiotiques ; ii) la reprise du concept kantien de schéma et le fait de le relier à une notion de règle (et non d'habitude) et au dit primat de la perception. Il lui opposait une vision radicalement différente et bien plus proche, à bien des égards, de l'Eco du *Trattato* entérinant : i) au niveau sémantique le modèle kantien du jugement esthétique et non celui du schématisme des concepts empiriques ; ii) l'abandon du rôle central attribué par la sémantique cognitive à la notion de schéma⁴⁸ et le rejet d'une opposition cognition/monde à la faveur d'une approche distribuée de la cognition ; iii) une interaction entre dimensions différentes présentant entre elles des formes (diagrammatiques) de relations communes (Paolucci, 2010 : 398-399).

Paolucci œuvre ainsi à repenser les deux points principaux développés par Eco, d'une part le besoin de construire une règle afin de pouvoir interpréter un phénomène perceptif et d'autre part le besoin d'un tiers terme ayant une nature morphologique pour qu'il soit possible de représenter une image conformément à un certain concept ou bien de construire une règle afin

sa propre distinction, Peirce n'aurait pas engendré tant de confusion. On est en droit de se demander qui, faute de comprendre l'unité du concept, introduit la confusion.

⁴⁷ Critiques maintenant publiées en grande partie en Paolucci, 2010.

⁴⁸ Nous renvoyons, sur ce point, à l'excellent article de François Rastier (2011) pointant les ambiguïtés philosophiques des linguistiques cognitives ainsi que, plus généralement, au dossier coordonné par Jean-Baptiste Guignard (2011), dans lequel cet article a été publié.

d'interpréter une image n'étant pas encore connue. Pour y parvenir il est à son avis nécessaire d'accepter l'incommensurabilité entre un schéma type/token⁴⁹ ainsi que l'impossibilité de situer le niveau morphologique entre intuition et concept, donc au niveau du schématisme, comme le voudrait Eco.

Il faudrait selon lui le comprendre comme s'il était un processus d'émergence phénoménologique de structures basées sur l'agencement physique des substrats perceptifs se donnant au niveau macroscopique comme des *gestalts*. Ce qui semble manquer chez Eco serait - et nous approuvons cette affirmation, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire à propos de ses travaux passés - une théorie développant l'interaction entre les différents niveaux de la réalité phénoménologique (qui ne doit pas être entendue ici comme la simple description d'un quelque chose déjà existant). Plus en détail, l'intégration proposée, permettant de montrer que la sémiologie naturelle ne fonctionne pas par couplage entre stimulus et réponse, mais par un enchevêtrement de niveaux émergents, ne pourrait selon Paolucci se faire que par la conjugaison entre sémiotique de la perception, phénoménologie et neurogéométrie de la vision (Petitot, 2009 ; Sarti, Citti & Petitot, 2009).

L'erreur principale d'Eco aurait donc été de négliger la substitution chez Peirce de la notion de diagramme à celle de schéma, qui aurait permis au philosophe américain de transformer le schématisme kantien en la pure possibilité encyclopédique d'une sémiologie diagrammatique (Paolucci, 2010 : 404). Cette substitution lui aurait permis de résoudre les problèmes de son modèle encyclopédique sans devoir y appliquer entièrement le modèle du fonctionnement des schémas *a priori*. Chez Peirce le diagramme aurait une caractéristique fondamentale ; loin d'être un isomorphisme, c'est-à-dire une codification ou une règle, ce serait plutôt une forme de relation incarnée en un signe et transférée dans un autre signe interprétant permettant, dans le passage entre un domaine et l'autre, une croissance de sens devant le maintien de la forme des relations constitutives du système de départ. Eco serait tombé, lui aussi et ce malgré ses déclarations (Eco, 1997 : 81), dans l'erreur classique de prendre la vision comme base de ses argumentations n'arrivant pas à s'apercevoir que la notion de diagramme est très éloignée de celle de ressemblance visuelle et ne prend en compte que la commensurabilité entre systèmes hétérogènes par des rapports de rapports qui en rendraient l'opérabilité complètement libre de toute analogie figurative et qui en permettraient l'application générale, aussi bien aux schémas *a priori* qu'aux schémas empiriques.

C'est à ce point que Paolucci propose d'identifier l'émergence du niveau morphologique par l'intégration des niveaux d'émergence phénoménologique sur la base de phénomènes d'interaction et de conflit permettant l'organisation d'unités minimales en structures à plus grande échelle sur la base de modèles neurogéométriques. En ce qui nous concerne, et tout en considérant comme extrêmement intéressants les modèles proposés, ainsi que les résultats obtenus dans le cadre de recherches comme celles de Field, Hayes & Hess (1993 et

⁴⁹ Ce dernier entendu comme modèle d'opposition de base nécessaire pour l'application d'une règle et ne pouvant pas par sa nature propre rendre compte du processus phénoménologique d'émergence du sens perceptif.

1999) ou de Bresloff, Cowan, Golubitsky, Thomas & Wiener (2001), nous considérons qu'un énorme travail reste à faire sur ce type de modèles en vue d'une progressive compréhension de l'importance des effets et des modifications que les interactions entre les différents niveaux phénoménologiques d'émergence sémiotique peuvent apporter même au processus qui serait propre à ces organisations de structures physiques de base⁵⁰.

En conséquence, Paolucci refuse toute hypothétique réduction du mental au neuronal en considérant les *patterns* neuronaux comme des signes : pour lui, même le passage à un autre interprétant de nature différente (pensée) ne pose pas de problème. Aucune distinction de nature n'est alors envisageable entre perception et activité sémiotique, les deux faisant partie d'un continuum dont la garantie subsiste dans une même structure sémiotique, celle de l'interprétation (Paolucci, 2010 : 420). La notion de schéma et celle de règle qui lui est liée sont alors reconduites à la notion d'habitude, cette dernière n'étant pas reconductible à un modèle binaire de type type/token mais dépendant systématiquement et nécessairement d'une sémantisation toujours locale et variable.

C'est ainsi aux critiques radicales envers son ouvrage de 1997 qu'Eco cherche à répondre dans son dernier article. Il part du besoin, pour qu'on puisse interpréter, d'avoir quelque chose à interpréter, et donc du besoin d'existence de ce qu'il appelle un « socle dur de l'être ». En même temps il adhère encore, et ce de manière fort explicite, à une position anti-intuitionniste (Eco, 2007 : 147). Il doit alors montrer comment on peut intégrer l'existence d'un donné qui n'est pas une intuition mais qui est la base d'un processus inférentiel. Son parcours dans cet article vise, par conséquent, à déplacer le discours d'un niveau ontologique à un niveau expérientiel, situant le moment de l'iconisme primaire au niveau de pertinence propre au sujet interprétant pris dans le flux de la sémiose (Eco, 2007 : 161). Si pour Paolucci et chez Peirce tout phénomène cognitif doit mettre en jeu les trois catégories phénoménologiques (tout en sachant qu'il y a dans chaque signe une prédominance de l'une sur les autres) et que ces trois catégories doivent être considérées comme des structures formelles fondant la possibilité de toute cognition, Eco sent le besoin, pour que cognition il y ait, d'identifier à un certain moment quelque chose qui puisse être interprété, un point de départ permettant de sortir de la régression indéfinie et pouvant constituer un point de départ pour le processus de perception.

Le rapport dyadique entre stimulus et réponse décrit dans *Kant et l'ornithorynque* réintègre ici l'objet dynamique et ne constitue rien d'autre qu'une « pertinentisation molaire » du sens pour ainsi dire, c'est-à-dire une sélection de traits caractéristiques, en fonction des intérêts spécifiques du sujet. La distinction entre « pertinentisation moléculaire » et « pertinentisation molaire » assume alors une importance centrale : si la première représente toujours la possibilité d'une régression inférentielle indéfinie, dans la seconde

⁵⁰ Nous renvoyons, sur ce sujet à Piotrowski (2009), mais également à l'analyse des phénomènes de segmentation des sens et d'intermodalité (cf. Rosenthal, 2011 pour un état de lieu en français et une riche bibliographie), ainsi qu'à la riche tradition gestaltiste (cf. Ash, 1998 pour une introduction historique) et néo-gestaltiste (Kanizsa, Legrenzi & Sonino, 1983 ; Kanizsa 1997).

cette régression n'est pas pertinente pour le sujet chez qui une sensation donnée pourrait devenir autre chose qu'un signe, notamment sa qualité matérielle, pur point de départ inférentiel. Si dans ce cadre il n'est pas possible de descendre au-dessous de ce donné, il serait suffisant d'en sortir, de changer de cadre de référence pour qu'il redevienne une cognition rendue possible par des cognitions antécédentes, sauvegardant de cette manière un anti-intuitionnisme expérientiel lui permettant, comme il a pu le rappeler même tout récemment, l'expression de ce qu'il appelle un « réalisme négatif » (Eco, 2012).

II - LE PAS EN ARRIÈRE PEIRCIEN

On a vu combien et comment les sémioticiens et sémiologues ont traité Peirce, au gré de leurs besoins, et parfois sans véritable souci d'acuité exégétique. Pour ne donner qu'un exemple supplémentaire de distorsion, Maldonado soutient que « de fait, le référent chez Peirce, malgré la fonction de médiation attribuée à l'Interprétant, reste un *objet* ; c'est-à-dire une réalité extralinguistique, à laquelle le signe iconique fait référence » (Maldonado, 1974 : 277). Maldonado relit Peirce à la lumière de la notion de coprésence leibnizienne, en mettant en évidence ce qu'il nomme un iconisme opérationnel⁵¹ c'est-à-dire la thèse que la similarité est d'une part le produit de la coprésence projective de l'objet représentant et de l'objet représenté (modalité quantitative), et d'autre part un élément soumis à la vérification de cette coprésence (modalité qualitative) si l'on veut confirmer la correspondance entre objet représentant et objet représenté. Comme Fabbrichesi l'a bien remarqué, le chercheur argentin, tout comme Umberto Eco, mésinterprète Peirce en considérant *l'objet* comme une réalité extra-sémiotique, inutile pour le premier, fondamentale pour le second. Dans la théorie peircienne, au contraire, *l'objet* semble devoir être considéré comme un élément sémiotique à part entière, étant un renvoi physique et matériel dans le cas de l'*index*, significatif dans le symbole, et potentiel dans l'*icône* (Fabbrichesi, 1983 : 85).

Face à un raffinement byzantin du débat sur l'iconisme, il nous semble que la clarification des difficultés nécessite un éclaircissement du champ par un certain nombre de coupes claires. On peut être tenté de prôner une méthode éprouvée, celle d'un retour à la position originale du problème: imitant le "*zurück zu Kant!*" néokantien, un mouvement de retour à Peirce pourrait selon nous être de bon augure. Certes, depuis la suggestion de Dewey en 1923 sur "l'influence extrêmement bénéfique"⁵² que pourrait avoir un recours à Peirce dans la discussion contemporaine, beaucoup de chemin a été fait. Bien sûr aussi, un tel réexamen, qui en un sens n'a jamais cessé au cours du siècle passé, sera suspecté de régression, et même d'occulter les enjeux patiemment mis au jour par la sémiotique. Mais à la différence d'une récupération rétrograde, dans le cas de l'œuvre de Peirce il est moins question de ré-appropriation que d'une

⁵¹ Nous retrouverons cette notion « d'opérationnalité iconique » au centre des travaux, bien plus récents et fort différents, de Frederik Stjernfelt (Stjernfelt, 2007 et 2010).

⁵² "And while my purpose is wholly expository I can not close without inquiring whether recourse to Peirce would not have a most beneficial influence in contemporary discussion." Dewey, "The Pragmatism of Peirce", (Peirce/Cohen, 1923: 308).

véritable découverte⁵³. L'accès à nombre de textes négligés d'une part, une meilleure compréhension des différents aspects de la philosophie peircienne et de leur lien organique avec la sémiotique d'autre part, apportent un éclairage sur le sens de l'entreprise sémiotique en général, et de l'iconisme en particulier, qui a pu manquer dans le passé, même dans les analyses les plus subtiles. Il ne s'agit pas de dire que Peirce a dit la vérité sur l'icône dans des textes qui viendraient d'être portés au grand jour, mais seulement qu'un des initiateurs de la discipline sémiotique est suffisamment bien placé pour percevoir les principales difficultés d'une théorie de l'iconicité, et qu'il a tenté de répondre à certaines d'entre elles. Aussi, si l'on tient à voir dans cette injonction d'un retour à Peirce une régression, ce sera au sens d'un pas en arrière (*Schritt Zurück*) de type heideggérien, qui permettrait dans le meilleur des cas de répéter la question de l'icône pour en penser l'impensé.

Une telle attitude permet d'éviter une tendance trop souvent constatée au sein de la discipline sémiotique consistant à faire son marché, pour ainsi dire, sur l'étal des théories de l'iconicité. Toutes les options ou peu s'en faut ayant été défendues par tel ou tel, un certain essoufflement de la recherche se fait sentir. L'objectif est aujourd'hui clairement de clore certains débats excessivement techniques et datés d'une sémiotique en plein développement, elle-même à la recherche de sa place au sein des disciplines voisines, afin de procéder à une intégration progressive de ses acquis et à une collaboration fructueuse et paritaire avec des disciplines telles que la philosophie, l'anthropologie, la sociologie ou les sciences cognitives bien sûr, mais également avec des domaines apparemment plus éloignés comme la biologie, la physique, la chimie, etc. Ainsi, plutôt que de poser le problème de l'iconisme depuis la sémiotique pour découvrir sa solution dans une certaine conception de l'icône, ce qui cache à peine un cercle vicieux mais a pourtant été la méthode prédominante, c'est avant tout de la construction d'un cadre théorique unifié permettant l'inclusion et le développement d'analyses empiriques qu'il faut partir.

Un seul exemple sera révélateur des impasses dans laquelle la sémiotique s'est parfois enfoncée comme à loisir: l'une des plus grandes menaces à l'approche peircienne de l'iconicité a été l'argument de la symétrie. Le problème, exploité par Goodman (1970) mais emprunté à Bierman (1963), est le suivant : la ressemblance est une relation symétrique (si A ressemble à B alors B ressemble à A), mais la relation sémiotique est asymétrique (de la proposition que A est signe de B ne s'ensuit pas nécessairement que B est signe de A). L'icône, qui est un signe défini par sa relation de similarité avec ce dont elle est le signe, devrait donc être à la fois symétrique et asymétrique. Ergo, elle n'existe pas selon Goodman. Ergo, elle n'est pas fondée sur la ressemblance selon un grand nombre de sémioticiens. C'est l'argument de la régression (critiqué par Sonesson notamment) selon lequel la relation de similarité ne pourrait pas constituer le fondement d'un type de signe sous prétexte que, sous un aspect ou un autre, tout objet ressemble en quelque sorte à un second objet et est susceptible d'en être un signe. L'autre argument, celui de la symétrie, soutient que la ressemblance, en étant symétrique et réflexive,

⁵³ Cf. l'article de Jean-Marie Chevalier dans le présent volume.

ne peut pas être fondatrice de la fonction sémiotique qui est, pour sa part, asymétrique et non réflexive. Pour formuler le problème un peu différemment, on peut relever une contradiction entre le caractère dyadique de la similarité et le caractère monadique de la priméité. Dans son commentaire à ce texte, Jean Fisette déclare : « C'est en tentant d'apporter des réponses à de telles questions que l'on entre dans l'architecture de la pensée sémiotique de Peirce. » (2012 : 277). Tel n'est pas notre avis, pour les raisons qui vont suivre. Sonesson considère que le problème est celui de l'identification d'une notion de ressemblance propre au sens commun avec la notion logique équivalente. Selon lui et en se basant sur les travaux de Tversky (1977) et Rosch (1973 et 1978), la ressemblance qu'on retrouve dans le monde de la vie n'est pas nécessairement symétrique et réflexive, régie qu'elle est par des effets de prototypicalité explicables par sa théorie phénoménologique du signe. Il n'y aurait pas de qualités simples, mais des relations de relations (des variables d'ordre supérieur, dit-il en reprenant Gibson) à la base du phénomène de ressemblance, laquelle donnerait seulement l'illusion de survenir entre qualités simples. La ressemblance est donc en réalité asymétrique⁵⁴: la Corée du Nord ressemble à la Chine (communiste), mais il serait contre-intuitif de soutenir que la Chine (en tant que modèle politique) ressemble à la Corée du Nord.

Sans vouloir balayer l'objection d'un revers de main, on est en droit de se demander au vu du nombre considérable de pages qui lui ont été consacrées si l'on ne s'est pas noyé dans un verre d'eau. Sonesson (2001 : 15) en tire des conséquences énormes : il n'y aurait selon lui aucune échappatoire à cet argument dans un cadre purement peircien, et seule la sémiotique écologique pourrait nous tirer de ce mauvais pas⁵⁵. A-t-on le droit de rejeter en bloc la sémiotique de Peirce sous le prétexte de ce paradoxe vraisemblablement fallacieux, qui condamnerait sans appel la notion de signe de ressemblance? Est-il raisonnable de prendre au sérieux le syllogisme suivant : « les icônes peirciennes sont symétriques, or les signes ne sont pas symétriques, donc les icônes peirciennes ne sont pas de vrais signes »? Comment la signification serait-elle une relation réflexive binaire et symétrique si elle est par essence triadique ? Il nous semble douteux que l'on puisse mettre sur le même plan la relation « être signe de » et la relation de ressemblance, et encore moins légitime d'appliquer les propriétés de la relation de ressemblance à celle d'« être signe de », pour remarquer qu'elles se contredisent quant à la symétrie. L'erreur catégoriale est due à une analyse insuffisante de la ressemblance comme type de relation sémiotique, mais aussi à la simplification outrancière de la relation sémiotique elle-même. Cet exemple parmi d'autres n'interdit bien sûr pas de dépasser Peirce - mais encore faudrait-il tout d'abord le rattraper.

⁵⁴ Par exemple (Sonesson, 2001 : 15) : « Similarity, as experienced in this *Lifeworld*, is often asymmetric and irreflexive. »

⁵⁵ « As far as I can see, there is no way to evade this argument within a purely Peircean framework ; ecological semiotics, however, has an answer to offer. The error consists in the identification of similarity with the equivalence relation as defined by logic. » (Sonesson, 2001)

Le statut de la sémiotique peircienne

L'approche que nous prôtons consiste pour ainsi dire à extraire l'icône de la sémiotique pour la rendre à son environnement philosophique originel, ou au moins de comprendre, évidence toujours bonne à rappeler, que la sémiotique n'est pas seulement la science de la trichotomie de l'icône, de l'indice et du symbole. Comme le savent les sémioticiens, sans avoir toujours pris la mesure de cette banalité, la relativisation de l'importance de la dite trichotomie suppose de prendre en compte l'architecture des autres classes de signes, le fondement de leurs divisions, et en définitive le sens de l'entreprise sémiotique peircienne. Rappelons-en rapidement la genèse. La sémiotique peircienne est née d'une réflexion sur la nature de la logique et de ses objets, dans le cadre (élargi à l'Amérique) du *Psychologismustreit*: si l'on peut dire que la logique étudie nos pensées, c'est dans la mesure où nous souhaitons que celles-ci soient « des représentations ou symboles de faits. Il est donc évident que la logique s'applique à la pensée seulement pour autant que celle-ci est un symbole. » (MS 741, 1864) Ce ne sont pas nos pensées subjectives qu'étudie la logique, affirme Peirce, mais « la pensée pour autant que celle-ci est une représentation. Et comme je l'ai dit, toute représentation a ses relations logiques, qu'elle soit réellement pensée ou non. De sorte qu'il est plus correct de dire que la logique est la science des formes de la représentation que de dire que c'est la science des formes de la pensée. » (W1.322) Les représentations ne se limitent donc pas aux contenus mentaux, mais couvrent tout ce qui peut être symbolisé (W1.166). Ainsi, « la logique ne traite de la pensée que pour autant qu'elle est une représentation des intuitions, et en outre, seulement dans la mesure où les parties d'une représentation sont connectées ou pertinentes » (MS 741, 1864).

La logique est la science des relations, des rapports entre parties de ce que le jeune Peirce nomme symboles avant de parler plus largement de signes⁵⁶. Plus spécifiquement, la logique, dont les lois expriment la forme de l'objectivité en général, traite de la relation du symbole à ses objets. Elle examine les symboles comme objets de pensée possible, indépendamment de leur compréhension réelle par un intellect. Ainsi, un raisonnement formulé dans une langue définitivement morte demeure valide (MS 726). D'où une conception de la logique comme « la science des conditions qui permettent aux symboles en général de référer à des objets » (W1.175), ou plus tard des « lois des signes qui déterminent quelles choses ils dénotent et quelles ils ne dénotent pas » (W3.98). Ayant définitivement émancipé la « signification » (au sens des relations entre signes) de la cognition, Peirce souligne que « ces lois ne s'appliquent pas qu'à ce qui peut être pensé mais aussi à tout ce qui peut être symbolisé de quelque manière que ce soit. » (MS 340) Quelles sont ces lois des signes ? Ce sont celles de son fonctionnement, qui *décrivent* les relations des symboles et ce faisant prescrivent les normes du sens. Par sa nature, le symbole est tel que, présenté à un esprit, certains principes de son usage régulent immédiatement l'action de l'esprit. Ce sont les lois du symbole lui-même qu'en tant que symbole il ne peut transgresser (W1.173).

⁵⁶ Le jeune Peirce estime en effet à ce stade que la logique n'a affaire qu'à des symboles, et ne s'intéresse aux autres signes, les « marques » et « analogues » (qui préfigurent indices et icônes respectivement), qu'accidentellement, quand leurs lois croisent celles des symboles (W1.308).

Il en résulte que la tâche de la logique est de décrire et répertorier les lois des symboles. La logique est donc une pratique classificatoire, tout comme la botanique ou la zoologie comparative (W1.409) : sans parler d'empirisme, Peirce n'hésite pas à dire que c'est une science inductive (W1.487). Science de classification des formes, elle est une « symbolistique objective », la symbolistique étant « la sémiotique des symboles » (W1.303) - avant de devenir la sémiotique en général. Or la logique classe les signes en fonction de la *raison* de leur référence à leurs objets (W1.329) : plus qu'à une typologie des signes, c'est à une quête de raisons, c'est-à-dire de relations explicatives, qu'œuvre le logicien. Peirce explicitera bien plus tard cette notion : le signe d'un objet est différent de cet objet ; il doit donc exister « une explication, un argument ou quelque autre contexte » montrant comment le signe représente cet objet (CP 2.230, 1910). Le signe et son explication forment ensemble un « signe élargi », qui suppose lui-même une nouvelle explication, et ainsi de suite, jusqu'à ce que soit atteint, réellement ou idéalement, « un signe de lui-même, contenant sa propre explication et celles de toutes ses parties significatives ; et selon cette explication chacune de ces parties a une autre partie pour objet. » (*ibidem*) En définitive, la tâche de la logique consiste à classer des arguments (W1.370). Cette définition est pérenne, puisqu'en 1879 Peirce parle encore de la « logique comme analyse des arguments, et non comme art de tirer des inférences » (W4.23).

La sémiotique est donc ancrée dans la logique au point de s'y identifier primitivement, avant qu'il devienne pertinent de distinguer sémiotique ou logique au sens large du trivium scolastique (la science totale des signes) et logique ou critique spéculative comme l'un de ses éléments (aux côtés de la grammaire spéculative et de la rhétorique spéculative) qui « étudie les façons par lesquelles un signe peut être relié à l'objet indépendant de ce qu'il représente » (EP 2.327, 1904). Si rappeler les origines de la sémiotique a un avantage, c'est celui d'indiquer qu'une science des signes, pour Peirce comme pour Ockham, Berkeley, Locke ou Leibniz, ne saurait être autre chose qu'une appréhension formelle et totale des relations, et surtout pas un outil de décryptage des textes ou des images par exemple. En outre, il est utile de rappeler que l'analyse logique, quoique primordiale, est pour Peirce un moyen et non une fin, au service d'un projet métaphysique et épistémologique : face à « un système dérangé de conceptions, et après avoir essayé de résoudre le problème d'une manière directement spéculative, physique, historique, et psychologique, j'ai finalement conclu que le seul moyen était de l'attaquer comme Kant l'avait fait du côté de la logique formelle. » (CP 1.563, c. 1898) Il serait donc salutaire d'envisager dans ce cadre la sémiotique comme l'étude abstraite et rigoureuse des relations permettant de classer les formes de la réalité, entendue au sens de la totalité de ce sur quoi la métaphysique a prise.

Par conséquent, que la sémiotique soit la science de la signification est une thèse non polémique : cela revient à dire qu'elle a pour objet le processus de renvoi des signes. La « sign-ification » n'est rien d'autre que la sémiose. C'est du reste ce qui fait le lien entre sémiotique et pragmatisme comme étude du « *meaning of meaning* ». Sans aller dans les distinctions établies par la « significative » (*significs*) entre sens (*sense*) comme usage, *meaning* ou intention et signification ultime (*significance*) (Welby, 1985 : 9 ; Pietarinen s. d.) dont

elle est l'inspiratrice, la sémiotique peircienne est bien l'étude de ce qui fait sens ; or tout ce dont le rôle fonctionnel est celui d'un signe fait sens. Affirmer cela ne suffit toutefois pas à tirer au clair les relations qu'entretiennent sémiotique et pragmatisme. Cette question a été manifestement négligée par les commentateurs, peut-être parce que Peirce lui-même semble l'occulter au profit de celle du lien entre pragmatisme et réalisme. Que la maxime pragmatiste, méthode de clarification conceptuelle, engage à une métaphysique des propriétés réelles (exprimables sous forme dispositionnaliste) fait l'objet d'une démonstration explicite de la part de Peirce. Par exemple, déterminer les conditions de correction de l'usage d'un prédicat comme « dur » revient à enquêter sur les conditions de testabilité scientifique de la propriété qu'il désigne, et donc sur ses potentialités de réalisation dans la nature. Le lien entre maxime pragmatiste et interprétation sémiotique est quant à lui beaucoup moins thématiqué, bien qu'il s'agisse de deux théories de la signification, ou, peut-on espérer, de deux aspects d'une même théorie. En d'autres termes, la question est la suivante : peut-on être sémioticien et peircien sans être pragmatiste ? Elle est bien sûr cruciale pour toute sémiotique future d'inspiration peircienne qui voudra se présenter comme science.

De la même manière qu'elle est science de la signification, la sémiotique est science de la représentation, signifier comme représenter consistant à *tenir pour* (un autre contenu). Encore faudra-t-il préciser et nuancer cette affirmation, car « représentation » - terme que ne dédaigne pas Peirce, surtout avant qu'il ne lui substitue la centralité de la *relation* - risque d'induire l'idée d'une réduplication de la réalité, d'un voile obstruant l'accès direct au monde. L'analyse de la perception, cas particulier où se joue la problématique du présenté et du représenté, ne doit pas davantage donner lieu à une position idéaliste enfermant le sujet dans le cercle de ses représentations qu'à une dichotomie radicale du dehors et du dedans : Peirce rappelle que nulle part il n'a distingué « les côtés subjectif et objectif des choses » (CP 8.261, 1905). Il vise notamment la conception de la perception comme image du monde, voire de l'idée comme peinture, adoptée par ces « très grands psychologues » qui « ont évidemment pensé que la perception est un défilé d'images devant l'œil de l'esprit, tout comme si l'on marchait dans une galerie de tableaux » (CP 4.539, 1906). Or la sémiotique est censée permettre de dépasser cette conception inadéquate conjointement avec l'analyse catégoriale : si les données de la perception sont des qualités premières (le sifflement du train ou le goût de la vanille relevant de la pure sensation), ce sont aussi des faits seconds : l'existence à la fois des jugements perceptifs et des percepts est le signe d'une réalité extérieure connaissable. Or « les percepts sont des signes pour la psychologie ; mais ils ne le sont pas pour la phénoménologie. » (CP 8.300, 1904) Cela signifie qu'à un certain point, il faut quitter l'observation phénoménologique, qui en tant que catégoriologie se charge d'inventorier les types de relations, pour fonder la connaissance sur une sémiotique parente de la psychologie. La sémiose perceptive n'implique pas une conception médiate de la perception. Au contraire, « nous avons l'expérience directe des choses en elles-mêmes. » (CP 6.95, 1903) En termes plus métaphysiques, l'idéalisme objectif est un réalisme scolastique, une fois affranchi du « médiumisme » augustinien. Le réalisme direct que Peirce défend est du reste celui d'Aristote, du sens-commun reidien aussi bien que de Kant, sans pour autant s'opposer à

l'inférentialisme d'un Helmholtz. Car tout construits qu'ils soient de manière inférentielle ou quasi abductive, les percepts ne *représentent* pas le monde mais le *présentent* : « C'est le monde extérieur que nous observons directement. Ce qui passe à l'intérieur, nous ne le connaissons que dans le miroir des objets externes. » (CP 8.144, 1901)

C'est en ce sens seulement que l'on entendra la *représentation*. Sans contester nullement que le projet initial peircien est celui d'une « analytique de la représentation », selon l'expression d'André de Tienne, il nous semble que la sémiotique permet de penser la représentation de la manière la plus immanente, *in presentia*, qui soit. On a dit, en commentant une phrase de Peirce, que la sémiotique est parente de la psychologie. Il ne saurait être question de l'y réduire, mais seulement de remarquer qu'en tant que science de la représentation, elle se consacre notamment, quoique sans prédilection particulière, aux représentations mentales. Dans une certaine mesure, la sémiotique servira donc aussi de psychologie, dans une filiation étonnamment associationniste. Être associé à, c'est en effet être un signe de (W2.237), prétend Peirce dans un geste inaugural déterminant. Peirce est beaucoup plus redevable à la psychologie associationniste britannique et allemande qu'on l'a généralement cru, même s'il infléchit le paradigme au point de le rendre compatible avec des intuitions proto-gestaltistes. Cet héritage de Hartley, Hume et James Mill en particulier, ainsi que celui mieux connu d'Alexander Bain, se heurte aux résistances d'un antipsychologisme légitime, que Peirce n'enfreint pas. Il faut en outre recourir à une conception du mental élargie (et non seulement à ce qui est « dans nos têtes »), et garder à l'esprit que l'association est discrète tandis que la sémiose est continue (W1.167).

C'est donc à toutes ces conditions et nuances près que l'on peut mener une étude des sciences iconiques. Pratiquer la science des signes suppose d'en comprendre l'enracinement logique et le cadre métaphysique, et de ne pas se leurrer sur ses rapports avec la psychologie. En résumé, le problème de l'iconicité se réduit à la sémiotique à condition d'élargir la sémiotique, qui s'identifie à la logique à condition d'élargir la logique, et inclut l'étude des représentations mentales à condition d'élargir le concept du mental. Si l'autonomisation historique de la sémiotique l'a coupée de son indispensable base cognitive, logique, philosophique et métaphysique, il ne s'agit pas de prononcer l'arrêt de mort de cette science comme champ en soi mais d'en élargir à nouveau l'horizon à la manière peircienne, afin qu'elle puisse bénéficier des autres domaines.

Icône et concept

Si l'on suit la tripartition des signes selon leur relation aux objets, à savoir icône indice symbole, l'activité intellectuelle supérieure devrait relever de la fonction symbolique. Mais l'intérêt de la trichotomie est évidemment, au contraire, de préscinder des éléments qui fonctionnent en fait conjointement à tous les niveaux ou presque. Les catégories ne s'offrent jamais pures dans l'expérience, et seul un processus mental d'abstraction permet de les isoler. Par exemple, le langage (les langues naturelles et artificielles), supposé symbolique, ne fonctionnerait pas sans éléments indexicaux et iconiques. Si l'on veut étudier l'iconicité, il faut donc la traquer partout où elle se cache, y

compris dans les faits apparemment bruts, les sensations corporelles ou le raisonnement inférentiel, et non seulement, par exemple, dans les représentations visuelles. Une question majeure est dès lors la suivante : quel rôle les icônes jouent-elles dans la pensée ? En particulier, dans quelle mesure la pensée conceptuelle est-elle iconique ? La question se pose puisqu'un concept est par excellence ce qui fédère les entités que rattache une forme de ressemblance. Or « la ressemblance de ce qui tombe sous le même concept est une ressemblance *normée*, qui n'a de sens que du point de vue de ce même concept. Nous aboutissons donc ainsi à une forme de circularité. » (Benoist, 2010 : 139) Si un concept (par exemple celui de chien) est ce qui est commun aux instanciations tombant dans sa juridiction (par exemple les bergers allemands, les dobermans et les teckels), c'est en retour parce que ces animaux se ressemblent (d'une manière particulière) qu'ils peuvent être subsumés sous le même concept. Pour briser le cercle de la ressemblance, on peut être tenté de lui substituer la figure de l'icône – qu'elle soit prise comme image ou, on le verra, comme diagramme. Il faut donc en passer par une reformulation de cette question qui n'en est pas un équivalent mais un préalable : un concept est-il une image ? En suivant l'alternative suggérée par Panaccio (2011), on pourrait dire qu'une réponse satisfaisante à la question exige de naviguer entre deux écueils. D'une part, il faut se garder de trop prêter à l'image : ce sont les intellections et non les images qui sont communes aux choses extérieures et aptes à rendre compte de l'universalité (Ockham, 1984 : 398). Mais d'autre part l'individuation des termes primitifs vient bien de leur rapport iconique avec les objets du monde, et à négliger ce rapport on risque tout simplement de perdre les choses pour se cantonner à des inférences (Fodor, 1998 : 35).

Le problème est classique dans l'histoire de la philosophie, et a été cristallisé par le débat (virtuel) entre Locke et Berkeley. Locke soutient la thèse que nos concepts sont des images mentales des objets que nous avons perçus. Plus précisément, une idée résulterait d'un processus d'abstraction, c'est-à-dire d'une élimination de traits accidentels conduisant à ne conserver que les caractéristiques essentielles de l'objet pensé. Les limites de cette thèse ont été mises en évidence par Berkeley : l'idée d'un triangle par exemple ne ressemble à aucun triangle perçu réellement, pas plus que l'idée de chien n'est la « moyenne » des chihuahuas et des dobermans croisés au cours de notre existence. Pire, à ce compte l'idée d'un triangle devrait non seulement être celle d'un triangle scalène, mais dépourvu de toute détermination particulière, de sorte qu'il ne devrait pas non plus être non-rectangle, non-isocèle, etc. Le concept de triangle, ne pouvant être représenté visuellement, est littéralement inimaginable. De l'impossible mise en image à l'impensable, la conséquence est-elle bonne ? C'est ce qu'estime Berkeley et que récuse Peirce : « Berkeley et les nominalistes de son espèce nient que nous ayons la moindre idée d'un triangle en général, qui ne soit ni équilatéral, isocèle, ni scalène. Mais ils ne peuvent pas nier qu'il existe des propositions sur les triangles en général, propositions qui sont soit vraies soit fausses ; et tant que c'est le cas, que nous ayons une idée de triangle en tel ou tel sens psychologique ou non, cela, en tant que logicien, m'importe peu. » (CP 5.181, 1903).

En dépit de cela, Berkeley n'a pas tort dans son refus de l'abstraction psychologique. Le problème vient de ce que pour Locke nos idées, et plus

particulièrement nos idées des qualités premières, sont des ressemblances des qualités des objets (Locke, 1975 : 137). C'est contre cette solution que Berkeley met en place une sémiotique (pourtant appelée des vœux de Locke), dans laquelle « les idées que je perçois sensoriellement à un moment donné fonctionnent comme des signes de ce que je désigne au moyen du mot "pomme" ; à savoir cet objet perçu, non par les sens, mais par l'imagination dont il est la construction – élaborée à partir de ces combinaisons d'idées visuelles, tangibles, etc., que je nomme toutes (en dépit du fait qu'il n'y ait entre elles aucun ressemblance) au moyen du même nom ("pomme") et auxquelles il renvoie » (Gaultier, 2010 : 73). La sémiotique semble donc être l'outil requis pour se débarrasser de la thèse empiriste lockéenne, invalidée par ses inacceptables notions de ressemblance et d'abstraction. Malheureusement, la sémiotique peircienne repose elle-même à la fois sur la similarité et l'idée d'une composition de concept par élimination des différences individuelles. Comment expliquer une telle aberration ?

L'empirisme de type lockéen est également consubstantiel à la position associationniste, qui est un élément prégnant de l'interprétation peircienne de l'esprit. Si donc « les théories de l'association prétendent que les idées dans la conscience sont des images concrètes des choses dans l'existence » (W2.304), la théorie des signes risque de se voir contaminer par le psychologisme. À ce niveau se retrouve la question délicate de la relation entre sémiotique et pragmatisme. Car de l'autre côté, la conception pragmatiste du concept est énoncée fermement : sa signification est la somme totale de ses conséquences pratiques possibles⁵⁷. Or si la maxime pragmatique convoie sans conteste une théorie de la signification réaliste fondée sur une métaphysique des *would-be's* et une théorie de l'habitude, la définition de type associationniste que Peirce donne du concept est en revanche suspecte de nominalisme. Un concept général est une sorte de « photographie composite » d'un certain nombre d'images associées par ressemblance, résultant d'une superposition mentale d'images obtenues empiriquement ou par l'imagination créative. C'est ce qui me permet par exemple de reconnaître tout de suite, dans un film ou dans la vraie vie, un « méchant » : « J'ai à l'esprit quelque chose comme une "photographie composite" de toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ma vie et mes lectures et qui avaient ce caractère » (CP 2.435). Chaque conception s'est « formée dans mon esprit à travers toutes mes expériences similaires » (CP 3.621), comme par la superposition de nombreuses photographies dont seuls les traits communs finiraient par apparaître.

Hookway (2007 : 64) montre ainsi que tout prédicat peut être considéré comme une icône, et que toute icône est une image composite. N'importe quelle image est « une "photographie composite" d'innombrables particuliers » (CP 2.441, c.1893). Préjugés, intuitions, inconscient... la métaphore de la

⁵⁷ Évidemment, cela ne va pas sans difficultés. Une ambiguïté notoire est celle entre clarification de mes conceptions (psychologiques) et signification absolue : la maxime pragmatiste est-elle réellement une méthode favorisant la compréhension épistémique, ou seulement une définition de ce que signifie signifier ? Corrélativement, on peut se demander si la maxime vise pour ainsi dire à définir ce qu'est un concept ou ce qu'est un *concept*, c'est-à-dire, si elle fournit la clef pour définir le contenu propositionnel de tel ou tel concept en particulier, ou bien si elle expose une théorie de ce que sont les concepts (Hookway, 2004).

photographie composite donnerait ainsi une justification à grand nombre de nos opérations mentales. Est-ce seulement une métaphore ? Elle apparaît presque comme un fondement ultime, qui contamine tout le mental, alors qu'elle est elle-même presque impensée, comme une sorte d'évidence tacite dans le texte peircien. Il y a là problème sinon mystère. Passons en revue trois tentatives d'élucidation par des commentateurs de Peirce.

L'hypothèse transcendantale

La première, celle de Christopher Hookway, propose une hypothèse de lecture kantienne. L'interprétation immédiate de la thèse de la photographie composite serait inadéquate. D'après elle, le signe iconique obtenu par ce processus « ressemble, d'une façon cruciale, à chaque membre de la classe ; et il représente un type général dont chaque image originale est un *token* ou réplique. » (Hookway, 2007 : 65) Cela expliquerait en principe pourquoi chaque idée exprimée par un prédicat est une icône. Mais le problème évident est qu'il est impossible d'engendrer une théorie de la signification des termes généraux à partir d'un matériau aussi minimal. La solution de Hookway consiste alors à dire de manière plus raffinée que les photographies composites sont des schèmes de l'imagination : « Nos idées offrent des modèles (*templates*) qui peuvent fournir une sorte de recette pour l'anticipation automatique imaginative du cours futur de l'expérience. [...] Et il est facile de voir que c'est le genre de guide qui peut être apporté par une représentation iconique – par exemple par une photographie – mais pas par un paragraphe ou deux de description détaillée. » (Hookway, 2007 : 67).

En outre, le point sur lequel insiste Hookway (2002) est que la photographie composite signifiée par le prédicat ne doit pas être simplement conçue comme une série d'instantanés des différents objets que nous avons associés à ce prédicat mais qu'elle est composée « de séries continues de modifications d'images correspondant à la façon dont nous avons vu se comporter les différents objets que nous avons fait tomber sous ce concept. De sorte que la subsomption d'un objet sous un concept dans le jugement perceptuel ne doit pas être simplement conçue comme une activité classificatoire purement spéculative fondée sur la façon dont l'objet nous est apparu, mais constitue le moteur d'une véritable dynamique cognitive » (Gaultier, 2010 : 45). Servant à unifier le divers de l'expérience, les concepts seraient sinon des principes régulateurs, du moins des modes d'unification de la perception. Tel est le rôle des concepts chez Kant : « Le concept de noir est introduit comme partie de l'hypothèse pour expliquer que nous remarquons entre les choses noires. » (Hookway, 1985 : 93) Puisque ce sont des similarités qu'il convient d'expliquer, c'est bien aux icônes de jouer ce rôle.

En somme, la même métaphore de la photographie composite serait, selon qu'elle est interprétée relativement à la sommation du passé ou à l'anticipation du futur, désespérément lockéenne ou génialement kantienne. Une telle solution est séduisante pour résorber la tension entre associationnisme empiriste et sémiotique antipsychologiste chez Peirce, et c'est son défaut : elle est quasi miraculeuse, et il n'est pas sûr que le recours au schématisme

transcendantal rende l'affaire plus limpide⁵⁸. Un autre problème est que « si l'on considère cependant la raison pour laquelle, chez Peirce, ce qui est immédiatement perçu se trouve, dans le jugement perceptuel, subsumé sous telle ou telle photographie composite, il apparaît assez clairement que ce qui est immédiatement perçu et connu dans l'expérience que nous avons d'un objet dans sa matérialité doit être une qualité de sentiment parfaitement "pure", "simple" ou "positive" plutôt que, comme l'affirme Hookway, cet objet lui-même (indiqué, dans cette expérience, par un index). » (Gaultier, 2010 : 46) En d'autres termes, le concept est selon Peirce une photographie composite de *qualités de sentiments*, qui ne sauraient à elles seules fonctionner comme des anticipations de l'expérience.

L'hypothèse diagrammatique

Après l'hypothèse transcendantale, l'hypothèse diagrammatique. Elle correspond à peu près à l'option suggérée par Paolucci à Eco : substituer, comme Peirce l'aurait lui-même fait, le diagramme au schème⁵⁹. Elle est exemplifiée par Frederik Stjernfelt, même si de nombreux commentateurs l'adoptent implicitement en accordant un primat injustifié (au moins de leur part) aux diagrammes. Certes, cette figure de l'iconicité semble à bien des égards la plus riche et la plus fascinante. Le surplus d'intelligibilité apporté par les deux autres types d'hypoicônes, image et métaphore, est moins immédiatement évident. L'idée est que, moins qu'en idées similaires, les concepts s'organisent en ensembles (*sets*) ou systèmes, et tout particulièrement en diagrammes. Car deux idées ne peuvent être rapprochées qu'en tant qu'elles appartiennent à la même classe ou au même ensemble : « Il est absurde de dire que des choses différentes qui ne peuvent pas être comparées sont semblables, sauf dans le sens où elles agissent de manière semblable. » (CP 7.392, 1894) Or agir semblablement, pour elles, signifie être dans la même relation à l'idée d'une classe.

C'est donc bien moins la possession d'une propriété distinctive que l'organisation formelle qui fonde l'association. Frederik Stjernfelt y voit une élaboration *opérationnelle* du concept de ressemblance, qui surmonte les défauts traditionnels de la notion, et surtout leur circularité. « Cette définition, écrit-il, sépare l'icône de tout psychologisme », car il n'est pas question de se demander si le signe a l'*air* ressemblant : « le test décisif pour son iconicité repose sur la possibilité de manipuler les signes de façon à ce qu'une information nouvelle sur son objet apparaisse. » (Stjernfelt, 2000 : 358) Telle est en effet la caractéristique essentielle attribuée dans certains textes aux icônes (CP 2.309, c. 1902). En outre, il est très rare qu'une suggestion appelle une unique idée : c'est le plus souvent un agrégat de sensations qui est évoqué (CP 7.407, 1894). « Que les *feelings* et les idées s'attachent en pensée de sorte qu'ils forment des systèmes », voilà finalement ce qu'est la loi de l'esprit (CP

⁵⁸ On a vu dans la première partie de cet article les ravages que le maniement peu scrupuleux de cette notion a pu faire. Hookway semble beaucoup plus attentif qu'Eco en abordant schèmes, schémas, schématisation et imagination transcendantale, mais il reste que le succès de cette botte secrète tient en grande partie à son mystère.

⁵⁹ Cf. pp. 121-124 *supra*.

7.467, 1894). Sous l'observation la plus quotidienne se cache en effet une structure formelle, qui reste le plus souvent inaperçue, mais qui est la base de l'association, l'« idée squelettique (*skeleton idea*) d'une connexion entre deux choses » (CP 7.426, 1894). Sans l'idée potentielle d'une forme de l'ensemble, l'association n'aurait aucune prise sur l'esprit (CP 7.427, 1894).

Un diagramme est un type d'icône dont les parties entretiennent les mêmes rapports entre elles que les parties des objets dont elle est signe. Contrastant avec les tâtonnements imposés par celle des icônes, il peut être aisément défini de manière rigoureuse par un simple critère. C'est pourquoi Stjernfelt a à cœur d'affirmer que « ce critère opérationnel rend l'ampleur de la catégorie de diagramme au sein des icônes évidente. » (2011 : 398) Mais cette approche « pandiagrammatique » en quelque sorte tend à faire tenir aux rapports d'analogie et d'homologie, moins périlleux que ceux de ressemblance, une place démesurée. Le principe en est que la similarité dont parle Peirce désignerait en fait un rapport structural plutôt qu'une ressemblance qualitative. « Beaucoup de diagrammes ne ressemblent pas du tout à leurs objets, à s'en tenir aux apparences : leur ressemblance consiste seulement dans les relations de leurs parties » (Chauviré, 2008 : 44). C'est pour cette raison que les propositions prédicatives ont, comme chez Wittgenstein, une structure iconique : elles articulent les concepts de manière à produire une image sensée du monde, ou du moins d'un état de fait possible. Corrélativement (mais toute la question est dans la nature de cette corrélation), elles sont iconiques en ce qu'elles permettent de faire des inférences : comme le souligne Christopher Hookway, si Peirce rapproche souvent les prédicats des diagrammes, c'est parce que « les relations inférentielles entre phrases peuvent être analogues à des éléments réels entre éléments de la réalité, les normes d'inférence correspondant aux lois de la nature. » (Hookway, 2007 : 62).

Le problème de cette approche est qu'elle joue sur deux tableaux : croisant les déclarations de Peirce sur le caractère distinctivement informationnel des icônes avec la définition du diagramme comme homologie de relations, elle espère définir d'une part les diagrammes comme les (seuls) signes permettant un accroissement de l'information⁶⁰, et d'autre part l'opérativité comme caractéristique des icônes en général et non seulement du diagrammatisme. En d'autres termes, Stjernfelt s'appuie à bon droit sur la propriété attribuée par Peirce à l'icône selon laquelle « par son observation directe peuvent être découvertes d'autres vérités concernant son objet que celles qui suffisent pour déterminer sa construction » (CP 2.279), pour donner une définition « non-triviale » de l'icône (Stjernfelt, 2007 : 90) ; mais il n'y est aucunement question de ressemblance, de sorte qu'il ne saurait en aucun cas s'agir d'une « élaboration opérationnelle du concept de similarité » (*idem*). Pour le dire encore autrement, on s'appuie sur l'importance des icônes dans le raisonnement et sur la nature diagrammatique des inférences déductives pour arguer de la nature diagrammatique de la pensée en général. Mais s'il arrive certes à Peirce d'écrire que « le raisonnement diagrammatique est le seul raisonnement

⁶⁰ Au reste, on remarque que cette propriété d'être le seul type de signe permettant l'accroissement de l'information est attribuée aux métaphores et donc au troisième type d'hypoicônes dans les travaux de Sorensen & Thellefsen (2006) et Sorensen, Thellefsen & Morten (2007). À ce sujet, cf. Fisette (2004).

vraiment fertile » (CP 4.571, 1906), il affirme aussi par ailleurs que les procédures déductives, sur lesquelles les logiciens se sont en général concentrés, sont de loin les moins intéressantes. Il y a là sinon confusion, du moins ambiguïté, qui n'a à notre connaissance jamais été levée.

Cette conception en termes de correspondance entre relations permet-elle au moins de penser à nouveaux frais la métaphore peircienne caractérisant les concepts ? Dans ce cadre, la photographie composite devrait être comprise dans sa pluralité : « C'est en fait *au moins deux photographies* "servant à tracer une carte", ou bien une image moyenne (la soi-disant *composite photograph*, produite par une composition méthodiquement organisée de plusieurs images desquelles ressort une nouvelle totalité), qui peuvent être entendues comme des icônes, à savoir comme des représentations qui mettent en scène l'*organisation* parmi les parties d'un objet. » (Dondero, 2011) Tandis qu'une image n'atteint que le premier niveau de l'hypoiconicité, la photographie composite serait à elle seule un diagramme en tant que reliant entre elles des parties d'images. Dondero suggère ainsi un « fonctionnement théorématique » des photographies, leur mise en relation permettant la découverte de nouveaux éléments qui n'étaient pas d'emblée aperçus, en s'appuyant sur la remarque suivante de Peirce : « une des grandes propriétés distinctives de l'icône est que par son observation directe peuvent être découvertes concernant son objet d'autres vérités que celles qui suffisent à déterminer sa construction. Ainsi, au moyen de deux photographies on peut tracer une carte, etc. » (CP 2.279) Par « la soustraction paramétrée de la densité visuelle qui caractérise chaque représentation photographique » (Dondero, 2011), on obtiendrait la révélation d'une vérité inattendue, comme dans une démonstration logique ou mathématique⁶¹.

On a beaucoup insisté sur les notions d'analogie et d'homologie dans la diagrammatisation. Mais il est peut-être aussi intéressant de souligner l'importance de la *translation* ou de la *traduction* de structure en structure. Comme l'a expliqué Paolucci, chez Peirce le diagramme aurait une caractéristique fondamentale : loin d'être un simple isomorphisme, c'est-à-dire une codification ou une règle, ce serait plutôt une forme de relation incarnée en un signe et transférée dans un autre signe interprétant, ce passage d'un domaine à l'autre permettant une croissance de sens devant le maintien de la formes des relations constitutives du système de départ. De cette manière à la triade classique peircienne constituée par la déduction, l'induction et l'abduction, il serait nécessaire de rajouter une quatrième opération relationnelle : la transduction. Dans ce contexte ce serait au mouvement de la transduction,

⁶¹ Nous rappelons également, à ce sujet, la passionnante étude de Susanna Marietti sur la dimension iconique du signe mathématique chez Peirce (Marietti, 2001) qui met bien en valeur, dans l'interface entre connaissant et connu constituée par le signe, les différences et les points en commun entre connaissance empirique et mathématique. En ce qui concerne cette dernière, en particulier, le diagramme deviendrait une icône dans le sens le plus complet du terme par sa capacité à accueillir à la fois le rôle de monde de la possibilité, d'objet-même de l'observation du mathématicien et une certaine généralité d'application, un élément fondamentalement primaire mais capable donc d'accueillir des espaces de Secondéité et Tierceité (Marietti, 2001: 142 ss.).

équivalent au mouvement diagrammatique, de fixera l'identité des composantes du signe et permettre ainsi l'avancée du processus sémiotique⁶².

L'inconvénient de cette lecture est que, aussi captivante que soit l'analogie entre l'usage géodésique et astronomique (lors des éclipses solaires) que fit Peirce de la photographie d'une part et son usage métaphorique en philosophie de l'autre, il est loin d'être sûr qu'un concept puisse être compris comme un diagramme. Si les différentes images composant la photographie « moyenne » ont des homologues méréologiques, cette dernière photographie en revanche n'est pas plus un diagramme de son objet que ma vision d'une fleur n'est un diagramme de fleur ni que mon idée de chien n'est un diagramme de chien. Ce qui manque à cette conception, c'est précisément la notion de ressemblance « sensible », d'apparence semblable : si l'idée n'est peut-être pas une forme atténuée d'impression comme le voulait Hume, elle n'en est pas non plus un squelette formel.

L'hypothèse dialogique

La dernière tentative de résolution de la tension entre icône et concept que nous aborderons est l'hypothèse dialogique d'Ahti-Veikko Pietarinen. Celui-ci interprète la « photographie composite » dans le cadre non seulement de la notion générale de diagramme, mais plus précisément du système logique des graphes existentiels. Or ceux-ci fonctionnent de manière intégralement dialogique : les quantificateurs y sont interprétés en termes de jeux, comme des « coups » sur la feuille d'assertion. Les instanciations graphiques sont elles-mêmes des sortes de photographies instantanées, définies mais incomplètes, du contenu de l'esprit, et la dynamique de la pensée est rendue par les transitions topologiques continues préservant la vérité d'un graphe à l'autre. Pietarinen relève les expressions utilisées par Peirce pour désigner les graphes existentiels : la représentation visuelle des expressions propositionnelles nous donnerait à voir « des images mouvantes de la pensée » (CP 4.8, c. 1905), « un portrait de la Pensée » (CP 4.11, c. 1905) ou « une image mouvante de l'action de l'esprit dans la pensée » (MS 298, 1905). Une telle représentation dynamique serait précisément rendue possible par la nature dialogique de la logique diagrammatique. Les diagrammes eux-mêmes seraient donc « quelque chose comme des photographies approximatives et incomplètes, des images immobiles de ces actions saisies par le processus de diagrammatisation. » (Pietarinen, 2003 : 3) Il faut ajouter la nuance suivante : la représentation de l'esprit nécessite la logique pour capturer les propositions générales et indéfinies, tandis que celle de la pensée repose sur un diagramme défini et déterminé. L'image de la superposition photographique exprime alors la compositionnalité des percepts de la même façon que se composent les concepts dans l'espace logique (Pietarinen, 2005).

⁶² Signe, objet et interprétant doivent être interprétés, selon Paolucci (2010 : 154) comme des actants dont l'identité est uniquement topologique et relationnelle. Ils ne possèderaient pas une identité logique ou substantielle, mais uniquement une identité transductive, la détermination exacte de leur identité étant toujours laissée à des interprétants futurs dans un processus bien plus proche de l'analyse que de la logique mathématique.

« Deux grandes énigmes logiques » travaillent en effet la pensée de Peirce : le mode de composition des concepts en général et la nature de la proposition en particulier, et deuxièmement la relation des concepts et des signes avec l'esprit (MS 499 1906). Il semblerait donc que le mode « photographique » de composition soit une réponse à ces deux questions. Plutôt que d'association psychologique, il faudrait parler d'une compositionnalité logique appuyée sur l'expérimentation diagrammatique, la composition « photographique » des percepts préfigurant les théories de la *Gestalt* (Pietarinen, 2005 : 19). En définitive, la métaphore filée par Peirce serait destinée à répondre au problème suivant : « Supposons que deux concepts A et B sont combinés ensemble. Qu'est-ce qui les unit ? Il doit y avoir du ciment, qui doit lui-même être un concept C. De la sorte, le concept composé n'est pas AB mais ACB. Surgit alors évidemment la question suivante : comment C se combine-t-il avec A ou avec B ? » (MS 498, 1906).

Pendant un temps, Peirce se satisfait de la description du processus qu'en donne la « nouvelle théorie » de Johann Friedrich Herbart selon laquelle la suggestion de B par A se décompose en deux opérations, l'une conduisant de A à AB et l'autre de AB à B (CP 7.393, 1894). Les propriétés d'intensité et d'attention font que AB peut effectivement être un intermédiaire entre A et B. Le rappel de la structure est donc indispensable, ce qui a la vertu d'éviter un « *saltus* » d'idée en idée : au contraire, un effet de « *fading* » permet à A de disparaître progressivement pendant que B apparaît lui aussi progressivement. « Ce qu'on suppose est qu'au lieu que A se sauve de la conscience juste au moment où B ouvre la porte, plus vite qu'une souris qui court se cacher dans son trou, il reste jusqu'à ce qu'il se sente *too much*.⁶³ » (CP 7.406, 1894) Le modèle de l'élasticité peut rendre compte du détail de ce phénomène : A attire B, mais B repousse A, au moyen d'une onde de condensation qui emporte A au loin (CP 7.411, 1894). Pas de saut, donc, mais une gradualité (et même une brève coexistence dans l'esprit) conforme à ce que montre la psychologie expérimentale des actions mentales, tout en continuité (CP 7.413, 1894). En faisant varier la taille des lettres en fonction de l'intensité, on peut représenter le processus par le schéma suivant : $A \rightarrow AB \rightarrow AB \rightarrow B$.

En somme, si l'on suit et développe la piste lancée par Pietarinen, il faudrait conclure que la métaphore de l'image composite est l'outil adéquat, recherché par Peirce pendant des années, pour penser la composition logique des percepts et des concepts. Il permettrait de sortir du schéma minimalement associationniste pour représenter les structures intellectuelles et surtout leur évolution. Les mouvements de la pensée, représentés par les actions du graphiste et du « grapheus », correspondent aux transformations conduisant d'un graphe à un autre, ou plutôt d'un « moment » de la feuille d'assertion au suivant. De telles transformations, normées par l'accord des joueurs, ne seraient rien d'autre que le mouvement d'empilement des photographies l'une sur l'autre. Par rapport à la précédente, cette interprétation présente l'intérêt de la généralité : alors que l'assimilation des composés de percepts ou de qualités de sentiment à des hypoicônes diagrammatiques est partielle, leur intégration dans le système des graphes existentiels les inclut dans l'espace de

⁶³ « It stays until it finds itself *de trop* ».

compréhension de la pensée *et* de l'esprit. Les réserves que l'on peut avoir sont néanmoins lourdes : la reconstruction interprétative est admirable, mais l'interprétation dialogique fait-elle plus qu'exhiber la structure réelle des relations en jeu (ce qui est certes déjà énorme) ? Autrement dit, outre le gain de clarification et de compréhension, la mise en espace logique est-elle réellement explicative ? Il ne semble pas que l'explication de la nature des concepts, et en particulier de leur iconicité, ait progressé du simple fait de leur mise en scène dans une sémantique des jeux.

La ressemblance, vraie solution ou faux problème ?

Pour faire justice à la réflexion peircienne sur la nature du contenu conceptuel, sans doute faudrait-il faire une part à la réalité de l'indéterminé. Le vague dans la signification, qui en est un mode, justifie en partie l'analogie entre image aux contours flous et concept. En s'en tenant à cette explication toutefois, sans la coupler avec une théorie des formes capable également d'intégrer une dimension d'imagination sémiotique, on s'orienterait vers une compréhension en termes de prototypes, accompagnée de son cortège de concepts mouvants ou poreux. Dans cette dernière approche, des cas particuliers d'instanciation d'un concept sont nécessaires pour nourrir un tel concept intrinsèquement flou, sans qu'aucune de ces instanciations ne suffise à le déterminer. Une telle position nous semble étrangère à Peirce pour des raisons que nous préciserons.

Encore la relation entre icône et concept, aussi subtile soit-elle, n'est-elle qu'un des aspects divers dont une théorie de l'iconicité doit rendre compte. Si nous l'avons privilégiée ici par rapport au caractère visuel notamment de beaucoup d'icônes, c'est d'une part pour combler un manque dans la littérature⁶⁴, et d'autre part pour poser les jalons d'une théorie qui inscrirait la sémiotique dans une optique systémique ne se privant pas d'inclure les relations des sujets avec leur environnement. En somme, cette approche est, comme d'autres, partielle, et ne prétend pas faire le tour de la question de l'icône, laquelle requiert au minimum de revenir à la définition (ou aux définitions) de l'icône donnée(s) par Peirce.

Comme on le sait, l'icône est toujours plus ou moins définie comme un signe ressemblant à son objet. Tout est dans ce « plus ou moins ». La ressemblance est-elle constitutive de l'iconicité ? Cette question du lien entre iconicité et ressemblance fait figure de problème aussi lassant qu'insoluble. On a pris acte depuis quelque temps de « l'échec du modèle de la ressemblance » (Shier, 1986 : 2). Il faudrait vraiment être un pigeon pour trouver les raisins de Zeuxis appétants : toutes sortes de codes régulent images, figuration, ressemblance, perspective. Qui plus est, il n'est pas sûr que la ressemblance soit une condition ni suffisante ni nécessaire pour caractériser ce qu'est une *image* de quelque chose » : un bout de bois représente sans lui ressembler une voiture pour l'enfant, une photo d'Alain ressemble à son jumeau Alex sans le représenter... On peut aller jusqu'à douter qu'une photographie et son modèle

⁶⁴ Bien sûr, le travail n'est ici qu'esquissé. En particulier, l'icône ne se réduit pas plus au concept que le concept à la photographie composite, qui n'est qu'une expression métaphorique.

aient tellement de propriétés en commun (le cliché est en deux dimensions, n'a pas la même taille ni la même texture, etc.).

Selon Peirce lui-même, la question n'est guère digne de considération : « On peut se demander si toutes les icônes sont des ressemblances (*likenesses*) ou pas. La question paraît assez triviale » (EP 2.13, 1895). Elle l'est d'autant plus que *likeness* est le mot que Peirce emploie à ses débuts pour désigner l'icône, et que le terme anglais ne comporte pas la résonance de superficialité ou d'illusion qu'a « ressemblance » : alors que ce dernier terme évoque l'apparaître par opposition à l'essence des choses, la *likeness* désigne l'« être-comme », en apparence *et* en réalité⁶⁵. Sans doute est-ce pour des raisons de ce genre que Peirce ne fournit aucune clarification convaincante sur le lien entre icône et ressemblance, ainsi qu'aucune théorie satisfaisante de la ressemblance. La « ressemblance réelle » (W1.79) est tantôt « un accord (*agreement*) réel avec son objet » (W1.355), tantôt de l'ordre de l'analogie (W5.243), mais nulle part Peirce ne défend explicitement et de manière cohérente une conception philosophique solide de ce qu'est la ressemblance. Le geste majeur de cette deuxième partie consiste à tenter, malgré tout, une plongée dans cet épineux problème.

Dans la majorité des cas, la position traditionnelle de la sémiotique a consisté, comme nous avons pu le montrer, à penser la ressemblance à *partir* de la sémiose plutôt que le contraire, et de revendiquer ce mouvement comme un apport peircien précieux. Dans les termes d'Umberto Eco, « l'icône est un phénomène qui fonde tout jugement possible de ressemblance, mais elle ne peut être fondée sur la ressemblance elle-même. » (Eco, 1997, 84) Peut-être est-ce exact, mais cela ne résout pas toutes les questions. Selon cette attitude, on dira que si une relation iconique se présente à un sujet, alors le problème de la ressemblance ne se pose pas, puisque le sujet a d'emblée reconnu que l'icône représente son objet. La ressemblance est un préalable inintéressant relégué dans les arcanes de la psychologie ou d'une impénétrable métaphysique en son sens le plus stérile : « il doit y avoir *une certaine* ressemblance entre la copie et son objet » (W1.170), et cela est indubitable donc ne constitue pas un objet possible d'enquête. Si en revanche il n'y a pas d'icône, alors la question ne se pose pas. Le problème est qu'à prétendre penser la ressemblance à partir de l'iconicité, on risque de ne penser que cette dernière, ce qui a souvent été le cas chez les sémioticiens, se limitant à la mise en valeur de ses catégories. Il nous semble au contraire que le problème de la ressemblance est un enjeu toujours actuel, et ce, sans paradoxe, bien davantage que celui de l'iconicité⁶⁶. À

⁶⁵ Notre analyse lexicale parvient au résultat opposé de celui de Fisette (2012 : « *likeness* » ne renvoie pas plus à la priméité que « *similarity* », ce dernier tendant au contraire vers ce qui *paraît* similaire quand « *likeness* » est indifférent dans l'ordre du « comme »).

⁶⁶ Jean-François Bordron, dans son récent *L'iconicité et ses images*, donne à cette question une réponse bien différente de celle que nous proposons ici car, dans une conception de l'iconicité comme propriété intrinsèque et non comme relation comme celle qu'il développe, il ne peut que séparer nettement iconicité et ressemblance. Plus en détail, il sépare nettement la notion d'iconicité de celle d'une ressemblance entendue comme une « essence phénoménologique, comme une relation symétrique fondée sur l'analogie de proportionnalité et supposant une certaine stabilité phénoménale » (Bordron, 2011: 156) car, de son point de vue, la ressemblance concernerait le processus de formation d'un objet du sens et non le rapport entre deux objets dont un serait la représentation de l'autre.

prétendre le contraire on confond l'outil et l'objet : si l'icône est un mode de pensée, l'approche iconique est aussi et surtout une méthode pour penser la cognition. On débarrasserait profitablement l'iconicité des questions de ressemblance si celles-ci étaient mal formées ou de faux problèmes, mais ce n'est hélas pas le cas. La ressemblance a été l'impensé de la sémiotique, et peut-être même sa mauvaise conscience, car elle était lourde d'une psychologie qui, chassée par la fenêtre, finissait par s'engouffrer dans une porte béante.

On pourra d'abord se demander s'il faut distinguer deux problèmes de la ressemblance, d'une part celui de sa nature intrinsèque, d'autre part les modalités de sa reconnaissance. Il est en effet tentant de distinguer le constat du *fait* des ressemblances phénoménales d'une *théorie* assignant à ces perceptions une origine dans les choses mêmes. Dans cette hypothèse, deux questions doivent être consciencieusement distinguées. Premièrement, qu'est-ce qui fait que plusieurs choses (qualités, personnes, etc.) se ressemblent ? Deuxièmement, comment faisons-nous (lorsque nous y parvenons) pour identifier les ressemblances ? Le premier problème serait (plutôt) métaphysique et porterait sur la réalité du monde, tandis que le second, (plutôt) épistémologique ou psychologique, concernerait nos capacités cognitives. Une telle distinction est séduisante, mais n'enveloppe-t-elle pas une pétition de principe ? En effet, cette position revient à présupposer qu'il existe des ressemblances indépendamment de ce que nous percevons, c'est-à-dire que la notion de ressemblance a une réalité en soi. Il nous semble évident que Platon ressemble plus à Socrate qu'à un âne, de façon objective. Mais est-il si assuré qu'il existe quelque chose tel que cela rende, indépendamment de notre perception, les deux hommes plus ressemblants entre eux qu'un homme et un âne ? On ne peut pas le présupposer.

Force est donc de tenir ensemble les deux questions pour la position du problème, qui, s'il existe, pourrait être formulé de la manière suivante. Des choses se ressemblent si elles ont, pour nous, quelque chose en commun ; ou, comme l'écrit Peirce, la ressemblance « n'est que la communauté dans une certaine qualité » (W2.46). La difficulté surgit quand on réalise que, en tant qu'entités individuelles, ces choses n'ont en fait rien en commun. Un nominalisme minimal est de bon sens : « Toute couleur est une couleur individuelle, toute taille est une taille individuelle, toute forme est une forme individuelle. Mais les choses n'ont pas de couleur individuelle en commun, pas de forme individuelle en commun, pas de taille individuelle en commun ; autrement dit, elles n'ont ni forme, ni couleur, ni taille en commun. » (Mill 1869: 249) La tension se retrouve chez Peirce dans les affirmations conflictuelles que, d'une part, « une ressemblance (*likeness*) représente son objet par un accord (*agreeing*) avec lui sous quelque égard », et que d'autre part une icône n'est pas connectée avec les qualités de son objet (CP 2.299, c. 1894). Peut-on résorber ce paradoxe ? Tel est l'enjeu des théories de la ressemblance que nous examinerons successivement : la thèse de l'identité partielle, le réalisme des universaux, le nominalisme de la ressemblance et la ressemblance comme conséquence pratique.

La théorie de la ressemblance comme identité partielle

L'idée de départ est l'observation que ressembler, c'est être presque identique. La théorie infère de « être presque identique » à « être partiellement identique » : la ressemblance d'une chose C1 à une autre C2 serait causée par l'identité de certaines parties de C1 avec celles de C2. Si je ressemble à ma mère, c'est parce que *j'ai* quelque chose *d'elle*. C'est en quelque sorte prendre au pied de la lettre la boutade selon laquelle les Bourbons ont tous le même nez, tandis que les autres en ont un chacun. Qu'une telle théorie soit parfois supposée par Peirce est attesté la remarque que : « Poussée à l'extrême, [la ressemblance] s'autodétruirait en devenant une identité. » (W1.79). De même, les photographies « sont à certains égards exactement comme les objets qu'elles représentent. » (CP 2.281) Cette dernière phrase fait état d'une identité parfaite mais seulement « à certains égards » : si l'on interprète ces « égards » comme étant des morceaux ou parties, il s'agit bien de la thèse de l'identité partielle (mais on peut aussi comprendre les « égards » comme des critères de comparaison).

La première citation considère l'identité comme la limite supérieure de la ressemblance, son idéal asymptotique. Est-il impossible que deux choses soient rigoureusement identiques ? Le principe leibnizien des indiscernables vient conforter l'intuition du sens commun. Mais lorsqu'on parle de choses, il peut tout aussi bien s'agir de qualités ou de sensations et d'impressions. Or il est beaucoup moins évident que deux teintes de rouges ne puissent être intégralement identiques, ou que l'on puisse ressentir deux fois la même sensation. (Contre cette dernière éventualité, l'argument classique de type bergsonien est que la deuxième fois est riche du souvenir ou de l'expérience de la première et en diffère à ce titre.) La thèse d'identité totale semble toutefois hautement improbable, quoique Peirce ne soit pas sans examiner l'hypothèse de l'identité de l'icône avec son objet. On peut même estimer que c'est finalement là la réalisation complète de l'icône. L'« icône pure » dissout la différence entre signe et objet (CP 5.74, 1903) dans une expérience quasi onirique : « en contemplant un tableau, il y a un moment où l'on perd la conscience que ce n'est pas la chose, la distinction du réel et de la copie disparaît » (W5.163). Ainsi advient l'illusion, lorsque le signe est pris pour l'objet. Ce cas-limite n'invalide toutefois pas la thèse de l'identité partielle, et l'accréditerait au contraire, le fonctionnement iconique venant expliquer l'illusion plutôt que le mécanisme de l'illusion n'explique l'icône.

Il est significatif que cette thèse de la ressemblance comme identité partielle ait fait l'objet d'un débat retentissant dans *Mind* l'année qui a suivi la publication de « *The Law of Mind* », article où Peirce faisait le point sur sa variété d'associationnisme non discret, allant jusqu'à soutenir l'identité paradoxale de la pensée et de la ressemblance. F.H. Bradley et William James s'y opposent sur le sujet de la « ressemblance simple » et de la « ressemblance immédiate » : Bradley défend la ressemblance comme identité partielle (Bradley, 1893a : 83), tandis que James avait soutenu dans ses *Principles of Psychology* que c'est l'identité qui doit être fondée sur la ressemblance plutôt que le contraire. Le refus de la position de Bradley est motivé par l'argument suivant : il ne saurait y avoir d'identité partielle entre des choses ou sensations

simples, puisqu'elles n'ont pas de parties. Empruntons à Van Steenburgh la formulation du problème, qui est à peu près celle de Bradley : « la nature de deux qualités fonde leur différence. Si elles ont des natures simples, il ne reste rien pour fonder l'unité que requiert leur ressemblance. Comment dès lors leur ressemblance est-elle possible ? » (1974 : 337).

La réponse la plus fréquente est qu'elle est due à une qualité générique identiquement présente dans les qualités ressemblantes (cf. Butcharov, 1966). Van Steenburgh (1974 : 346) attribue cette même position à Aristote : « Sont semblables les êtres qui, n'étant pas absolument les mêmes, ni sans différence dans leur substance concrète, sont identiques selon la forme. [...] De même, les êtres dont la qualité est, par la forme, une et la même, par exemple le blanc, mais est affectée du plus ou du moins, sont appelés semblables en raison de l'unité de leur forme. » (Aristote, 1986 : 542-3). Une autre option consiste à penser la ressemblance en termes de distances qualitatives : le jaune par exemple se trouverait plus « près » de l'orange que du rouge. C'est la position de Church (1951) : puisqu'une comparaison requiert une identité qualitative entre au moins deux cas, deux qualités simples distinctes ne sont pas comparables. Pourtant elles peuvent être plus ou moins ressemblantes. Il faut donc qu'il y ait quelque chose qui se présente deux fois, une récurrence. La thèse de Church est que ce ne sont pas les qualités qui sont récurrentes mais leur occurrence. Une troisième explication de la possibilité que des qualités simples se ressemblent consiste à soutenir que la comparaison est en fait toujours une évaluation en fonction d'un troisième exemplaire. La ressemblance est à ce titre une relation triadique et asymétrique (O'Connor, 1945). La position finale défendue par Van Steenburgh est une variante critique de cette dernière version, selon laquelle « une qualité est une ressemblance (*semblance*) et une autre qualité est un exemplaire en vertu de l'assimilation de celle-là à celle-ci. L'assimilation de l'une à l'autre n'est pas due au fait que quelque chose dans l'une soit récurrent dans l'autre, ni à une relation de simulation entre elles. Mais elle n'est pas non plus arbitraire. Elle se fait sur la base d'un tiers manquant. » (1974 : 345)

Bradley rejette pour sa part toute tentative de résolution du paradoxe : si les faits sont monadiques, il est impossible de les mettre en relation avec quoi que ce soit. Sa critique rappelle furieusement l'affirmation peircienne selon laquelle « un fait mental brut n'a pas de parties et, étant absolument *sui generis*, ne peut être relié à rien d'autre » (W2.225). Mais tandis que Peirce en conclut que l'identité partielle est l'impression produite par l'identité absolue sous certains respects et la différence absolue sous certains autres respects, Bradley rétorque qu'impressions et sensations simples sont de pures abstractions.

Réalisme des universaux vs. nominalisme de la ressemblance

La théorie de la ressemblance comme identité partielle a été défendue plus récemment, sur de nouvelles bases, par Armstrong (1978). Elle n'est pas incompatible avec une position réaliste concernant les universaux, bien au contraire. S'il peut sembler intempestif de par son origine porphyrienne, sinon aristotélicienne, le débat sur les universaux n'a guère cessé de parcourir la philosophie, de sorte que sa prétendue reprise au XX^e siècle par des auteurs comme David Lewis et David Armstrong s'apparente plutôt à la continuation

d'une tradition millénaire. Au XIX^e siècle, les Ockham et Duns Scot modernes s'appellent respectivement John Stuart Mill et, justement, Charles Peirce, qui revendique un réalisme scolastique extrême (CP 5.470) dépassant les positions trop modérées des médiévaux – le platonisme notamment étant l'allié paradoxal du nominalisme.

L'universel peut s'entendre en effet de façons très variées, comme classe de toutes ses instances, ou comme classe de ressemblances de particuliers (des tropes) par exemple. Un examen de l'iconicité, donc de la ressemblance, telle que conçue par Peirce, ne saurait se faire, semble-t-il, que sous les auspices d'un réalisme des universaux – à moins de supposer que la philosophie peircienne soit intrinsèquement inconsistante, et que sa sémiotique contredise sa métaphysique. Pourtant, la théorie des universaux n'intervient guère – du moins en apparence – dans la théorie de l'icône. Elle ne résoudrait du reste que peu de difficultés, car pour un partisan des universaux, la ressemblance n'est justement pas un problème : la similarité n'est que la conséquence de la participation à une catégorie universelle. Il ne s'agit en effet pas de postuler un universel de second ordre qui serait la ressemblance. Avoir telle propriété P, c'est être une instance de l'universel P ; dès lors toutes les qualités similaires sous le rapport de P participent de cet universel. Plus exactement, les universaux à la fois rendent compte de nos intuitions de ressemblance et proposent une conception réductionniste de la ressemblance des objets et des propriétés : les objets instanciant des universaux, et ces objets sont d'autant plus ressemblants que les universaux partagés sont nombreux. Les universaux sont faits de constituants qui, en fonction de leur plus ou moins grand nombre en commun, déterminent eux aussi la plus ou moins grande similarité entre universaux (Armstrong, 1989).

On a pu reprocher à la théorie des universaux d'Armstrong son inaptitude à rendre compte de la ressemblance entre propriétés quantitatives (Eddon, 2007). Elle souffre en outre d'un réductionnisme catégoricaliste (Tiercelin, 2011 : 266-7), qui serait assez anti-peircien dans l'esprit. Ce dernier point n'invalide pas la théorie d'Armstrong, mais lui fait porter un poids métaphysique fort peut-être insoutenable. Il en va au reste de même du réalisme des universaux tel qu'il l'entend. Le nominalisme de la ressemblance est invoqué pour répondre à l'inflation ontologique du réalisme des universaux (malgré les restrictions posées par Armstrong sur les métapropriétés). Ici l'on taille gratis les barbes à la Platon, avec le rasoir d'Ockham s'il vous plaît.

Le nominalisme de la ressemblance est également une parade aux difficultés de la plus récente théorie des tropes. Les tropes, entendus comme des particuliers abstraits, sont des porteurs de qualité. Se ressembler, pour deux objets, signifie porter des tropes qui se ressemblent, c'est-à-dire que rapproche un trope de ressemblance. On discerne immédiatement le risque de circularité vicieuse, dû vraisemblablement au constat fait par Russell : la relation de ressemblance est un universel, dont un traitement nominaliste ne saurait rendre compte (Russell, 1997). Il serait donc vain de vouloir remplacer l'universel de ressemblance par une relation de similarité. Y a-t-il moyen de conjurer ce pronostic ?

La solution n'est sans doute pas de substituer un trope « ressemblant » au trope « de ressemblance », mais pourrait résider dans le nominalisme de la

ressemblance tel que le défend (Rodriguez-Pereyra, 2002). Dans cette conception, la ressemblance est logiquement antérieure à la notion de propriété et sert à la construire. Ainsi, ce n'est pas parce que deux choses sont blanches qu'elles se ressemblent, mais c'est leur ressemblance qui fait de chacune d'elles un exemplaire de chose blanche. Les propriétés d'une entité reposent sur des conditions de ressemblance, c'est-à-dire sont déterminées par les choses auxquelles cette entité ressemble. Cette approche permet d'arrêter net la multiplication des entités : évoquer la ressemblance de *a* et de *b* n'invite plus à poser une troisième entité relationnelle, la ressemblance, puisque cette ressemblance n'est rien d'autre que la condition d'instanciation des propriétés de *a* et de *b*. Le problème du nominalisme de la ressemblance est que rien n'est finalement dit de la ressemblance, qui demeure primitive, fondamentale et inanalysable.

L'examen des conséquences pratiques

Anti-nominaliste dans l'esprit est la conception fondée sur l'examen des conséquences pratiques. Il s'agit d'une position typiquement pragmatiste, consistant à juger de la ressemblance par les effets possibles concevables. La maxime pragmatiste enjoint de considérer quels sont les effets pratiques possibles d'un concept : leur ensemble est la signification de ce concept. On a souvent interprété cette formule comme fournissant un critère de différenciation : deux représentations (signes, théories, idées, etc.) impliquant exactement la même chose n'en forment en réalité qu'une et une seule. La maxime agit comme un critère d'identité. On peut donc être tenté de l'utiliser comme critère de « quasi-identité », pour ainsi dire, c'est-à-dire de ressemblance. Deux choses similaires auraient ainsi des conséquences pratiques potentiellement similaires. Afin de ne pas verser immédiatement dans un cercle vicieux (la similarité définie par elle-même), il faut préciser les conditions d'observation de ces conséquences pratiques : c'est ici que peut intervenir l'interprétant émotionnel. « Quand une chose ressemblant à cette chose est présentée à nous, une émotion similaire surgit ; alors, nous inférons immédiatement que celle-ci est comme celle-là. » (W2.237) La perception des ressemblances serait ainsi une inférence inconsciente, de même que toute perception (selon un jeune Peirce très redevable à Helmholtz), mais avec une étape supplémentaire (ou plus élaborée) dans le processus d'interprétation. Les interprétants mentaux ne sont du reste pas nécessairement émotionnels : un objet similaire « provoque une idée naturellement associée à l'idée que cet objet provoquerait » (EP 2.13, 1895). Cette propriété est peut-être même plus précise que celle de la ressemblance pour définir l'iconicité : les icônes « provoquent des sensations analogues dans l'esprit pour lequel c'est une ressemblance. » (CP 2.299, c. 1894).

Cette analyse peut sembler trop théorique pour servir à la résolution de questions concrètes. Mais, sans s'inspirer nécessairement du pragmatisme, plusieurs approches sémantiques semblent pouvoir en représenter un type d'application possible. Contre l'approche réaliste traditionnelle du sens lexical en termes de « polysémie », qui attribue à un même mot divers sens correspondant à divers objets sans chercher de lien entre eux ou en les justifiant par le recours à des processus comme pourraient l'être la métaphore ou le

blending conceptuel (Gréa, 2003 ; Legallois & Gréa, 2006), quelques théories tentent de rendre compte de la valeur sémantique par la conceptualisation d'expériences complexes plutôt que par des définitions d'objets désignés. Cette conceptualisation pourrait subsumer une variété de nouvelles expériences dès lors qu'elles suscitent les mêmes réactions, notamment les mêmes sensations, chez le sujet (Honeste, 2005). Ainsi le concept d'arbre se construirait sur l'expérience récurrente d'une forme (un tronc d'où partent des ramifications), le mot « arbre » pouvant désigner toute expérience nouvelle avec laquelle ce concept est compatible (botanique, mécanique, organigramme en « arborescence », etc.). Une telle ouverture de l'interprétant émotionnel à l'expérience est fondée dans une culture et une langue auxquelles elle est en partie relative. Le problème de la ressemblance du signe au référent ne s'entend dès lors plus dans une relation entre une réalité du monde et un signe, mais dans une relation entre une expérience humaine et sa conceptualisation opérée dans un cadre culturel donné, puis inscrite dans un signe⁶⁷.

L'un des bénéfices de cette approche est de traduire en termes physiologiques un fait psychologique ou épistémique. En outre, la solution est élégante, puisqu'elle consiste à retrouver un critère d'identité et de différence, avec tous leurs degrés, dans la maxime pragmatiste. Mais la menace du *regressus* n'est pas conjurée. C'est pourquoi, afin de contourner la caractérisation d'une ressemblance par la production d'interprétants analogues ou similaires, on peut considérer la variante suivante : plutôt que deux sensations ressemblantes, une sensation de ressemblance. Il y aurait une qualité affective *sui generis* révélant le spectacle de la ressemblance, intrinsèquement distincte de toute autre, s'exprimant par exemple en plaisir de la reconnaissance, en surprise, ou pourquoi pas même en rire, comme le suggère la remarque suivante de Pascal : « Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance. » (1962 : 120)⁶⁸ Pourtant, même cette version est sujette à critique : s'il s'agit d'une conception de l'identification des ressemblances, elle ne peut à proprement parler fournir une théorie de ce qu'*est* une ressemblance comme telle, puisqu'elle s'en remet ultimement à un processus d'interprétation qu'il revient à une autre théorie de mettre en lumière.

La ressemblance comme effet cognitif

À l'autre extrémité de l'identité se trouve l'altérité absolue – à supposer qu'il existe des degrés d'altérité, c'est-à-dire que deux objets puissent avoir plus ou moins de choses en commun. La ressemblance n'aurait donc pas une seule limite, celle que Peirce souligne (la fusion), mais bien deux. Ces deux

⁶⁷ Une théorie sémantique refusant une approche réaliste du sens lexical et encore plus proche de nos préoccupations car conçue autour du primat d'une perception sémiotique est la théorie des formes sémantiques développée par Cadiot et Visetti (2001 et 2006). Nous ne la discuterons pas ici sans cacher les nombreuses préoccupations et points en commun que notre proposition partage avec elle.

⁶⁸ Lafuma 13, Brunschvicg 133. Citation que Bergson explique de la célèbre manière suivante : « Là où il y a répétition, similitude complète, nous soupçonnons du mécanique fonctionnant derrière le vivant. » (1985 : 26) A l'inverse, la présente perspective consiste non pas à déceler dans le ressemblant un symptôme du risible mais dans l'interprétant émotionnel « éclat de rire » un signe de la ressemblance.

pôles sont aussi bien des attracteurs que des menaces pour une théorie de la ressemblance. En effet, si l'identité annihile la similarité, la différence radicale la propage à l'excès : si l'on veut conserver un sens à la notion de ressemblance, ce qui est souhaitable, il faudra dire que même si elles n'ont rien en commun, des choses se ressemblent à l'égard d'à peu près n'importe quoi, par exemple au fait d'être des choses, ou d'avoir des propriétés. Imaginons un portrait pictural tellement mauvais qu'il ne ressemble en rien à l'original. Niera-t-on pour cela qu'il s'agit effectivement d'un portrait, même horriblement réalisé, ou bien le « ceci n'est pas une pipe » frappera-t-il une énième fois ? Personne ne contestera que le tableau ressemble, à sa manière, ne serait-ce qu'à un visage humain, c'est-à-dire à toute personne et non seulement au modèle.

Comme l'écrit Peirce, « deux choses ne sont jamais assez différentes pour ne pas se ressembler par un certain aspect » (W1.170). C'est une conséquence fâcheuse pour les icônes, qui partant « correspondent à peu près à n'importe quoi ; car elles correspondent à tout ce à quoi elles ressemblent et elles ressemblent plus ou moins à tout. » (W1.167) N'y a-t-il pas quelque exagération dans cette affirmation ? Il serait contre-intuitif de dire qu'un crapaud ne ressemble pas plus à une grenouille qu'à un prince charmant. À cela, on pourrait répondre que tout dépend du critère – le fameux « *ground* » – de comparaison. Par exemple, le diamant est visuellement beaucoup plus proche du verre que du charbon, bien qu'une investigation physicochimique fournisse un résultat opposé. C'est par ce maintien d'un solide *ground* que Peirce se distingue d'une théorie des airs de famille ou d'une logique de la typicité. Tout dépend de la générosité du critère : « La vérité est que deux choses quelconques se ressemblent tout aussi fort que n'importe quelle autre paire de choses, si l'on admet les ressemblances cachées. » (CP 2.634).

La thèse selon laquelle deux choses se ressemblent toujours plus ou moins, formulée très tôt par Peirce, est prolongée par l'idée plus tardive que la similarité est inventée par l'association : c'est la présence d'une suggestion mentale entre deux pensées-signes qui fonde la relation de leurs objets. Ou encore : être similaire, c'est être associé par similarité. L'exemple donné par Peirce est plus précis : « Voir deux objets *comme* bleu, c'est *ipso facto* les mettre dans une relation de similarité » (CP 1.566, 1896). C'est un « voir comme » qui est à l'origine du processus, ou, plus généralement, peut-on supposer, un « percevoir comme ». Être similaire, c'est être considéré *comme* similaire. La difficulté pour le commentateur est double : d'une part expliquer comment cette thèse d'apparence authentiquement nominaliste et psychologisante peut être défendue sans contradiction par Peirce, d'autre part comprendre comment elle complète la perspective de la sémiologie sans la répéter.

Premièrement, la théorie de la création cognitive réduit d'évidence la réalité des propriétés à des phénomènes sémio-cognitifs dans un esprit fort éloigné du réalisme scolastique : le fait que des prédicats sont les mêmes (cette robe rouge et une rose rouge par exemple), signe probable d'une identité de propriétés, est dissout dans l'impression que ces mêmes prédicats s'attirent l'un l'autre. Peirce y reconnaît « une simple relation de raison » (W5.245). Qu'est-ce à dire ? Une relation de raison résulte de la prise d'un accident pour un rapport entre

propriétés réelles. Par exemple, si Simmias pense à Socrate, il existe une relation entre eux, bien qu'aucune propriété réelle de Socrate ne corresponde au prédicat « être pensé par Simmias ». Ou encore, bien que tout homme ait des caractères qui attestent de son animalité, on ne peut trouver en lui aucune propriété correspondant à « être un animal » au même titre qu'on trouverait à ses yeux la propriété correspondant au prédicat « être bleu » ou « être brun ». Si elle est une relation de raison, la ressemblance est donc projetée sur les objets ressemblants. Ce n'est pas intrinsèquement que A possède la propriété de ressembler à B (pour preuve, il ne subit pas de modification si B disparaît). Mais cela signifie-t-il que la ressemblance est uniquement mentale ? Pas si l'on admet une certaine réalité des *relations* et non seulement des propriétés.

Lorsque deux idées, impressions, ou plus exactement interprétants sont mis en relation, le prédicat ne porte pas sur les propriétés de leurs objets mais sur la possibilité de leur mise en relation. De la sorte, le prédicat de ressemblance, quoique quasi tautologique, est bien réel. Bien plus, une telle interprétation est la seule possible dans le cadre de la sémiotique peircienne, puisqu'elle consiste à poser la précellence de la relation de signification sur une enquête aveugle sur les propriétés. Dire cela aggrave plutôt qu'illumine le problème vaste et épineux de la relation qu'entretiennent sémiotique et pragmatisme dans la systématique peircienne, mais permet de revenir sur la position postulée par toute approche sémiotique classique, celle de la priorité de l'iconicité sur la ressemblance. Elle se confirme au prix de l'ajout à la sémiose d'un cadre naturaliste entendu au sens systémique d'un *Umwelt* signifiant (Uexküll, 1956). C'est lui aussi qui permettra de répondre à l'objection suivante : réduite à l'*apparence* de ressemblance, la ressemblance exclura de son sein toute une communauté de signes iconiques. Soit en effet l'alternative suivante : « La similarité est-elle détectée par l'expérience psychologique immédiate de la ressemblance comme on le suppose souvent ? Ou est-elle une propriété relationnelle qui peut, dans certains cas, être *difficile* à établir ? » (Stjernfelt, 2011 : 396 ; nous soulignons) Certes, les diagrammes ne « sautent » pas nécessairement aux yeux en tant qu'icônes de tel ou tel objet. L'objection justifierait donc la scission de la notion d'icône en fonction du type ou degré de ressemblance impliqué, correspondant plus ou moins à la partition en hypoicônes (qu'il s'agisse d'icônes primaire et secondaire, Alpha et Bêta, ou opérationnelle et optimale). Contre cette conception, nous maintiendrons au contraire que *même dans le cas des diagrammes* l'esprit est bien contraint, par sa nature occulte, à procéder aux rapprochements qui caractérisent la ressemblance telle que nous l'avons analysée. Association naturelle ne veut pas dire association immédiate ni spontanée, ou plutôt, pour reprendre une remarque de Peirce (CP 7.494, 1897), c'est au sens premier qu'elle est spontanée : non pas vive ou facile, mais opérant de son propre mouvement.

Telle est en fait la deuxième tâche du commentateur : montrer que l'examen de la ressemblance, s'il reconduit à la centralité de l'iconicité, ajoute un indispensable ancrage dans la réalité de nos procédures cognitives, dont l'extension est chez Peirce cosmologique. Dans la définition de la ressemblance comme « le fait que deux idées sont *naturellement* jointes ensemble » (CP 7.392, 1894), le poids porte bien sûr sur la « naturalité » de cette association. Il s'agit tout d'abord de notre nature humaine et individuelle,

et plus précisément d'une « constitution mentale » (W3.36), une « force effective réelle » (W2.226) interne qui impose d'elle-même son dynamisme. Ainsi, juger d'une similarité, c'est « reconnaître que nous nous sentons forcés de synthétiser deux sensations » (W6.187). Remarquons que cette compulsion qui s'exerce sur nous est analogue à celle des produits de la perception, pour la raison que (comme nous allons le voir bientôt) tous deux, jugement de perception et jugement de similarité, résultent de procédures abductives. Il est vrai que la perception impose l'insistance de sa Secondéité là où une icône n'en présente que les qualités premières, mais c'est la même nécessité logico-physiologique qui soutient leur conclusion.

Là où la plupart des auteurs voient une comparaison, tentation que le jeune Peirce a lui-même eue lorsqu'il appelait à « une minutieuse analyse psychologique de l'acte de comparaison » (W2.53), il y a donc en fait – finit par admettre Peirce, peut-être défait par l'argument que « deux idées ne sont jamais présentés dans le même état de conscience » (W3.63) – une force naturelle « occulte », au sens que Peirce donne toujours à ce mot : connu seulement par expérimentation (CP 7.392n7, 1893). Point de lois d'association *a priori* : la grande loi de l'esprit n'autorise pas les prédictions, peut-être en raison de sa nature continuiste, qui glisse d'un état à un autre à peine différent. De la sorte, la ressemblance n'est rien d'autre que « la suggestion de qualités infinitésimalement proches » (CP 6.139, 1892). Si la pensée fonctionne de cette manière, qui par ailleurs définit la ressemblance, alors « la similarité est la pensée » (MS 403, 1894) : telle est la conclusion extrême à laquelle aboutit nécessairement l'associationnisme continuiste peircien. Le texte suivant exemplifie cette idée sans cacher son inspiration leibnizienne :

« Des idées similaires s'attirent mutuellement. Ainsi, lorsqu'une idée est amenée près de la surface de la conscience, elle remonte avec elle, des profondeurs plus enfouies de la conscience, d'autres idées qui lui sont similaires et qui, au fur et à mesure qu'elles émergent, impriment leur empreinte sur le composite. Elles doivent se comporter ainsi, car cette attraction mutuelle est précisément ce en quoi consiste la similarité des idées. Il est impossible d'attacher une autre notion à l'expression « similarité des idées ». Cela n'est donc pas simplement vrai de l'esprit humain mais de tout esprit dans lequel des idées possèdent une similarité quelconque, c'est-à-dire de tout esprit capable de généralisation ; et puisque toutes les idées sont, du fait de leur manque d'haecécité, plus ou moins vagues, c'est-à-dire générales, il s'ensuit que la loi de l'attraction est vraie de tout esprit qui a des idées. Mais qu'est-ce qu'un esprit sinon une faculté d'avoir des idées ? » (MS 787)

Il s'agit d'une proposition associationniste mais aussi synéchiste⁶⁹ et physiologique : ce n'est pas seulement l'esprit mais toute une constitution naturelle qui détermine la façon dont les idées sont jointes. On peut y voir une tentative pour surmonter les limites des lois de l'association que constituent leur connexionnisme, le réductionnisme, une forme de sensationnalisme et le

⁶⁹ Le synéchisme est la théorie peircienne du continu et de la continuité. Cf. (Havenel, 2008).

mécanisme. Mais on peut également y voir une menace psychologue contre la supposée « conception non psychologique de la logique » assumée par Peirce.

En tant qu'icônes, les ressemblances devraient relever de la sémiotique, donc de la logique, et par-là ne pas reposer sur des faits physiques empiriques. Pourquoi en ce cas affirmer que « les lois psychophysiques devraient apporter un fort éclairage sur la théorie de la logique » ? (W4.40) Sans contradiction, Peirce tisse naturalisme et conception normative de la logique. Comprendre comment réalisme métaphysique et psychologie de la ressemblance sont compatibles requiert une solide théorie de la façon dont notre nature mentale est influencée par le monde des idées. Tel est l'objet de la théorie naturaliste de la rationalité peircienne, qui rend compte de l'accord entre signification et processus cosmiques. La thèse d'une coévolution de l'univers et de l'esprit humain, et probablement l'adoption de la voie médiane rejetée par Kant, celle d'un système de préformation de la raison (Tiercelin, 1997), autorisent la translation de nos dispositions à l'action et à certains types d'inférences vers leur efficacité et leur validité logique.

L'abduction par exemple, qui contrairement aux déductions aveugles reflète le vrai génie de la pensée, conduit à des conclusions plus souvent vraies que fausses, alors que nous devrions avoir de très nombreuses chances de nous tromper pour un seul cas correct. Ce phénomène surprenant s'explique si l'on postule un accord naturel entre esprit et événements. L'abduction n'est rien d'autre que cet accord, au point qu'Hintikka a pu lui reprocher de mélanger psychologie et logique, alors que c'est là tout son intérêt : les abductions sont à la fois des raisonnements logiques et des instincts spontanément rationnels. Les associations par ressemblance, en tant que cas particuliers d'abduction, appréhendent aussi naturellement certains traits réels dans le monde. La similarité peut être réduite à des impressions de l'esprit pour autant que celui-ci n'est pas réduit à la psychologie individuelle. Cette perspective n'oblitére en rien le fait que l'iconicité est plus traditionnellement associée au raisonnement déductif : comme l'ont souvent remarqué ceux que nous nommons les « pandiagrammatistes », les icônes appellent l'observation et la manipulation réglée des signes de relations afin de démontrer et de contempler les théorèmes. Tel est même le principe de la conception opérationnelle de la similarité, et d'une définition possible de la déduction, laquelle « consiste à construire une icône ou (un) diagramme dont les relations des parties présentent une complète analogie avec celles de l'objet du raisonnement, à expérimenter sur cette image dans l'imagination, et à observer le résultat pour découvrir des relations inaperçues et cachées entre les parties. » (W5.164) Mais comme on l'a vu avec (Hookway, 2007 : 62), les règles d'inférence déductive peuvent être tenues comme étant en correspondance (diagrammatique) avec les lois de la nature. (Hoffman, 1999) voit du reste dans la déduction théorématique une forme d'abduction restreinte aux seules découvertes mathématiques.

Bien que le rôle de l'abduction dans le fonctionnement iconique soit loin d'être limpide, il semble donc au moins qu'abduction et déduction soient toutes deux à l'œuvre dans les icônes. Et même, comme le souligne (Paavola, 2011), Peirce affirme lui-même explicitement qu'il considère que l'abduction est encore plus étroitement liée à l'iconicité que la déduction : en effet, étant

étroitement liée aux jugements de perception, l'abduction est une inférence « au moyen d'une icône », tout comme induction et déduction se font respectivement par indice et par symbole (cité par Paavola, 2011 : 304). En d'autres termes, tout raisonnement abductif procède, pour produire l'hypothèse à laquelle il conclut, à une association par ressemblance (CP 7.218). L'abduction est un argument dont les faits exposés dans les prémisses présentent une similarité avec ceux énoncés dans la conclusion, quoique celle-ci puisse être fautive alors que les prémisses sont vraies (CP 2.96, 1902). Ainsi, « la similarité est précisément à l'origine des nouvelles idées » (Stjernfelt, 2007 : 77).

III - SÉMIOTIQUE SYSTÉMIQUE ET ICONICITÉ

Paradigmes écologiques, sens et cognition

Il nous semble nécessaire, après ce retour en arrière pragmatiste, et dans l'optique du dialogue interdisciplinaire que nous venons de prêcher, d'engager une confrontation avec certaines théories récentes dans le domaine des sciences cognitives. Il s'agira pour nous d'interroger particulièrement les approches relevant de ce qu'on pourrait nommer « néo-écologie cognitive », qui devraient être les plus aptes à assumer à la fois une plus profonde intégration cognitive des processus iconiques, et une discussion épistémologique concernant les relations fondatrices et nécessaires entre un sujet de perception et son environnement sur le modèle de la reconstruction peircienne que nous avons proposée et du développement que nous envisageons pour la sémiotique.

Notre hypothèse est que, malgré les évidentes avancées effectuées par rapport au premier parti pris cognitiviste, ces théories n'ont pas encore été capables de fournir une réponse convaincante au problème relationnel que nous avons évoqué et traité jusqu'ici et qui nous semble constituer une brique fondamentale de toute étude sur la cognition. Historiquement confrontées à une excessive mise en valeur du conventionnalisme sémiotique, les disciplines cognitives nous semblent, malgré le récent essor des modèles dits « écologiques », ne pas avoir encore été capables de casser leur propre binarisme fondateur comme nous allons maintenant le montrer. Nous affronterons ce sujet à partir des questionnements de Nadège Lechevrel (2010 : 26 *ss.*) qui remarque que l'écologie scientifique s'est présentée dès le départ comme une métadiscipline proposant une synthèse tout en tentant de développer des méthodes qui lui seraient propres. Son développement s'est ainsi appuyé sur un vaste ensemble de disciplines (de la zoologie à la botanique en passant par la chimie, la géologie et beaucoup d'autres) ayant contribué au développement de deux branches fortes : l'écologie des populations et l'écologie des écosystèmes. L'*approche populationnelle* est souvent décrite comme une approche réductionniste puisqu'elle étudie les interactions ayant lieu entre les espèces sous l'angle de la compétition et du rôle des contraintes environnementales dans les dynamiques des populations. L'*approche systémique*, à laquelle nous empruntons bien sûr notre notion de systémicité, aurait plutôt tendance à mettre l'accent sur l'*Umwelt* des organismes vivants, entendu comme ensemble, non limité au champ du biologique, des éléments structurant les écosystèmes en se concentrant sur l'étude des mécanismes et sur les processus

dynamiques qui constituent l'ensemble des cycles biogéochimiques (Uexküll, 1956 ; Lévêque, 2001). Cette dichotomie cache de fortes tensions au sein même d'une approche systémique qui aurait longuement oscillé entre une conceptualisation dérivée de la thermodynamique, en permettant une lecture trophique et dynamique, et un basculement vers l'idée d'un simple support physique et spatial de certaines formes de vie. Une réflexion épistémologique conduite au niveau des sciences sociales (Lechevrel, 2008) montre à quel point l'inscription des individus dans leur environnement diffère selon la lecture des diverses notions dérivant de l'écologie biologique qu'on choisit. Elles peuvent prendre des formes évolutionnaires ou réductionnistes, dans lesquelles l'environnement n'a qu'un rôle auxiliaire par rapport à l'homme, mais aussi des formes holistes, cherchant à prendre en compte simultanément l'ensemble des relations existant entre corps et environnements.

Si l'option pragmatiste que nous avons développée ne saurait se situer que dans le cadre d'une approche systémique non réductionniste⁷⁰ centrée sur la naturalité des relations signifiantes entre le sujet et son environnement, il nous semble que les principales approches, provenant aujourd'hui du domaine des sciences cognitives et défiant le paradigme dualiste classique, continuent à impliquer une tendance physicaliste réductionniste à notre avis plutôt inconsciemment héritée que due à un choix théorique explicite.

Il nous semble possible de faire remonter en grande partie cet héritage au développement de la psychologie écologique de Gibson et, plus particulièrement, à son interprétation des théories gestaltistes relues sous la lentille de l'empirisme psychologique de James via le behaviourisme philosophique de Holt (Heft, 2008). Il est en fait possible de retrouver, dans la théorie de Gibson, une tentative de dépassement du dualisme cognitiviste économisant la double médiation des sensations et du traitement cognitif, la perception directe de matrice gestaltiste étant réduite à une simple saisie de structures et lois écologiques déjà présentes dans l'environnement. Ce problème se noue autour du lien établi entre la perception visuelle et la notion d'affordance, puisque c'est aux affordances, qui possèdent une signification forte et invariante, d'encadrer le comportement des sujets (Gibson, 1977). Il est donc nécessaire de questionner le concept d'information de Gibson qui ne nous semble en aucun cas permettre de résoudre le problème de son usage.

Les différences fondamentales semblant subsister entre la notion d'origine gestaltiste d'*Aufforderungscharakter* et celle gibsonienne d'affordance semblent relever (Morgagni, 2011) de points de tension entre la notion de valeur et la notion d'information. Si ces deux notions sont, chez Gibson, des développements d'origine manifestement gestaltiste, leur dualisme présumé est critiquable, de même que le manque d'indications concernant les moyens dont disposeraient les sujets en vue de leur perception. Niveleau (2006) remarquait déjà que ce problème pouvait être prioritairement attribué au traitement réservé

⁷⁰ La question du réductionnisme mériterait à elle seule tout un développement, et il n'est à dire vrai pas certain que la philosophie peircienne donne tous les moyens d'un programme non-réductionniste. Mais il invite au minimum à explorer d'autres formes de réduction, comme y insiste Tiercelin (2011). Que l'on soit passé dans l'ère du post-réductionnisme (Horst, 2007) n'est pas acquis, mais cet objectif ouvre sans doute des pistes stimulantes.

par Gibson à la « thèse relationnelle », c'est à dire à la problématique des relations et des dynamiques d'investissement se déployant entre un organisme et son environnement, problématique qui nous semble pouvoir se déployer de manière radicalement différente de ce qu'en a fait Gibson, à la fois dans le cadre d'une interprétation dynamique des approches gestaltistes (Rosenthal & Visetti, 1999) et dans le cadre d'une approche sémiotique systémique du problème de l'iconisme comme celle que nous proposons. Il est toutefois indéniable que la position de Gibson, ainsi que, à notre avis, les défauts qui lui sont propres, ont par la suite été développés à la fois dans le domaine de la psychologie écologique strictement entendue et dans les approches distribuées et externalistes qui tant de bruit ont fait ces dernières années dans les disciplines cognitives quoique retombant un peu trop facilement dans des approches réductionnistes.

Écologie du sens, cognition étendue et énavivisme sensorimoteur

Nous prendrons ici en considération deux des théories externalistes récemment développées dans le cadre de la philosophie des sciences cognitives et ce dans le but de mettre en évidence leurs limites par rapport à une théorie sémiotique systémique se posant le problème de la perception et du traitement cognitif des ressemblances ; il s'agit des théories développées par Andy Clark et Alva Noë.

La théorie de la cognition étendue développée par Clark cherche à montrer la nécessité d'une extension de ce qu'on considère être l'activité cognitive en dehors des simples processus biologiques internes au corps humain (Clark, 1997 & 2008). Cette théorie propose une conception de la cognition comme une boucle dynamique qui, tout en gardant le rôle central d'un noyau stable interne, aurait lieu à l'interface entre corps et environnement et présupposerait une restructuration continue de nos capacités cognitives. Elles seraient en effet capables d'intégrer au fur et à mesure les éléments externes qui s'avèrent utiles dans le cadre de ce qu'il appelle *Principle of Ecological Assembly*, et qu'on pourrait résumer dans la tendance à privilégier cognitivement les mécanismes de résolution des problèmes permettant de minimiser l'effort en vue de l'obtention d'un certain résultat (Clark, 2008 : 13).

Afin de développer son programme externaliste, Clark fait un large usage de concepts repris de l'écologie tout en les utilisant, la plupart du temps, avec fort peu d'attention pour leur origine. S'il utilise constamment les notions d'écologie et d'environnement à peu près comme synonymes d'écosystème, c'est dans le sens qui leur a été donné lors de leur vulgarisation, dans une perspective presque exclusivement physicaliste destinée souvent à déboucher sur un réalisme fonctionnaliste. L'activité de construction d'une *niche écologique* humaine est par exemple décrite par Clark comme le simple processus (ayant lieu en général au niveau du temps évolutionnaire) suivant lequel les hommes construisent des structures matérielles capables de transformer l'espace afin d'aider (ou même d'entraver) l'activité cognitive à l'égard de certains domaines spécifiques (Clark, 2008 : 62). Ces structures physiques permettront, conjuguées par la suite avec les pratiques culturelles transmises par la société, de résoudre des problèmes déterminés ou même d'élaborer de nouvelles formes de pensée et de raisonnement. Les relations

entre les processus biologiques internes et l'environnement externe seraient ainsi le résultat d'un continuuel processus d'évolution permettant de réduire l'effort cognitif humain à travers une série d'étapes collaborant dans le cadre du *Principle of Ecological Assembly* précédemment évoqué. Ces relations pourraient être selon Clark ramenées *grosso modo* à cinq points principaux :

- i. la dynamique complexe existante entre systèmes de contrôle et organisation cognitive conduisant à la recherche de la robustesse de la structure et de l'effort minimal plutôt qu'au contrôle de tout détail du processus cognitif en cours ;
- ii. l'usage de formes de pointage déictiques et de routines sensorimotrices afin de récupérer de l'environnement exclusivement l'information utile à la construction de notre expérience phénoménale ;
- iii. une perception donc à entendre comme moyen de stabilisation de la relation toujours changeante entre corps et environnement et non comme simple transduction interne de ce dernier ;
- iv. la capacité à intégrer des éléments externes afin de réduire la complexité de l'activité cognitive ou d'en augmenter les capacités ;
- v. l'usage répété de l'espace, de la structuration environnementale et des actions épistémiques pour la résolution des problèmes.

Dans ce cadre, le langage aurait selon Clark un rôle de coordination entre tous ces différents systèmes tout en étant une structure cognitive additionnelle (Clark, 2008 : 58) et complémentaire par rapport aux modalités premières de cognition et de représentation. Sans avoir un statut paritaire avec les mécanismes biologiques de base, le langage ne devrait toutefois plus être lu comme un simple instrument de traduction par rapport à un langage de l'esprit originaire. Il devrait en somme être considéré comme une structure symbolique complémentaire permettant de réduire la complexité et d'augmenter nos capacités cognitives grâce à ses activités fondamentales de sélection et de coordination (Clark, 2008 : 53).

Une autre théorie récente se situant dans la continuation d'une approche de type écologique et présentant également d'importantes difficultés de transposition de notions d'origine biologique est l'approche dite énaïvistique, et ce malgré les différences clairement affichées avec l'approche varelle, élaborée par Alva Noë, que nous allons maintenant discuter. Dans son récent *Action in Perception*, Noë (2004), faisant directement référence aux travaux de James Gibson et de John Mc Dowell, propose l'hypothèse selon laquelle le contenu de notre perception dériverait, dans son entièreté, de nos connaissances sensorimotrices implicites, c'est-à-dire des connaissances de nos mouvements et actions relatifs au monde qui nous entoure. Même si elle n'est pas la seule activité de perception prise en compte et même si une contribution de la part des autres systèmes sensoriels est toujours présumée, la perception visuelle, conçue sur le modèle de la perception tactile, est l'exemple principal traité par Noë. La structure générale de l'expérience perceptive serait ainsi un processus actif requérant, tant pour sa formation que pour son actualisation au présent, l'usage de connaissances implicites constituées par les couplages sensorimoteurs et, au-delà, par leurs anticipations. Les dépendances

sensorimotrices (appelées aussi par Noë « contingences sensorimotrices » dans l'article de 2001 (O'Regan & Noë) ou « attentes sensorimotrices » en 2006) constitueraient donc le lien entre le problème des constances perceptives, leur stimulation sensorielle et l'action des sujets (Noë, 2004 : 60).

L'utilisation de notions reprises du domaine écologique est ici aussi massive et, apparemment comme dans le cas de Clark, elle n'est pas non plus soumise à un approfondissement ou à un véritable travail de critique. Dans son ouvrage de 2009 Noë nous dit par exemple que l'environnement même (également entendu comme une vulgarisation de la notion d'écosystème) produit en nous les conditions nécessaires nous permettant d'en faire l'expérience⁷¹. Noë ajoute ensuite qu'il n'y a jamais, tout au long de leur vie, une séparation nette entre les individus, la communauté dans laquelle ils vivent et l'environnement plus large des structures et des situations – comme les lumières, les sons ou la technologie – dans et avec lesquelles ils se forment⁷². Dans ce cadre, le développement d'une notion d'habitude entendue comme capacité de réponse face à un environnement dans lequel le sujet est situé et non simplement comme une disposition à l'action ou un automatisme (Noë, 2009 : 125), s'ajoutant aux capacités pratiques (présentes dès son ouvrage de 2004), semblerait pouvoir permettre une réintroduction d'éléments langagiers et culturels dans sa théorie dans une optique proche de la sémiotique. La première esquisse de la théorie de Noë ne semblait pas aller au delà du seul plan sensorimoteur, disant peu de choses sur les corps, ne s'attaquant pas directement au problème représentationnel et risquant souvent de faire retomber la possession d'un savoir-faire sensorimoteur entendu comme un savoir implicite de nature quasi conceptuelle dans un réalisme naïf tel que jadis critiqué par Pierre Jacob (2006)⁷³. L'introduction ultérieure d'éléments permettant de passer d'un niveau d'expression singulière, censé mieux décrire l'expérience perceptive, à celui d'une disposition générique, reste toutefois difficile à justifier dans les termes proposés car ils devraient ici revêtir un caractère conceptuel qui avait auparavant été nié. Comment donc intégrer des dépendances sensorimotrices constituant une connaissance implicite non conceptuelle entendue, d'une manière proche de celle jadis commentée chez Eco (1997), comme un dépassement avantageux de la notion kantienne de schéma (Noë, 2004 : 181-184), à la fois avec les dynamiques continues propres à la vie perceptive et avec des habitudes langagières et culturelles constituant un élément essentiel de notre environnement de vie ?

Nous ne conduirons pas ici, faute de place, une analyse détaillée des difficultés d'intégration que nous avons mises en évidence, mais dès cette esquisse rapide, il nous semble apparaître, de manière évidente, qu'à l'heure actuelle, ces problèmes dus aux théories écologiques qu'on pourrait appeler de

⁷¹ « [...] in a very real sense the environment itself produces in us the conditions needed to experience that environment They also showed that there are limits to the brain plasticity » (Noë, 2009 : 50).

⁷² « Our separation from our mother-figure is, in some respects – for the most of us, anyway – only partial; in any event, there is for us no such thing as complete detachment from the community of others and from the larger environmental structures and situations – lights, sounds, odours, the ground, the air, technology – up against which we first become ourselves » (Noë, 2009 : 51).

⁷³ Nous signalons, d'ailleurs, l'ensemble du dossier dédié par la revue *Psyché* en 2006 aux thèses énoncées de Noë.

« première génération » semblent non seulement ne pas avoir été résolus, mais surtout semblent ne pas avoir été abordés avec le niveau nécessaire de complexité qu'ils appellent, ne permettant pas, entre autres, la prise en compte du corps propre du sujet de perception. Pas davantage n'a-t-on expliqué la constitution progressive d'un processus d'organisation des structures et des formes permettant la prise en compte non seulement des phénomènes perceptifs sur la base de leurs contraintes physiques et phénoménologiques, mais aussi et surtout de la nature des anticipations et du niveau de généralité nécessaires à l'organisation du sens. Visetti & Rosenthal faisaient déjà remarquer ces points dans leur commentaire de 2006 en signalant, en particulier, qu'il faut imaginer une approche du sens ne dissociant pas « a priori les registres perceptifs, praxéologiques et conceptuels, et admettre entre eux plus que des homologues de structures » (Visetti & Rosenthal, 2006).

Plus récemment (Noë, 2012) cet auteur a semblé plus nettement prendre ses distances avec certaines positions qui ont pu lui être reprochées dans ses premiers travaux et affiche désormais une ébauche de préoccupation à l'égard du problème de la temporalité, un net anti-représentationalisme, ainsi qu'une analyse plus détaillée des formes de présence lui demandant entre autre une esquisse, même très générique et rudimentaire, d'une théorie de la ressemblance. Cette esquisse, tout en étant pour l'instant réduite à l'analyse du problème de la présence des représentations visuelles et, en particulier, des photographies, et tout en semblant ignorer la quasi-globalité du débat que nous avons eu l'occasion de présenter à l'exception des premiers travaux de Gombrich, nous semble d'autant plus intéressante qu'elle appelle deux points fondamentaux que nous avons pu discuter largement. D'une part Noë fait appel à la notion de modèle (Noë, 2012 : 102 ss.) entendue dans un sens très proche de celle d'un diagramme ressemblant sous certains de ses aspects à un objet. D'autre part il doit justifier le fonctionnement du modèle à la fois par des propriétés relationnelles et naturelles (Noë, 2012 : 100), ne faisant ainsi, à notre avis, que proposer une fois de plus une ébauche des réflexions exposées lors du débat sur la ressemblance et l'iconicité.

Pour résumer, nous pouvons dire que dans les deux cas pris en considération et malgré le (ou peut être justement à cause du) refus d'une sur-intellectualisation de l'activité cognitive, l'ensemble des éléments de structuration sémiotique⁷⁴, soient-ils reductibles à un niveau culturel, perceptif ou même langagier, semblent toujours et systématiquement être pris en compte *ex-post* par rapport à une supposée intégration première entre un corps qui serait donné et un environnement physique qui ne le serait pas moins. Si dans le cas de Clark ces éléments d'un niveau « autre » permettent d'augmenter et coordonner les capacités computationnelles humaines (cf. Clark, 1997, 2006 et 2008), pour Noë ils émergent d'une intégration non moins difficile entre l'environnement physique, les habitudes développées par le sujet et les schémas sensorimoteurs devant permettre d'accéder au monde à travers une activité pratique implicite et non conceptualisée.

⁷⁴ Qu'elle se situe au niveau de la cognition humaine ou à celui moins complexe d'une cognition animale peu importe de notre point de vue.

Au-delà des représentations

S'il y a donc une opposition de base évidente entre une optique systémique comme celle que nous proposons et le parti-pris épistémologique des premières sciences cognitives, il nous semble qu'un important écart subsiste également avec les théories néo-écologiques que nous avons pu présenter. Si ces dernières tentent sans doute d'adopter un point de vue anti-intellectualiste sur la cognition, ou du moins sur ses bases inférieures, elles n'arrivent pas pour autant à dépasser le stade de pures contingences sensorimotrices ainsi que, sous certains aspects, celui d'une posture partiellement représentationnaliste qui d'ailleurs nous semble mal s'adapter aux vœux premiers d'une approche se déclarant énaïvist⁷⁵.

L'approche pragmatiste sous l'égide de laquelle nous avons choisi de nous placer est, de ce point de vue, en conflit avec les trois traits d'ancrage premiers de la notion de représentation classiquement développée dans le domaine des sciences cognitives et notamment avec son besoin d'être : i) une notion philosophique liée à la problématique du fondement ; ii) une notion liée à un certain type de rationalité de nature constructive ; iii) une notion liée à la problématique de la vérité-adéquation prévoyant un sujet abstrait potentiellement omniscient et ultime garant de leur constructibilité se trouvant face à un monde existant avant lui et peuplé d'entités pleinement circonscrites dans l'espace et dans le temps (Lassègue & Visetti, 2002 : 10). Rappelons en fait que dans une première phase de l'épistémologie cognitiviste les représentations étaient ainsi entendues comme logico-symboliques, se situant à un niveau interne et individuel différent de celui constitué à la fois par les modes d'organisation propres à l'extériorité physique et par les variables sociales ou culturelles qui n'auraient été, dans les deux cas, productrices de rien d'autre que de variations superficielles du sens. Par la suite, le développement des approches modulaires et connexionnistes a été marqué par une progressive naturalisation impliquant une reformulation de plus en plus physicaliste de ce concept sans que pour cela le problème ne soit résolu. Tout en considérant les représentations comme des supports dédiés au traitement de l'information, cette seconde notion n'est jamais explicitée et problématisée en tant que telle selon le même type de traitement manqué que celui que nous avons eu l'occasion de reprocher aux approches néo-écologiques.

Il nous semble toutefois important de rappeler l'existence d'une approche parallèle qui, tout en refusant les trois traits dérivant de la théorie classique de la connaissance mis en exergue, ne s'y oppose pas frontalement, mais tente plutôt de la compléter. Il s'agit, comme le remarquent bien Lassègue & Visetti, des courants scientifiques visant à identifier et exploiter des voies de renouvellement possibles des schémas d'application physico-mathématiques utilisés par les sciences de la nature comme les écoles de biosémiotique ou gestaltiste, les structuralismes dynamicistes à la Thom, le récent renouveau

⁷⁵ Pour un état de l'art concernant la question des « représentations » en sciences cognitives, nous renvoyons, entre autres, au numéro 35 de la revue *Intellectica* (Lassègue & Visetti, 2002), à l'ouvrage collectif *Peut-on se passer de représentations en sciences cognitives ?* (Bault, Chambon, Maionchi, & al., 2011) ainsi qu'à la thèse récemment soutenue par Isabelle Peschard (2004).

phénoménologique⁷⁶ et, bien sûr, les approches pragmatistes que nous avons déjà eu l'occasion de discuter en détail. C'est à partir de ce type d'approche, et en particulier à partir d'une proposition systémique interprétative héritière de la théorie sémiotique de la connaissance de Peirce, qu'il nous semble qu'un rapprochement avec la tradition cognitiviste puisse donner les résultats les plus riches.

En ce qui concerne plus particulièrement le problème des représentations, une approche de ce type permettrait d'éviter l'inexorable face à face entre un monde donné et des idées pouvant assumer un teneur objective indépendamment de leur rapport à la réalité extérieure ou au corps du sujet, ce qui ne pourrait pas permettre de penser l'environnement en dehors de ce mode spécifique. Le traitement du problème de l'iconicité dans les formes que nous avons cherché à développer ici nous semble, en particulier, permettre de faire l'économie de la représentation en remplaçant le dualisme représentant/représenté par la relation externe de l'idée et du monde, ou de l'esprit et du réel, et dont on retrouve les traits principaux dans les assomptions classiques de l'épistémologie cognitiviste, par la relation interne de la croyance et de l'habitude construite au niveau du système relationnel entre les sujets et leur environnement.

La dimension épistémologique d'un iconisme systémique

Pour rendre compte de la signification des objets socioculturels, sans doute faut-il identifier l'affordance d'un objet avec une action possible, par sa réintégration dans un univers sémiotique entendu de manière systémique (Morgagni, 2011). Cette réintégration ne serait toutefois pas possible sans dilution de la notion originaire de Gibson, sa transformation en simple possibilité d'action dans un plus vaste horizon sémiotique impliquant également un retour à ses origines gestaltistes prévoyant une présence immédiate des valeurs au niveau perceptif. La considération de ce qu'une chose fait et peut faire dans le cadre de ses relations possibles avec les sujets agissants est ainsi une conséquence directe de la fameuse maxime pragmatiste énoncée par Peirce selon laquelle seuls les « effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception » sont de nature à donner un sens à nos démarches intellectuelles. L'expérience, conçue de la sorte, ne peut évidemment avoir grand-chose à voir avec l'idée de contenu mental à laquelle nous sommes plus communément habitués. L'interaction entre les sujets biologiques et leur environnement ne peut en aucun cas être conçue en dehors d'une logique signifiante fournissant d'elle-même le cadre d'une sorte de « réalisme systémique » s'étendant bien au-delà de l'intelligence et concernant toutes les formes pouvant être assumées par l'interrelation entre les agents du système. Le noyau du problème de la cognition comme activité sémiotique, que nous abordons dans ce texte par le biais de l'iconicité et donc de la ressemblance, peut être justement résumé ici, dans le fait que, comme le

⁷⁶ Il suffira d'indiquer trois ouvrages permettant d'amorcer l'exploration de ce vaste champ en pleine expansion et notamment le numéro 70 de la revue *Rue Descartes*, *Les usages de Merleau-Ponty* (Piqué et Sebbah, 2010), l'ouvrage *Naturalizing Phenomenology* (Petitot, Varela, Pachoud, Roy, 1999) et le *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science* (Gallagher & Schmicking, 2010).

bien le dit bien Marietti dans son analyse des rapports entre icône et diagramme dans le signe mathématique chez Peirce :

« La réalité n'est pas quelque chose d'inconnaissable, qui fonderait, qui serait l'origine de nos expériences perceptives et de nos actions mentales, mais en est le résultat, et n'est que grâce à elles. Il y a ici un retournement du chemin à accomplir pour tenir ensemble connaissant et connu. Ces deux pôles ne se rencontrent qu'en un point qui n'est réel, qu'en tant que lieu de cette rencontre. C'est ainsi la réalité qui a une nature cognitive parce que la connaissance est à l'origine du cosmos et pas l'inverse. » (Marietti, 2001 : 107)

Si nous considérons nos vœux à la lumière des développements récents dans le domaine des sciences sociales qui doivent aujourd'hui s'intégrer avec les sciences de la cognition, ce cadre a été et semble encore être très souvent réduit à une logique binaire opposant les extrêmes d'un idéalisme à ceux d'un réalisme ou même ceux d'un constructivisme à ceux d'un naturalisme. Une séparation caricaturale entre des positionnements épistémologiques de cette sorte est toutefois, et comme nous espérons avoir bien pu le montrer, bien loin d'être obligatoire et plusieurs contributions récentes (Fornel & Lemieux, 2007) se donnent pour objectif de sortir de ce cadre binaire pour relever autrement le défi de l'articulation entre nature et culture ou entre ordre des causes et ordres des raisons en évitant de n'envisager les entités naturelles que comme des construits sociaux ou les construits sociaux que comme des entités naturelles. Fornel et Lemieux, dans leur introduction à ce volume collectif, mettent à l'index à la fois les excès des approches constructivistes et ceux des approches naturalistes. Le constructivisme pêche par « charcutage ontologique », « déréalisation » et « proximité non réfléchie avec le sens commun critique » (Fornel & Lemieux, 2007 : 12-16). Quant au naturalisme, l'excès réductionniste de bon nombre d'approches néo-darwiniennes ou fonctionnalistes⁷⁷ développe une idée du sens comme produit d'une adaptation biologique déclenchée par un environnement rigidement matérialiste en fonction d'un certain nombre de caractéristiques innées. Fornel et Lemieux proposent une orientation naturaliste fondée sur un mode de description plus riche que ce qui a été fait jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, un naturalisme non réductionniste permettrait « de ne pas céder aux sirènes de l'innéisme ou à la fascination pour la thèse néo-darwinienne d'une sélection naturelle des variantes culturelles, et de revendiquer une conception privilégiant le caractère adaptatif de la variation naturelle elle-même » (Fornel & Lemieux, 2007 : 25). Deux pistes prometteuses nous semblent déjà avoir été ouvertes dans cette direction, notamment celle proposée par Philippe Descola (2005), cherchant à montrer que l'opposition entre nature et culture n'est que l'une des façons observables possible, dans un cadre social donné, pour arriver à répartir continuités et discontinuités entre l'homme et l'environnement l'entourant. L'autre piste relève d'une théorie de la pratique, de la relecture de la sociologie durkheimienne par Anne Rawls au centre du dossier coordonné par Fornel et Lemieux aux approches énonciatives d'origine varelle et jusqu'aux

⁷⁷ La position même d'Andy Clark, précédemment décrite nous semble, épistémologiquement parlant, pouvoir fondamentalement être insérée dans un cadre fonctionnaliste de ce type.

approches pragmatistes dérivant de deux sources relativement distinctes, Dewey et Mead⁷⁸ ou Peirce, dernière position à laquelle nous avons ici choisi d'emboîter le pas.

L'expérience, considérée dans sa complexité, révèle alors l'inadéquation des dichotomies classiques entre ces mêmes notions de sujet et d'environnement que nous avons été forcés d'utiliser au risque de leur conférer une signification ontologique qu'ils n'ont pas. Nous avons choisi de ne pas en isoler les termes et de nous concentrer sur les interactions comme telles et sur les nouvelles possibilités qu'elles ouvrent et non pas sur les sujets ou sur leur environnement.

Nous comprenons qu'il soit toutefois nécessaire de distinguer plus clairement une vocation systémique comme la nôtre d'un behaviourisme ou d'un réductionnisme au sens strict. Les interactions que nous décrivons ici ne peuvent en fait pas constituer une version de plus d'un behaviourisme philosophique au vu du fait qu'elles ne relèvent pas d'un schéma associationniste mais mettent en jeu un ensemble de conditions de type cognitif, social et émotionnel reliées d'emblée à l'ensemble des autres éléments du système et excédant ainsi constitutivement une simple relation entre deux termes, même enrichie de sa relation inverse, qui reste la base première d'un behaviourisme. Nous espérons ainsi éviter à la fois le piège d'un lien trop strict dérivant de la prise en compte décontextualisée d'une relation donnée entre un sujet et son environnement et celui d'un présupposé ontologique conçu autour d'un certain nombre de propriétés qui seraient tenues pour intrinsèques et relevant pour le premier d'une réduction maximale des interactions prises en compte et pour le second d'une réification des propriétés d'une nature hypothétique.

Une remontée sémiotique aux sources de la cognition

Une approche aussi systémique de la sémiotique que celle que nous venons d'esquisser est pour le moins inhabituelle, tant est admise dans nombre de courants de cette discipline l'idée que « la ressemblance est aidée par des règles conventionnelles » (CP 2.279), ce qui a longtemps été le cœur de l'interprétation d'Umberto Eco ou, dans les termes plus modérés de Christopher Hookway, que « des conventions sont nécessaires pour identifier quelle sorte de ressemblance est *pertinente* pour interpréter les signes, bien qu'elles ne déterminent pas l'objet du signe iconique toutes seules » (2007 : 59). Une telle position, que l'on pourrait qualifier de culturaliste, conventionnaliste ou constructiviste est exemplifiée dans le constat suivant, présenté à tort comme presque trivial : « À mieux suivre le jeu des ressemblances de famille, on découvre qu'elles fonctionnent selon des conventions tacites. La reconnaissance d'un signe et d'une connivence suppose au préalable un code. Les traits d'un visage, les aspects d'un corps présentent des semblances fluctuantes qui entrent dans des systèmes de signes. Ces encodages

⁷⁸ Voir, en particulier, la relecture des travaux des deux philosophes pragmatistes donnée par Louis Quéré (2002 et 2011) y retrouvant un premier « naturalisme culturel » particulièrement développé par la suite par la sociologie pragmatique, ainsi que le récent ouvrage sur le pragmatisme publié par Jean-Pierre Cometti (2011).

sociologiques ou psychologiques conduisent les êtres à se ressembler. De fait, la ressemblance n'existe pas en elle-même, ou du moins requiert-elle une confirmation, c'est-à-dire la convergence de signes qui entrent en relation dans un ensemble. » (Noudelmann, 2012: 13-4).

La prise en compte d'un élément de convention, que ce soit pour expliquer la ressemblance ou bien l'iconicité comme chez le premier Eco, paraît bien sûr indispensable. De fait, nous avons montré que la position peircienne en est parfois très proche. Mais la menace relativiste (ou idéaliste) rôde toujours dans les paragraphes conventionnalistes et constructivistes (Boghossian, 2009) : le monde compte moins que le discours tenu sur lui, il n'y a que des perspectives, construites en fonction des intérêts de chacun et des sociétés. On rend la frontière poreuse entre biologie et culture, mental et physique, réalité et représentation, fait et valeur. Un des risques majeurs est la disparition de l'objectivité et la soumission aux forces de contrôle (des perspectives, de la vérité) les plus puissantes. Il faut donc se garder des théories pour lesquelles tout peut tout rappeler, tout ressemble à tout, et tout est icône de tout. Or la théorie de Peirce ne dit pas cela. Car si en apparence pour lui tout *peut* être interprété comme signe interprétant n'importe quel autre signe, c'est à condition qu'une compulsion *naturelle* nous pousse à effectuer ce rapprochement. Autrement dit, les critères de construction des ressemblances ne sont pas seulement culturels, mais à la base, fondés en nature, à condition d'élargir la nature au système relationnel composé par les sujets et leur environnement. C'est donc dans une théorie de la nature entendue au sens d'une systémique relationnelle que doit se fonder l'iconicité. Effectivement, depuis quelques décennies, il ne fait plus de doute que la complexité extrême du débat sur l'iconisme appelle une réponse globale qui ne peut faire l'économie d'une théorie de la perception sémiotique, de l'environnement, voire du réel, qu'il faut maintenant commencer à affronter⁷⁹.

La question du lien entre naturalisme et pragmatisme est inséparable de la justification de ce dernier. L'intérêt de la position pragmatiste, notamment celle de Dewey sur les valeurs, consiste en grande partie à expliquer la genèse des normes à partir de phénomènes naturels. Brandom a plus récemment réactivé le problème en suggérant que les normes sont présentes de part en part, et constituent le socle des activités sociales. Le vocabulaire normatif serait irréductible mais explicable en tant qu'institué par des attitudes pratiques déontiques (Brandom, 1994). Ce qui se veut un dépassement de la tension d'inspiration wittgensteinienne donne en fait à plein dans le constructivisme : nous *faisons* les normes qui gouvernent le contenu conceptuel, celui-ci étant déterminé par les conditions de correction de leur application. Une forme de naturalisme peut être rejointe en disant, comme semble le faire Brandom, que ces conditions de correction sont déterminées par des évaluations et ultimement des dispositions naturelles aux sanctions. Mais cette forme de crypto-dispositionnalisme semble en contradiction totale avec le reste des thèses de Brandom : quel sens y a-t-il à affirmer qu'à la fois les proto-

⁷⁹ Très intéressante, à ce sujet, est la tentative de développement d'une approche microgénétique au problème de l'expression se situant à l'opposé des précédentes conceptions générativistes de l'actualisation (Rosenthal & Visetti, 2008) que nous serons amenés à croiser dans des travaux à venir.

hominidés sont prélinguistiques et préconceptuels, et qu'ils peuvent attribuer des statuts déontiques par le simple moyen de la sanction ? (Hattiangadi, 2003) Des analyses plus poussées conduiraient à la même conclusion que le dossier du naturalisme pragmatiste doit être ouvert à nouveaux frais.

Notre pari est qu'encore une fois il peut être fructueux de se tourner vers Peirce. Car, on l'a dit, sa sémiotique ne peut être comprise que dans le cadre d'une théorie plus large des dispositions et de la naturalité des processus d'accès au sens. Il y a quelque paradoxe à parler ici de naturalisme dans la mesure où une telle théorie se développe en une véritable métaphysique, qui par principe peut s'entendre comme ce qui est au-delà de l'existant incarné dans les phénomènes physiques. Mais les catégories métaphysiques (obtenues par analyse logique, donc sémiotique, et phanéroscopique), qui se retrouvent à tout niveau de la classification des signes, sont immanentes dans la nature. Cela ne signifie pas qu'elles recourent l'existence, mode d'être plus restreint correspondant à la Secondéité, mais que leur intrication est à l'œuvre dans la réalité du monde (avec ses possibles, ses lois, ses raisons, etc.). L'analyse complète du réel vise donc à mettre au jour la structure logique-sémiotique du monde et notamment des phénomènes naturels. En d'autres termes, la nature pour Peirce est, ontologiquement, une exemplification des possibilités sémiotiques, mais elle est, méthodologiquement, la clef d'accès (avec l'analyse logique) aux catégories métaphysiques de la sémiotique. Il est donc nécessaire de prendre en considération de manière complémentaire deux aspects différents.

Si d'un point de vue strictement sémiotique il est nécessaire d'analyser en détail les processus et les éléments conventionnels permettant le fonctionnement au quotidien des dynamiques hypoiconiques, il ne faut pas pour autant oublier le cadre physico-métaphysique du problème de la ressemblance englobant la question des régularités des formes, des uniformités et des lois de la nature. Il faudra ainsi œuvrer pour clarifier le rôle cognitif des différentes couches sémiotiques permettant de rendre compte des phénomènes iconiques. Pour ce faire il sera nécessaire à la fois d'effectuer un véritable tournant sémiotique que ni la première vague ni les nouvelles approches néo-écologiques ou neurologiques des sciences cognitives n'ont su jusqu'à présent effectuer et d'aller au-delà de la simple réduction du problème de l'iconicité à la querelle catégoriologique que nous avons critiquée dans ce travail.

Dans ce cadre des nombreuses dimensions s'imbriquant les unes dans les autres doivent être traitées et constituent, de notre point de vue, à la fois les prémisses nécessaires et les prochaines étapes d'un dialogue à venir. Nous n'en rappellerons ici que quelques-unes, dans une optique tout sauf exclusive, en mentionnant i) les phénomènes communément entendus comme « iconiques » pris dans leur dimension praxéologique et leurs usages sociaux situés et pour nous réductibles aux signes fonctionnant principalement par leur dimension hypoiconique, (Bordon, 2004 ; Bordon & Vaillant, 2001 ; Fusaroli & Morgagni, 2009 ; Vaillant, 1999).

Puis, et cela à la fois pour permettre l'émergence des formes sémiotiques principalement hypoiconiques, mais également de la dimension iconique de tout autre type de signe, il nous semble nécessaire de considérer les dimensions

perceptives, temporelles⁸⁰ et intersubjectives s'articulant pour nous dans le cadre d'un processus global d'émergence des formes signifiantes, autour des notions d'action et d'habitude et de l'établissement de l'ensemble des normes qu'elles impliquent.

Ensuite il conviendra, le long du parcours que nous souhaitons et afin de mieux comprendre les spécificités sémiotiques des processus cognitifs, iii) de rouvrir de manière explicite le dossier pragmatiste dans sa globalité et toute sa complexité, comme nous avons eu l'occasion de le souhaiter.

Enfin, il ne nous semble pas possible de décaler ultérieurement l'ouverture d'un « chantier narratif » des sciences de la cognition, en entendant par cela la prise en compte du rôle de la variété des formes et des pratiques narratives dans la structuration des capacités cognitives.

D'autre part, étant donné qu'« il n'y a pas d'erreur plus grande ni plus fréquente en logique pratique que de supposer que des choses qui se ressemblent fortement entre elles à certains égards sont d'autant plus susceptibles pour cette raison d'être semblables à d'autres égards » (CP 2.634), une théorie adéquate de l'inférence (de l'induction et de l'abduction *in primis*) est requise⁸¹. Sans pouvoir entrer dans sa présentation et encore moins sa discussion, qu'il nous suffise de dire qu'elle est solidaire, chez Peirce, d'une théorie des classes naturelles. Cela peut paraître surprenant dans la mesure où les classes naturelles sont souvent alliées à une position tendant vers le nominalisme. Mais Peirce refuse précisément la thèse de John Stuart Mill (CP 6.384, 1901) selon laquelle toute espèce naturelle serait caractérisée par une propriété naturelle, c'est-à-dire par un prédicat de classe définitionnel, thèse au fondement de la théorie descriptiviste de la dénotation.

Il a été établi que Peirce a une conception où tout individu dans le monde appartient à une classe naturelle, et que la coappartenance à une classe ne repose pas sur des qualités essentielles mais sur une cause finale (Hulswit, 1997) : c'est leur capacité à exercer une réelle influence causale d'un certain type qui permet de réunir les êtres dans certains groupes. Une telle notion de téléologie dans la causalité est elle-même solidaire d'une métaphysique scientifique faisant une place à l'évolution cosmologique : les lois de la nature, les constantes physiques subissent le même processus d'accroissement de rationalité que l'esprit. Quant à la manière dont cette hypothèse est inventée et formulée puis soutenue par l'observation, c'est de tout le raisonnement scientifique qu'il en va. Il y a un va-et-vient constant entre conjectures audacieuses et observations réfutantes ou non. Soit l'exemple d'un zèbre considéré par rapport à un âne. « Il est vrai que nous supposons que la ressemblance a une cause physique dans l'hérédité ; mais alors, cette affinité héréditaire n'est elle-même qu'une inférence de la ressemblance (*likeness*) entre les deux animaux, et nous n'avons pas (tout comme dans le cas de la

⁸⁰ À cet égard, et juste à titre d'exemple, rappelons et appelons de nos vœux tous les travaux concernant les mécanismes d'appréhension dans le temps, indiqués en forme plurielle, et permettant la mise en valeur de la multiplicité des imbrications temporelles. Chacune de ces différentes échelles temporelles ayant lieu dans le temps de l'expérience et des mécanismes d'appréhension humaine avec un horizon de développement propre, interagissant avec toutes les autres et ne pouvant pas y être réduite.

⁸¹ Ce qui constituerait sans doute pour nous un point «v)» d'importance primaire.

photographie) de connaissance indépendante des circonstances de production des deux espèces. » (CP 2.281, 1894) En parlant d'« affinité » plutôt que de ressemblance, Peirce emprunte probablement à Darwin⁸² (Noudelmann, 2012) ; mais c'est pour montrer aussitôt que, à quelque niveau de la théorie que l'on se place, l'icône (sous forme d'« être-comme ») est primordiale.

N'y a-t-il pas un risque de tirer par trop l'icône du côté de la Tiercité, de la loi et des régularités naturelles, quand la phanéroscopie l'insère dans la pure Priméité ? Il va sans dire que l'icône est un Premier sur le plan catégorial, défini comme un représentamen dont la qualité représentative a les caractères de la Priméité catégoriale (CP 2.276). Ses objets sont de pures fictions (CP 4.531) et non des choses du monde extérieur, des possibilités tenant lieu d'un quelque chose plutôt que ce quelque chose lui-même. Est-il dès lors légitime d'exporter l'icône hors de son appareil notionnel et de la pure Priméité, pour tenter d'appliquer certaines des analyses précédentes à un monde de la cognition que nous voyons comme nécessairement déjà sémiotique ? C'est le pari que nous faisons.

RÉFÉRENCES

- Alaç, M. (2011). *Handling Digital Brains*. Cambridge, Mass., MIT Press.
- Alaç, M. & Hutchins, E. (2004). I See What You are Saying: Action as Cognition in fMRI Brain Mapping Practice. *Journal of Cognition and Culture*, 4, 3, 629-661.
- Anceschi, G., (2009). Maldonado semiotico della conoscenza : *E/C serie speciale*, III, 3/4, 207-214.
- Andrén, M. (2010). *Children's Gestures from 18 to 30 Months*. Thèse de doctorat. Lund University.
- Aristote (1986). *La Métaphysique*. Trad. de Jean Tricot. Paris, Vrin.
- Armstrong, D. M. (1978). *Universals and Scientific Realism: A Theory of Universals* vol. 2. Cambridge, Cambridge University Press.
- Armstrong, D.M. (1989). *Universals: An Opinionated Introduction*. Colorado, Westview Press.
- Arnheim, R. (1969). *Visual Thinking*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
- Arrivé, M. (2007). À la recherche de Ferdinand de Saussure. Paris, Presses Universitaires de France.
- Ash, M. (1998). *Gestalt Psychology in German Culture, 1890-1967*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Barbaras, R. (1994). *La perception. Essais sur le sensible*. Paris, Hatier.
- Bault, N. Chambon, N. Maionchi, P. et al. (éds.) (2011). *Peut-on se passer des représentations en sciences cognitives ?* Bruxelles, De Boeck.
- Benoist, J. (2010). *Concepts*. Paris, Éditions du Cerf.
- Bense, M. (1972). Semiotica della forma e dei colori. Il problema del linguaggio visivo. *Versus*, 3, 60-63.
- Bergson, H. (1985). *Le Rire : essai sur la signification du comique*. Paris, Presses Universitaires de France.

⁸² Darwin parle surtout de « *systematic affinity* », ainsi définie : « Par affinité systématique, j'entends la ressemblance entre espèces en structure et en constitution, et plus spécifiquement dans la structure des parties qui sont d'une haute importance physiologique et qui diffèrent peu dans les espèces alliées. » (Darwin, 2003 : 255).

- Bertin, J. (1970). La graphique. *Communications*, 15, 185-196.
- Bettetini, G. (1968). *Cinema : lingua e scrittura*. Milano, Bompiani.
- Bettetini, G. (1972). La crisi dell'iconicità nella metafora visiva. *Versus*, 3, 54-59.
- Beyer, C. (2011) Edmund Husserl. In *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Winter 2011 Edition)*, E. Zalta (éd.), disponible en ligne, URL = <http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/husserl/>.
- Boghossian, P. (2009). *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*. Marseille, Agone.
- Bohr, N. (1972). *Physique atomique et connaissance humaine*. Paris, Gauthier-Villars.
- Bonta, J. P. (1973). Notes for a Theory of Meaning in Design. *Versus*, 6, 26-58.
- Bordon, E. (2004). *L'interprétation des pictogrammes: approche interactionnelle d'une sémiotique*. Paris, L'Harmattan.
- Bordon, E. & Vaillant, P. (2001). Le statut du signe iconique entre iconicité et intertextualité. *Visio*, 6, 4.
- Bordron, J-F. (2011). *L'iconicité et ses images*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Bradley, F.H. (1893a). On Professor James' Doctrine of Simple Resemblance. *Mind*, 2(5), 83-88.
- Bradley, F.H. (1893b). Professor James on Simple Resemblance. *Mind*, 2(7), 366-369.
- Brandom, R. (1994). *Making It Explicit: Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Buser, P. & Debru, C. (2011). *Le temps, instant et durée*. Paris, Odile Jacob.
- Butchvarov, P. (1966). *Resemblance and Identity*. Bloomington, Indiana University Press.
- Bundgaard, P. & Stjernfelt, F. (2009). *Signs and Meaning: 5 Questions*. New York, Automatic Press/VIP.
- Calabrese, O. (1977). *Arti figurative e linguaggio*. Rimini-Firenze, Guaraldi.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M. (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M. (2006). *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Casetti, F. (1972). Discussionne sull'iconismo. *Versus*, 3, 43-47.
- Chauviré C. (2008). *L'œil mathématique. Essai sur la philosophie mathématique de Peirce*. Paris, Kimé.
- Church, R.W. (1951). *An Analysis of Resemblance*. London, George Allen & Unwin, Ltd.
- Cienki, A. & Müller, C. (2008). *Metaphor and Gesture*. Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- Clark, G. (1987). New Light on Peirce's Iconic Notation for the Sixteen Binary Connectives. In N. Houser, Don D. Roberts, & J. Van Evra (éds.), *Studies in the Logic of Charles Sanders Peirce* (pp. 304-333). Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press.
- Clark, A. (1997). *Being There*. Cambridge, Mass., MIT Press.
- Clark, A. (2006). Language, Embodiment and Cognitive Niche, *Trends in Cognitive Sciences*, 10 (8), 370-374.
- Clark, A. (2008). *Supersizing the Mind. Embodiment, Action and Cognitive Extension*. Oxford, Oxford University Press.
- Cometti, J.-P. (2011). *Où est-ce que le pragmatisme ?* Paris, Folio.
- Costantini, M. (éd.) (2010). *La sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes*. Paris, L'Harmattan.
- Cresti, E. (1972). Oppositions iconiques dans une image de bande dessinée reproduite par Lichtenstein. *Versus*, 2, 41-62.
- Darwin, C. (2003). *On the Origin of Species*. J. Carroll (éd.). Toronto, Broadview.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.

- Dipert, R. (1996). Reflections on Iconicity, Representation, and Resemblance: Peirce's Theory of Signs, Goodman on Resemblance, and Modern Philosophies of Language and Mind. *Synthese*, 106, 3, 373-397.
- Dondero, M. G. (2011). *Diagramme et parcours visuels de la démonstration : Nouveaux Actes Sémiotiques*, 114. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3766> (consulté le 19/03/2012).
- Dupuy, J.-P. (1994). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris, La Découverte.
- Eco, U. (1968). *La struttura assente*. Milano, Bompiani.
- Eco, U. (1969). Lezioni e contraddizioni della semiotica sovietica. In R. Faccani & U. Eco, (éds.) *I sistemi di segni e lo strutturalismo sovietico* (pp. 13-131). Milano, Bompiani.
- Eco, U. (1970). Il segno iconico. In *Atti del convegno Stato e tendenze della ricerca sulle comunicazioni di massa, con particolare riferimento al linguaggio iconico*, Milano, Ist. Gemelli.
- Eco, U. (1971). *Le forme del contenuto*. Milano, Bompiani.
- Eco, U. (1972). Introduction to a Semiotics of Iconic Signs. *Versus*, 2, 1-15.
- Eco, U. (1973). *Il segno*. Milano, Isedi.
- Eco, U. (1975a). *Trattato di semiotica generale*. Milano, Bompiani.
- Eco, U. (1975b). Chi ha paura del cannocchiale ? *Op. Cit.*, 35, 5-32.
- Eco, U. (1997). *Kant e l'ornitorinco*. Milano, Bompiani.
- Eco, U. (2007). La soglia e l'infinito. In C. Paolucci (éd.) *Studi di semiotica interpretativa* (pp. 145-176). Milano, Bompiani.
- Eco, U. (2012). Di un realismo negativo. *Alfabeta2*, 17, 23-25.
- Eddon, M. (2007). Armstrong on Quantities and Resemblance. *Philosophical Studies*, 136, 3, 385-404.
- Ekman, P & Friesen, W. (1969). The Repertoires of Non-Verbal Behavior Categories, Origins, Usage and Coding. *Semiotica*, 1, 49-98.
- Fabbrichesi, R. (1983). *La polemica sull'iconismo*. Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane.
- Farassino, A. (1972). Richiamo al significante. *Versus*, 3, 48-53.
- Feuerhahn, W. (2009). Du milieu à l'Umwelt. Enjeux d'un changement terminologique. *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 4/134, 419-438.
- Field, D, Hayes, A. & Hess, R. (1993). Contour Integration by the Human Visual System: Evidence for a Local "Association Field". *Vision Research*, 33(2), 173-193.
- Field, D, Hayes, A. & Hess, R. (1999). The Roles of Polarity and Symmetry in the Perceptual Grouping of Contour Fragments. *Spatial Vision*, 13(1), 51-66.
- Fisette, J. (2004). L'icone, l'hypoicone et la métaphore. Introduction à quelques éléments fondamentaux de la sémiotique de Peirce. In A. Hénault & A. Bayaert (éds.) *Ateliers de sémiotique visuelle*. (pp. 101-120). Paris, Presses Universitaires de France.
- Fisette, J. (2012). Courte lecture de la notion d'icône chez Peirce. *Intellectica*, 58, 277-283.
- Fodor, J. (1998). *Concepts. Where Cognitive Science Went Wrong*. Oxford, Oxford University Press.
- Fornel, M. & Lemieux, C. (2007). *Naturalisme Vs constructivisme ?* Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Frege, L.G. (1892). *Über Sinn und Bedeutung*. Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, 100, pp. 22-50. Trad. française *Sens et dénotation*. In *Écrits logiques et philosophiques* (pp. 102-126), Paris, Seuil, 1971.
- Fusaroli, R. & Morgagni, S. (2009). Enacting Computer Icons. The Dynamics of Interpretation between Forms and Diagrams, *Actes du colloque Arco'09 : Interprétation et problématiques du sens*.

- Gallagher, S. & Schmicking, D. (éds.) (2010). *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*. Berlin, Springer-Verlag.
- Gardner, H. (1987). *The Mind's New Science: a History of the Cognitive Revolution*. New York, Basic Books.
- Garroni, E. (1977). *Ricognizione della semiotica*. Roma, Ed. Officina.
- Gaultier, B. (2010). *Théorie et pratique*. Thèse de doctorat en philosophie. Université Paris-Est.
- Gibson, J. J. (1966). *The Senses Considered as Perceptual Systems*. London, Allen & Unwin.
- Gibson, J. J. (1971). The Information Available in Pictures. *Leonardo*, 4, 27-35.
- Gibson, J. J. (1977). The theory of Affordances. In R. Shaw & J. Brandsford (éds.) *Perceiving, Acting, and Knowing. Toward an Ecological Psychology*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.
- Gibson, J. J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston, Houghton Mifflin.
- Gombrich, E. (1960). *Art and Illusion. A Study in the Psychology of Pictorial Representation*. London, Phaidon.
- Goodman, N. (1968). *Languages of Art. An Approach to a Theory of Symbols*. Indianapolis, Bobbs-Merril.
- Gréa, P. (2003). Les limites de l'intégration conceptuelle. *Langages*, 150, 61-74.
- Groupe μ (1970). *Rhétorique générale*. Paris, Larousse.
- Groupe μ (1977). *Rhétorique de la poésie*. Bruxelles, Complexe.
- Groupe μ (1992). *Traité du signe visuel*. Paris, Seuil.
- Guaragnella, P. (1980). Icone e linguaggio verbale in Galilei. *Scienze Umane*, 6, 267-278.
- Guignard, J.-B. (éd.) (2011). Linguistique cognitive : une exploration critique : *Intellectica*, 56.
- Hattiangadi, A. (2003). Making it Implicit: Brandom on Rule Following. *Philosophy and Phenomenological Research*, 66, 2, 419-431.
- Havenel, J. (2008). Peirce's clarifications on continuity. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 44, 1, 86-133.
- Heft, H. (2008). *Ecological Psychology in Context: James Gibson, Roger Barker, and the Legacy of William James's Radical Empiricism*. Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Heisenberg, W. (1962). *La nature dans la physique contemporaine*. Paris, Gallimard.
- Hjelmslev, L. (1953). *Prolegomena to a Theory of Language*. Baltimore, Waverly Press.
- Hjelmslev, L. (1963). *Language: An Introduction*. Madison, University of Wisconsin Press.
- Hoffman, M. (1999). Problems with Peirce's Concept of Abduction. *Foundations of Science*, 4, 271-305.
- Honeste M.-L. (2005). La théorie des schémas conceptuels intégrés : un prolongement de la théorie guillaumienne ? In O. Soutet (éd.), *La langue française au prisme de la psychomécanique du langage : héritages, hypothèse et controverses*. Langue Française, 147 (pp. 68-83). Paris, CILF.
- Hookway, C. (2002). '... a Sort of Composite Photograph' : Pragmatism, Ideas and Schematism. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 38, 1/2, 29-45.
- Hookway, C. (2004). The Principle of Pragmatism: Peirce's Formulations and Examples. *Midwest Studies in Philosophy*, 119-36.
- Hookway, C. (2007). Peirce on Icons and Cognition. In U. Priss, S. Polovina, & R. Hill, (éds.), *Conceptual Structures: Knowledge Architectures for Smart Applications* (pp. 59-68). Berlin-Heidelberg, Springer-Verlag.
- Horst, S. (2007). *Beyond Reduction: Philosophy of Mind and Post-Reductionist Philosophy of Science*. Oxford, Oxford University Press.

- Hulswit, M. (1997). Peirce's Theleological Approach to Natural Classes. *Transactions of the Charles S. Society*, 33, 3, 722-772.
- Husserl, E. (1922). *Logische Untersuchungen*. Halle, Niemayer. Trad. italienne *Ricerche Logiche*. Milan, Il Saggiatore, 1968.
- Jacob, P. (2006). Why Visual Experience is Likely to Resist Being Enacted. *Psyché*, 12(1).
- Jakobson, R. (1971). Gesti motori per il "sì" e per il "no". *Versus*, 1, 1-20.
- James, W. (1893). Mr. Bradley on Immediate Resemblance. *Mind*, 2(6), 208-210.
- James, W. & Bradley, F. H. (1893). Immediate Resemblance. *Mind*, 2(8), 509-510.
- Kanizsa, G. (1997). Grammatica del vedere. Saggi su percezione e Gestalt. Bologna, Il Mulino.
- Kanizsa, G., Legrenzi, P., & Sonino, M. (1983). *Percezione, linguaggio, pensiero*. Bologna : Il Mulino.
- Kendon, A. (2004). *Gesture. Visible Action as Utterances*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Klinkenberg, J.-M. (1996). *Précis de sémiotique générale*. Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- Kull, K. (2001). Jakob Von Uexküll: An introduction. *Semiotica*, 134, 1-59.
- Lassègue, J. & Visetti, Y.-M. (2002). Introduction : Que reste-t-il de la représentation ? *Intellectica*, 35, 7-25.
- Lechevrel, N. (2008). *L'approche écologique en linguistique. Le cas de l'écologuistique*. Thèse de doctorat en sciences du langage. École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Lechevrel, N. (2010). *Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique*. Louvain-La-Neuve, Academia Bruylant.
- Legallois, D. & Gréa P. (éds.) (2006). Autour des grammaires des constructions et de patterns. *Cahiers du Crisco*, 21.
- Lévêque, C. (2001). *Écologie : de l'écosystème à la biosphère*. Paris, Dunod.
- Locke, J. (1975). *An Essay Concerning Human Undersanding*. Oxford, Oxford University Press.
- Longo, G. & Bailly F. (2006). *Mathématiques et sciences de la nature. La singularité physique du vivant*. Paris, Hermann.
- Maldonado, T. (1974). *Avanguardia e razionalità*. Torino, Einaudi.
- Maldonado, T. (1992). *Reale e virtuale*. Milano, Feltrinelli.
- Marietti, S. (2001). *Icona e diagramma. Il segno matematico in Charles Sanders Peirce*. Milano, LED.
- Marin, L. (1970). La description de l'image. *Communications*, 15, 186-209.
- Metz, C. (1964). Le cinéma : langue ou langage ? *Communications*, 4, 52-90.
- Metz, C. (1966). La grande syntagmatique du film narratif. *Communications*, 8, 120-124.
- Metz, C. (1970). Au-delà de l'analogie, l'image. *Communications*, 15, 1-10.
- Metz, C. (1971). *Langage et cinéma*. Paris, Larousse.
- Metz, C. (1972). Cinema e ideografia. *Versus*, 2, 17-28.
- Mill, J. (1869). *Analysis of the Phenomena of the Human Mind*, vol. 1. London, Longmans, Green, Reader, and Dyer.
- Morgagni, S. (2011). Repenser la notion d'affordance dans ses dynamiques sémiotiques. *Intellectica*, 55, 241-267.
- Morris, C. (1938). Foundations of the Theory of Signs. In *International Encyclopedia of Unified Science*, 1, 2. Chicago, Chicago University Press.
- Morris, C. (1946). *Signs, Language and Behavior*. New York, Prentice Hall.
- Murphey, M. G. (1961). *The Development of Peirce's Philosophy*. Cambridge, Mass. Harvard University Press.
- Niveleau, C.-E. (2006). Le concept gibsonien d'affordance : entre filiation, rupture et reconstruction conceptuelle. *Intellectica*, 43, 159-199.

- Noë, A. (2004). *Action in Perception*. Cambridge, Mass., MIT Press.
- Noë, A. (2009). *Out of Our Heads*. New York, Hill and Wang.
- Noë, A. (2012). *Varieties of Presence*. Harvard, Harvard University Press.
- Noudelmann, F. (2012). *Les Airs de famille. Une philosophie des affinités*. Paris, Gallimard.
- Ockham, W. of (1984). *Opera philosophica*, vol. VI. St-Bonaventure, The Franciscan Institute.
- O'Connor, D.J. (1945). On Resemblance. *Proceedings of the Aristotelian Society*, 46, 47-76.
- O'Regan, J. & Noë, A. (2001). A Sensorimotor Account of Vision and Visual Consciousness. *Behavioral and Brain Sciences*, 24(5), 939-1011.
- Ogden, R. G. & Richards I. A. (1923). *The Meaning of Meaning*. London, Routledge & Kegan Paul.
- Paavola, S. (2011). Diagrams, Iconicity, and Abductive Discovery. *Semiotica*, 186, 297-314.
- Panaccio, C. (2011). *Qu'est-ce qu'un concept?* Paris, Vrin.
- Paolucci, C. (éd.) (2007a). *Studi di semiotica interpretativa*. Milano, Bompiani.
- Paolucci, C. (2007b). Trattato di semiotica generale e semiotica contemporanea : alcuni incroci e qualche possibile percorso. Atti del XXXIV Congresso dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici, Arcavacata di Rende (Cs), 17-19 novembre 2006, (pp. 1-9). (Online: <http://www.ec-aiss.it/archivio/tipologico/atti.php>).
- Paolucci, C. (2010). *Strutturalismo e interpretazione*. Milano, Bompiani.
- Pascal, B. (1962). *Pensées*, L. Lafuma (éd.). Paris, Delmas.
- Pasolini, P.P. (1972). *Empirismo eretico*. Milano, Garzanti.
- Peirce, C. S. (1931-58). *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. I – VI, C Hartshorne and P. Weiss (éds.), 1931-1935, vol. VII – VIII, A.W. Burks (éd.), 1958. Cambridge, Mass., Belknap Press [CP].
- Peirce, C. S. (1976). *New Elements of Mathematics*, vol. I-IV C. Eisele (éd.). The Hague, Mouton [NEM].
- Peirce, C S. (1982-2009). *Writings of Charles S. Peirce. A Chronological Edition*, vol. I-VIII. Indianapolis, Indiana University Press [W].
- Peschard, I. (2004). *La réalité sans représentation. La théorie énaïve de la cognition et sa légitimité épistémologique*, Thèse de doctorat, Paris, École Polytechnique.
- Petitot, J. (1989). Morphodynamics and the Categorical Perception of Phonological Units. *Theoretical Linguistics*, 15, 25-71.
- Petitot, J. (2009). Neurogéométrie de la vision. Modèles mathématiques et physique des architectures fonctionnelles. Paris, Les Éditions de l'École Polytechnique.
- Petitot, J., Varela, F., Pachoud, B & Roy, J.-M. (éds.) (1999). *Naturalizing Phenomenology. Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Sciences*. Stanford, Stanford University Press.
- Piaget, J. (1961). *Les mécanismes perceptifs*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Pietarinen, A.-V. (2003). Peirce's Magic Lantern: Moving Pictures of Thought. (manuscript pdf).
- Pietarinen, A.-V. (2005). The Composition of Concepts and Peirce's Pragmatic Logic. In E. Machery, M. Werning & G. Schurtz (eds), *The Compositionality of Concepts and Meanings: Foundational Issues* (pp. 247-70). Frankfurt, Ontos-Verlag.
- Pietarinen, A.-V. (s.d.). *Christine Ladd-Franklin's and Victoria Welby's Correspondence with Charles Peirce*. (À paraître).
- Piotrowski, D. (2009). *Phénoménalité et objectivité linguistique*. Paris, Honoré Champion.
- Piqué, N. & Sebbah, F.-D. (éds.) (2010). Les usages de Merleau-Ponty. *Rue Descartes*, 70.
- Pombo, O. & Gerner, A. (éds.) (2010). *Studies in diagrammatology and diagrampraxis*. London, College Publications.

- Prodi, G. (1977). *Le basi materiali della significazione*. Milano, Bompiani.
- Quéré, L. (2002). La validité de l'argument naturaliste en sciences sociales. In M. Fornel & J.C. Passeron, (éds.) *L'argumentation. Preuve et persuasion* (pp. 93-117). Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Quéré, L. (2011). De vieilles obsessions sous des habits neufs : *SociologieS*, Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 18 octobre 2011, consulté le 19 mars 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/3744>.
- Rastier, F. (2006). Saussure au futur : écrits retrouvés et nouvelles réceptions : *La Linguistique*, 42, 3-18.
- Rastier, F. (2011). Langage et pensée : dualisme cognitif ou dualité sémiotique ? *Intellectica*, 56, 29-79.
- Rodriguez-Pereyra, G. (2002). *Resemblance Nominalism: A Solution to the Problem of Universals*. Oxford, Oxford University Press.
- Rosenthal, V. (2004). Perception comme anticipation : vie perceptive et microgenèse. In R. Sock & B. Vaxelaire (éds.), *L'anticipation à l'horizon du présent*. Liège, Mardaga.
- Rosenthal, V. (éd.) (2011) Synesthésie et intermodalité. *Intellectica*, 55.
- Rosenthal, V. & Visetti, Y.-M. (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica*, 28, 147-229.
- Rosenthal, V. & Visetti, Y.-M. (2008). Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques. *Intellectica*, 50, 177-252.
- Ruesch, J & Kees, W. (1961). Non Verbal Communication. Notes on the Visual Perception of Human Relations. Berkeley, University of California Press.
- Russell, B. (1997). The World of Universals. In H. Mellor & A. Oliver (éds.), *Properties* (pp. 45-50). Oxford, Oxford University Press.
- Sarti, A., Citti, G. & Petitot, J. (éds.) (2009). Neuromathematics of Vision. *Journal of Physiology - Paris*, 103.
- Saint-Martin, F. (1990). *La théorie de la Gestalt et l'art visuel : essai sur les fondements de la sémiotique visuelle*. Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale* (publié par C. Bally & A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger). Lausanne-Paris, Payot.
- Saussure, F. (2002). *Écrits de linguistique générale*. S. Bouquet & R. Engler, (éds.). Paris, Gallimard.
- Schefer, J.-L. (1970). L'image : le sens « investi ». *Communications*, 15, 210-221.
- Schier, F. (1986). *Deeper into Pictures: an Essay on Pictorial Representation*. London/ New York-Melbourne, Cambridge University Press.
- Sonesson, G. (1989). *Pictorial Concepts*. Lund, Lund University Press.
- Sonesson, G. (1993). Pictorial Semiotics, Gestalt Theory and the Ecology of Perception. Review of Saint-Martin, F., La théorie de la Gestalt et l'art visuel. *Semiotica*, 99, 3-4, 319-399.
- Sonesson, G. (2001). From Semiosis to Ecology. On the Theory of Iconicity and its Consequences for the Ontology of the Lifeworld. *Visio*, 6, 2-3, 85-110.
- Sonesson, G. (2010). Iconicity Strikes Back: the Third Generation or Why Eco *Still* is Wrong. In M. Costantini (éd.) *La sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes*. (pp. 247-270). Paris, L'Harmattan.
- Sørensen, B & Thellefsen, T. (2006). Metaphor, Concept Formation, and Esthetic Semeiosis in a Peircean Perspective. *Semiotica*, 161, 199-212.
- Sørensen, B, Thellefsen, T. & Morten, M. (2007). Metaphor and Cognition from a Peircean Perspective. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 43(3), 562-574.
- Stjernfelt, F. (2000). Diagrams as Centerpiece of a Peircean Epistemology. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 36(3), 357-384.
- Stjernfelt, F. (2007). *Diagrammatology: an Investigation on the Borderlines of Phenomenology, Ontology, and Semiotics*. Berlin, Springer-Verlag.

- Stjernfelt, F. (2010). The Extension of the Peircian Diagram Category. Charting the Implication of a Diagrammatical Revolution in Semiotic. In O. Pombo & A. Gerner (éds.). *Studies in Diagrammatology and Diagram Praxis*. (pp. 57-72). London, College Publications.
- Stjernfelt, F. (2011). On operational and optimal iconicity in Peirce's diagrammatology. *Semiotica*, 186, 395-419.
- Stjernfelt, F. & Queiroz, J. (éds.) (2011). Diagrammatical Reasoning and Peircean Logic representations. *Semiotica*, 186.
- Thom, R. (1972). *Stabilité structurale et morphogenèse. Essai d'une théorie générale des modèles*. Paris, InterEditions.
- Tiercelin, C. (1997). Peirce on Norms, Evolution and Knowledge: *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 33(1), 35-58.
- Tiercelin, C. (2011). *Le ciment des choses. Petit traité de métaphysique scientifique réaliste*. Paris, Ithaque.
- Tversky, A. (1977). Features of Similarity. *Psychological Review*, 84, 4, 327-52.
- Uexküll, J. (1956). *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen Bedeutungslehre*. Hamburg, Rowohlt. Trad. Fr. (1965). *Mondes animaux et monde humain (suivi de) Théorie de la signification*. Paris, Gonthier.
- Vaillant, P. (1999). *Sémiotique des langages d'icônes*. Paris, Honoré Champion.
- Van Steenburgh, E.W. (1974). The Problem of Simple Resemblance. *Philosophical Studies*, 25, 337-46.
- Veròn, E. (1970). L'analogique et le contigu. *Communications*, 15, 52-69.
- Veròn, E. (1973). Pour une sémiologie des opérations translinguistiques. *Versus*, 4, 81-100.
- Visetti, Y.-M. & Rosenthal, V. (2006). Les contingences sensorimotrices de l'énaction. *Intellectica*, 43, 105-116.
- Volli, U. (1972). Some Possible Developments of the Concept of Iconism. *Versus*, 3, 14-30.
- Volli, U. (1975). Analisi semiotica della comunicazione iconica. *Ikon*, 95, 39-72.
- Welby, V. (1985). Welby, Significs and Language: The Articulate Form of Our Expressive and Interpretative Resources, H. Walter Schmitz (éd.). Amsterdam, John Benjamins.